

programme communiste

REVUE THEORIQUE DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL

SOMMAIRE

- Trajectoire du travailisme 1
- Leçons des contre-révolutions 10
- La « pensée de Mao », expression de la révolution démocratique bourgeoise en Chine et de la contre-révolution anti-prolétarienne mondiale (II) 37
- Les « réformes agraires » des jeunes bourgeoisies ex-coloniales dans le miroir de la « révolution » tunisienne 68
- Inflation, profits et salaires 73

CE QUI NOUS DISTINGUE

- la revendication de la ligne qui va du Manifeste Communiste à la Révolution russe d'Octobre et à la fondation de l'Internationale Communiste.
- la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts Populaires et des blocs de la Résistance.
- la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaires en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

Trajectoire du travaillisme

Le bon bourgeois qui célèbre dans l'Angleterre, ou dans Westminster — c'est pour lui la même chose — la « mère de tous les Parlements », devrait lui rendre un hommage tout aussi solennel pour avoir donné naissance à cette merveille des merveilles qu'est une social-démocratie pour ainsi dire « à l'état pur » : une social-démocratie qui, une fois arrivée à maturité, n'a eu aucun besoin de renier sa souche de classe originelle pour la simple raison qu'elle n'en a jamais eu ; une social-démocratie qui a joué « en douceur », sans les reniements fracassants et les dramatiques déchirements de ses collègues du continent, son rôle de prédicateur de la collaboration entre les classes dans le cadre de l'ordre économique et politique établi, avant de recevoir sa consécration en le gérant elle-même directement ; une social-démocratie, en un mot, qui a reçu dès sa naissance toutes les bénédictions religieuses et toutes les introductions mondaines qui devaient en faire ce qu'elle est devenue.

A un délégué anglais qui, au II^e Congrès de l'Internationale Communiste en 1920, parlait du Labour Party comme de l'« expression politique des ouvriers organisés syndicalement », Lénine répondait : « *Certes le Labour Party est en majeure partie composé d'ouvriers. Mais est-il véritablement un parti politique ouvrier ? Cela ne dépend pas seulement de la question de savoir s'il est composé d'ouvriers, mais également quels sont ceux qui le dirigent et quel est le caractère de son action et de sa tactique politique. Seuls ces derniers éléments nous permettent de juger si nous sommes en présence d'un véritable parti politique du prolétariat. De ce point de vue, le seul juste, le Labour Party est un parti foncièrement bourgeois, car, bien que composé d'ouvriers, il est dirigé par des réactionnaires, par les pires réactionnaires, qui agissent tout à fait dans l'esprit de la bourgeoisie* » (1).

(1) Lénine, *Œuvres*, tome 31, p. 267 (souligné par nous).

Ce qu'il faut bien comprendre (et Lénine bien entendu le savait), c'est que si le travaillisme méritait cette sèche définition en 1920, il la méritait tout autant en 1900 quand il s'appelait encore timidement *Labour Representation Committee*, ou en 1906 — l'année de sa première grande victoire électorale célébrée à l'ombre bienveillante de la dernière victoire des libéraux — quand il prit le titre « orgueilleux » qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Car c'est bien là qu'est la clef de la trajectoire de soixante-dix ans de travaillisme anglais : de même que les fastes de l'Angleterre edwardienne ne faisaient que masquer la fin d'une suprématie presque séculaire dans l'industrie, dans le commerce et sur les mers, de même le rideau de fumée de la victoire électorale du libéralisme cachait en réalité son rapide déclin ; pour prolonger dans l'harmonie la gestion bipartite de la graduelle et inexorable décadence britannique, il fallait une force de rechange, un parti libéral en habit ouvrier. Né pour cela, et en cela aussi temporisateur et fabien, le Labour Party se posait comme candidat à l'héritage défraîchi de Gladstone.

« La doctrine des leaders du parti ouvrier anglais, écrivait Trotsky en 1925, est un certain amalgame de conservatisme et de libéralisme partiellement adapté aux besoins des Trade Unions ou, plus exactement, de leurs milieux dirigeants. Ceux-ci professent le culte de la gradation. Ils adorent en outre l'Ancien et le Nouveau Testament. On s'y considère comme des ultra-civilisés, tout en croyant que le Père Céleste a créé l'humanité pour la maudire ensuite dans son amour infini, puis tenter d'arranger, à l'aide de la crucifixion de son propre fils, cette affaire extrêmement embrouillée. L'esprit chrétien a donné naissance à des institutions aussi nationales [c'est nous qui soulignons, convaincus que nous sommes que Trotsky insistait mentalement sur ces deux « petits » mots] que la bureaucratie des Trade Unions, le premier ministre Macdonald et Mrs Snowden » (2). Au centre de ce calvinisme dont le Labour Party héritait à sa naissance, il y avait la certitude de la prédestination : et en effet, en 1900-1906, tout le prédestinait à être une institution nationale. A sa naissance avait présidé la constellation la plus propice que Sa Majesté britannique pût invoquer dans ses prières. L'ex-*Independent Labour Party* de Keir Hardie lui laissait en héritage un humanitarisme légaliste, réformateur et pacifiste, sourd à la voix de la lutte de classe mais sensible aux sollicitations de l'« amour ». L'appui organisationnel et financier des hautes sphères des Trade Unions lui assurait un soutien ouvrier à la condition que, nanti de ce précieux bagage, il prenne sous sa protection le patrimoine jalousement gardé d'une « politique ouvrière » jamais poussée au-delà d'une projection sur le plan parlementaire de la lutte revendicative, elle-même contenue dans le cadre d'une opposition entre gens bien élevés, et rapidement « rappelée à l'ordre » au moyen d'arbitrages, de sabotages et de compromis *in extremis* chaque fois qu'elle s'échappait de ce cadre.

(2) Trotsky, *Où va l'Angleterre*, 1925, réédition Anthropos, Paris, 1971, p. 60.

La vénérable *Fabian Society* lui fournissait un bagage idéologique « typiquement anglais » qui plongeait ses racines non pas — Dieu nous garde ! — chez Marx, ni même dans le chartisme le plus édulcoré, celui de la « force morale », mais chez Ricardo, Mill et même Bentham, bref, chez les pontifes du libéralisme, ainsi que chez Owen, non pour son « enthousiasme communiste » mais pour son « aversion d'utopiste contre la lutte de classe ». Cette idéologie, dans laquelle le « socialisme » — d'ailleurs confondu avec la nationalisation ou la municipalisation des services publics, et dans une perspective extrême, de la terre — s'identifiait à l'honnête calcul du « plus grand profit pour le plus grand nombre », était tout à fait compatible avec une pincée de protestantisme non conformiste (non pas du genre héroïque des « Côtes-de-fer » de Cromwell mais du genre pantouflard, fat et calculateur des boutiquiers victoriens) (3), ainsi qu'avec une dose variable de lyrisme socialiste à la William Morris ; de la même façon, dans le groupe des Fabiens, la froide mentalité de *managers* des époux Webb (4) coexistait sans trop de mal avec le végétarisme iconoclaste de G.B. Shaw et la théosophie protectrice des animaux d'Annie Besant. Chose curieuse — mais seulement pour ceux qui n'arrivent pas à voir l'histoire avec des yeux marxistes — ce « socialisme » fabien aseptisé consentait plus tard à fréquenter le royaume spencérien de la « survie du plus adapté », ou celui du « surhomme » nietzschéen ou wagnérien.

Mélangez le tout, ou plutôt mettez l'accent, en fonction des circonstances nationales, sur l'un ou l'autre des trois filons « idéals » et vous aurez ce décalogue que nous nous permettons de tirer de Macdonald lui-même d'après les citations que fait Trotsky : « Qui n'éprouve de *compassion* pour la pauvreté ? — Le socialisme ne croit pas à la violence (...). Il n'use que des armes *intellectuelles* et *morales*. — Nous, nous n'avons pas de conscience de classe (...). Nous voulons, au lieu de la conscience de classe, faire ressortir le sentiment de la *solidarité sociale*. — Il faut considérer l'ouvrier non pas comme un ouvrier mais *comme un homme* ; même le torisme [les conservateurs - NdR] a appris, dans une certaine mesure, à *traiter les ouvriers comme des hommes*. — Le socialisme est fondé sur l'*Évangile*, il représente une tentative (...) de *christianiser* le gouvernement et la société. — *Nous sommes des poètes* (...). De façon générale, rien de bon sans poésie. Le monde a surtout besoin d'un *Shakespeare politique et social* ». Muni de ces robustes préceptes et du solide bagage dont nous avons parlé, le Labour Party pourra découvrir la Poésie dans les tranchées sanglantes de Passendale ; Shakespeare dans les plans quinquennaux et le stakhanovisme, voire dans les purges staliniennes (qu'on se souvienne des

(3) Evidemment, puisque « l'histoire a présenté à ces messieurs ses parties basses, et ce qu'ils y ont lu est devenu leur programme » (Trotsky, *op. cit.*).

(4) Tellement *managers* que, dans la lignée de John Stuart Mill et avant lui, de David Ricardo, ils enseignaient que la lutte ne doit pas « mettre aux prises le capital et le travail, mais l'écrasante majorité de la nation et ceux qui s'approprient des rentes ». Voilà encore un son de cloche qui n'a pas changé !

époux Webb) ; le Sermon sur la Montagne dans les discours des bonzes syndicaux avant le torpillage des grandes grèves de 1911 dans les mines, les chemins de fer, les ports, dans les chantiers navals de la Clyde pendant la guerre, dans les mines en 1921 et 1926 ; la Compassion pour la pauvreté dans le plan d'austérité collective de Stafford Cripps au lendemain de la seconde guerre impérialiste ; la Solidarité sociale dans les budgets de Snowden ou la Constitution de Westminster (*l'Empire lui-même n'était-il pas une société ?*). Il pourra surtout réclamer la gestion de l'économie et de l'Etat sur la base des volumineux projets de nationalisations, de sécurité sociale, de réforme administrative et, bien entendu, de défense de la livre sterling et de *l'Union Jack*, préparés par les Webb dès le moment où le parti libéral avait volé en éclats dans le choc irréversible du premier après-guerre, et où la vague puissante des agitations sociales avait en même temps poussé le travaillisme sur le devant de la scène en tant que prétendue « expression politique de la classe ouvrière », en lui demandant de montrer dans les faits (le premier de ces « faits » restera toujours l'art... thorzien avant la lettre de « savoir terminer une grève ») ce qu'il était réellement : un « parti foncièrement bourgeois ».

On ne doit pas se laisser abuser par le fait que les Trade Unions, ou plus exactement leurs organes dirigeants, ont apporté au Parti travailliste naissant leur soutien organisationnel et financier pour mettre fin à une longue période de suivisme à la remorque du parti libéral (sauf quelques flirts occasionnels avec les *tories* pour rendre les *whigs* jaloux), et pour avoir enfin leur représentation propre aux Communes (5). Ils ne fermaient le chapitre du « vieux trade-unionisme » que pour en ouvrir un « nouveau », *up to date*. Ce n'est pas nous, mais ce brave Cole (6) lui-même qui écrit que le succès électoral du Labour en 1906, le premier d'une longue série, a été tenu sur les fonts baptismaux par les libéraux ; et tout le monde sait que le budget « social » de Lloyd George les quatre années suivantes — un budget qui regardait derrière lui les jeunes Webb, et devant lui Snowden, Cripps, Wilson et la charitable Barbara Castle — est passé à l'histoire comme version libérale du fabianisme et chant du cygne du libéralisme.

(5) D'ailleurs, quelle politique pouvait bien « représenter » le Labour Party en tant que filiation des Trade Unions ? Comme l'écrit Lénine dans une note de *Que Faire ?* : « Le trade-unionisme n'exclut pas le moins du monde toute « politique » comme on le pense parfois. Les Trade Unions ont toujours mené une certaine propogande et une certaine lutte politique (mais non social-démocrates) » ! (*Œuvres*, tome 5, p. 382 - souligné par nous).

(6) Cf. G.D.H. Cole, *A History of the Labour Party from 1914*, Londres, 1969.

Avec tout son empirisme, l'Angleterre bourgeoise montre une ténacité que nous oserons qualifier de dogmatique, voire de talmudique, dans l'invariance de ses idéologies, de ses programmes, de la liaison entre le passé et le présent comme certitude de l'avenir. Les personnages qu'elle porte tour à tour sur le devant de la scène ne disparaissent que pour réapparaître sous d'autres déguisements et d'autres noms. Dans la première moitié du siècle dernier, les croisés du libre-échange avaient promis à leurs alliés prolétariens une « grosse part du gâteau » ; une fois arrivés au pouvoir, ils distribuèrent, non pas à la classe mais à l'aristocratie ouvrière, des *miettes* qu'ils avaient tirées d'une sage et donc rien moins que philanthropique administration de l'Empire. Lloyd George se présente en 1906-1910 sous l'habit terne d'un Chancelier de l'Echiquier progressiste : pendant le massacre mondial, il sera premier ministre en uniforme kaki et bon *jusqu'au-boutiste*.

En 1924, quand Macdonald entre pour la première fois au 10, Downing Street, il a encore derrière lui le décalogue que nous avons cité (et Trotsky peut le prendre au mot pour le railler férocement). En revanche, il n'y aura plus une once de poésie ou d'évangile dans le langage et la pratique du premier ministre des cabinets d'union nationale — ou plutôt d'union *sacrée*, puisque, de 1929 à 1931 c'est une époque de guerre, celle de la crise mondiale. Les conservateurs prennent le relais tout de suite après, mais, comme l'aurait fait un leader du parti libéral de la belle époque, Attlee siègera en tant que vice-héros dans la croisade démocratique contre la barbarie nazie (aux côtés d'un Churchill déjà auréolé de la gloire de l'intervention en Russie et de la liquidation *manu militari* de la grève générale de 1926 — avec l'aide, bien entendu, de Purcell et de Staline) ; puis, en tant que troisième personnage de la trinité qui va bâtir la paix à Postdam, aux côtés de Staline et de Truman. C'est le même Attlee qui lancera le plan d'austérité après la guerre comme seul peut le faire sans secousses graves un « représentant des travailleurs ». Ce sont ses descendants qui inaugureront, une fois réparées tant bien que mal les séquelles de la guerre et de la crise, les délices du *Welfare State*. Quant au dernier en date, Wilson, on ne lit sur son front ou dans son cœur ni poésie, ni Ancien ni Nouveau Testament : s'il y a des versets dans la langue de ses discours d'administrateur délégué de l'*United Kingdom Company*, ce sont ceux de la finance keynésienne ou leurs équivalents.

« On peut dire sans exagération, écrivait encore Trotsky, que la société fabienne formée en 1884 afin « d'éveiller la conscience sociale » est aujourd'hui le groupement le plus réactionnaire de Grande-Bretagne. Ni les clubs conservateurs, ni l'Université d'Oxford, ni l'épiscopat anglican, ni d'autres institutions cléricales ne peuvent, à aucun degré, entrer en concurrence avec les *fabians* » (7). Mais le Labour Party de 1974 (ou de 1946, ou de 1964) n'a que faire de la « philosophie » fabienne : il n'a plus besoin

(7) Trotsky, *op. cit.*, p. 89.

d'aucune doctrine. Il a jeté à la poubelle l'écorce idéologique bariolée, mais il a conservé le noyau dur, réaliste et rentable au plus haut point : un art consommé de la *gestion* efficace de l'ordre bourgeois. Après en avoir été le maître, il est l'équivalent britannique de la social-démocratie allemande de Bad-Godesberg et de l'impayable Willy Brandt. Il a le droit et le devoir de se présenter dans cet habit : cela fait cinquante ans exactement qu'il donne à la classe dominante la preuve irréfutable qu'il est indispensable à la tête de l'Etat à l'heure de la tempête, surtout à la fin de grèves importantes, mais châtrées « en douceur ». En 1924, l'arrivée au pouvoir de Macdonald avait été saluée par l'*Economist* par un cri d'enthousiasme : « *Un ministère qui ne manque ni de cerveaux, ni de distinction, ni de poids, et auquel le pays dans son ensemble est prêt à accorder une chance loyale (a fair chance)* ». En mars 1974, le *Financial Times* a salué le retour de Wilson au gouvernement en parlant de l'« *accueil enthousiaste donné à la fois par le marché des changes et par la Bourse* » à « *un gouvernement qui va probablement remettre rapidement l'industrie au travail à plein temps* » et qui, pour cela, mérite « *une large confiance des milieux d'affaires* ». Productivité et austérité, solidarité nationale et paix entre les classes passent de Heath à Wilson avec une seule différence, digne du libéralisme pourri du parti travailliste : tout ceci doit être « *volontaire* », c'est-à-dire... volontairement imposé à la classe ouvrière, organisée ou non, par le parti qui en est la soi-disant « *expression politique* ».

**

Ce qui fait la stupidité (et l'ignominie) de l'opposition spontanéiste à la social-démocratie, ce n'est pas le fait de proclamer que la classe ouvrière a renversé le gouvernement conservateur, mais le fait de prétendre que cela constitue une « *victoire pour les travailleurs* ».

La première affirmation est en partie juste : le Labour Party a *toujours* « *vaincu* » (en admettant que le fait d'obtenir la majorité aux élections et d'aller au gouvernement soit synonyme de « *vaincre* ») dans le sillage de grèves violentes qui ébranlaient les fondements de l'économie nationale ou contraient pour le moins son développement pacifique, ou bien parce qu'un nouveau développement de ces grèves sur une échelle encore plus large était ressenti comme une menace imminente. Mais la deuxième proposition n'est pas seulement fautive, elle est *capitularde*, parce que cette « *victoire* » a toujours signifié dans l'immédiat le sauvetage et à plus long terme le renforcement de l'ordre établi, de l'ordre bourgeois. Et quand pour biaiser, les spontanéistes utilisent l'argument qui leur est cher, selon lequel, victorieuse ou vaincue, il s'agit d'une *expérience* de plus, salutaire et même indispensable pour éclairer toujours plus les prolétaires sur le rôle de garde-chiourme de la social-démocratie, ils « *oublient* » deux choses. Premièrement, les révolutionnaires ne sont pas là pour accumuler des

preuves à l'appui de leur dénonciation de la trahison réformiste, mais pour éviter de toutes leurs forces que la classe ouvrière ne continue à en faire la tragique expérience en passant à chaque fois par le même calvaire, depuis la pratique routinière et relativement inoffensive de la « conclusion pacifique » de grèves puissantes, jusqu'au massacre de l'avant-garde prolétarienne comme par exemple au cours des journées de Berlin ou de Munich. Deuxièmement, la possibilité de tirer *même* des défaites des leçons fécondes ne dépend pas de leur accumulation à l'état brut (qui en général n'est pas un facteur de renforcement et de reprise, mais plutôt de déception et d'amertume) ; elle dépend de leur passage au crible, de leur interprétation, de leur utilisation et de leur conservation dans la mémoire — et la « mémoire de la classe ouvrière se concrétise dans le parti » (8), non pas *n'importe quel* parti, mais celui qui, comme le dit le *Manifeste de 1848*, « au sein du mouvement actuel, représente et défend en même temps l'avenir » au lieu de *se prosterner* devant un sombre présent : en un mot le parti de classe, le parti marxiste, le parti qui est le grand absent de presque un siècle et demi d'histoire du mouvement ouvrier britannique.

Bref, on « oublie » le double désastre, international et national, dont nous souffrons tous douloureusement — et les prolétaires anglais en premier. En réalité, à travers son histoire tourmentée, le mouvement ouvrier anglais apporte aux révolutionnaires marxistes une double confirmation, et donc une double leçon. Il n'est pas de pays capitaliste avancé dont l'histoire, en raison précisément de ce développement, soit plus dense en grèves gigantesques et en mouvements revendicatifs puissants (la grève récente des mineurs, dont Wilson a signé la liquidation, n'est que le dernier exemple d'une longue série) : voilà une confirmation *générale* du marxisme en tant que théorie et science du caractère inévitable et inguérissable des antagonismes de classe. Il n'est pas de pays capitaliste avancé (à l'exception peut-être des Etats-Unis) qui mette davantage en relief la thèse *centrale* du marxisme en tant que science de la voie obligatoire de résolution révolutionnaire de ces antagonismes, cette thèse que Lénine résume dans *Que Faire ?* en expliquant que non seulement il n'y a pas de *continuité mécanique* entre lutte économique et lutte politique de classe, mais que « le développement spontané du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise (...), car le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme, la Nur-Gewerkschaftlerei ; or le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers à la bourgeoisie » (9).

Entre la lutte revendicative et la lutte politique de classe, entre la lutte qui éclate dans le cadre des rapports *immédiats* entre le capital et le

(8) Cette phrase aussi est de Trotsky, qui ajoute : « *Et le parti réformiste est un parti à la mémoire courte* ». En réalité, le Labour Party a lui aussi la *mémoire longue*, mais seulement pour retenir du passé anglais ce qui montre et rappelle la *soumission du prolétariat* à la bourgeoisie.

(9) Lénine, *Œuvres*, tome 5, pp. 391-392.

travail et qui est compatible avec la domination du premier sur le second, et la lutte contre les fondements mêmes de cette domination, et en premier lieu contre l'appareil d'Etat, il y a un *saut qualitatif*, et non pas la trans-croissance organique d'une forme de lutte à une autre. Les Trade Unions qui donnèrent naissance au Labour Party et le maintiennent en vie se sont limitées et se limitent à donner un habit politique à leur lutte économique, ce qui équivaut à l'« asservissement idéologique » direct « des ouvriers par la bourgeoisie », et n'arrive même pas au niveau de la prétention, vigoureusement dénoncée par Lénine, de transcender « la lutte économique en lui donnant un caractère politique ». C'est précisément en se référant à la situation anglaise que Lénine écrivait, dans une note illuminante que nous dédions en particulier aux spontanéistes : « *Exiger que l'on « donne à la lutte économique elle-même un caractère politique » traduit de la façon la plus frappante le culte de la spontanéité dans le domaine de l'activité politique. Très souvent, la lutte économique revêt un caractère politique de façon spontanée, c'est-à-dire sans l'intervention de ce « bacille révolutionnaire que sont les intellectuels », sans l'intervention des socialistes [faut-il rappeler qu'en 1902 on disait social-démocrates - NdR.] conscients. Ainsi, la lutte économique des ouvriers en Angleterre a revêtu, de même, un caractère politique sans la moindre participation des socialistes. Mais la tâche des socialistes ne se borne pas à l'agitation politique sur le terrain économique ; leur tâche est de transformer [le voilà, le saut qualitatif dialectique !] cette politique trade-unioniste en une lutte politique socialiste, de profiter des lueurs de conscience politique que la lutte économique a fait pénétrer dans l'esprit des ouvriers pour élever ces derniers à la conscience politique socialiste » (10).*

En cent trente années d'histoire, le mouvement ouvrier anglais a fait jaillir de l'enclume de la lutte économique des milliers et des milliers d'étincelles. La *Nur-Gewerkschaftlerei* des Trade Unions et son expression politique (politique *bourgeoise*) le travaillisme les ont chaque fois éteintes ; et il faut bien comprendre, du reste, qu'à *elles seules* ces étincelles n'auraient jamais pu provoquer l'incendie de la guerre civile pour la conquête révolutionnaire du pouvoir. La lutte pour l'obtention d'« un salaire équitable pour une journée de travail équitable » contient le *germe* de la lutte pour « l'abolition du travail salarié » mais — c'est Marx qui nous l'enseigne — elle est une condition nécessaire mais *non suffisante* de l'émancipation de la classe ouvrière. C'est un germe qui a besoin d'être fécondé *de l'extérieur*, au moyen de la théorie et de l'action du parti.

Demander aux prolétaires de tirer les leçons de la tromperie social-démocrate en restant dans les limites de la lutte revendicative, c'est leur demander d'« élaborer une idéologie indépendante au fil de leur mouvement » ; c'est, pour le marxisme, leur demander *l'impossible* : cela revient, en réalité, à garder Wilson et son Labour Party comme garde-chiourmes.

(10) Lénine, *op. cit.*, pp. 424-425.

C'est pourquoi « notre tâche », la nôtre et celle des communistes révolutionnaires anglais, « est de *combattre la spontanéité*, de *détourner* le mouvement ouvrier de cette tendance spontanée qu'a le trade-unionisme à se réfugier sous l'aile de la bourgeoisie » (11) ; notre tâche est d'attirer le mouvement ouvrier sous l'aile du communisme marxiste. C'est à cette condition, qui implique que soit *importée* dans l'Angleterre prolétarienne (qui ne l'a jamais connue) « la science de la lutte d'émancipation de la classe ouvrière » — non pas en tant que culture académique, mais en tant que parti organisé —, que les « étincelles » qui illuminent périodiquement de leurs rouges le ciel sombre de l'Angleterre bourgeoise se transformeront en incendie. C'est à cette condition que disparaîtront avec les Wilson présents et à venir tous les philistins du trade-unionisme et de ses expressions *nécessaires, inévitables*, le travaillisme et le fabianisme.

Il ne suffit pas de dire : « tel est notre souhait ». Il faut le vouloir et agir fermement en conséquence.

♦♦

(11) Lénine, *op. cit.*, p. 392

Leçons des contre-révolutions

INTRODUCTION

Le rapport sur les Leçons des contre-révolutions tenu à la réunion de Naples du 1^{er} septembre 1951 avait pour but de répondre aux doutes et aux hésitations de certains camarades à propos de l'analyse correcte de la nature de l'économie russe et de son développement historique, mais aussi et surtout de rétablir les critères fondamentaux qui, pour le marxisme, définissent les grands modes historiques de production, ainsi que le chemin — souvent tourmenté, jalonné d'arrêts, voire de retours en arrière — qui permet ou permettra de passer d'un mode de production à l'autre.

Comme toujours il s'agissait de réaffirmer, face au tragique épilogue de la glorieuse révolution bolchévique, la pleine validité de la doctrine marxiste, qui exclut l'existence de types de rapports de production « intermédiaires » entre le capitalisme et le communisme, et donc l'entrée en scène d'une « nouvelle » classe ou « caste parasitaire » (en l'espèce, la bureaucratie). Il s'agissait d'expliquer les raisons, objectives et internationales, qui ont fait que la révolution russe, née comme intégrale de deux révolutions, l'une anti-féodale et l'autre anti-bourgeoise, n'a pas pu, malgré l'étincelante victoire politique prolétarienne et communiste d'Octobre, dépasser le cadre économique et social bourgeois, auquel l'étatisation de l'industrie ne changeait rien.

Cela n'enlève rien au résultat révolutionnaire, dans un sens anti-féodal, de ce grandiose événement ; mais cela ne pourra jamais non plus voiler la réalité dramatique de la contre-révolution conventionnellement appelée « stalinienne » ; une contre-révolution qui ne s'est pas manifestée sous la forme traditionnelle d'un affrontement direct entre deux classes dans l'aire russe (ce qui, historiquement, n'est pas nouveau), mais qui a vu, à la faveur de la défaite de la révolution en Europe, la destruction — sur le plan physique y compris — du parti de classe mondial, avec des conséquences à très long terme difficilement réversibles.

Le caractère prolétarien et communiste de la révolution d'Octobre devait et doit être recherché dans la nature de sa direction politique, dans le fait que la dictature était exercée par le parti bolchévik qui agissait en fonction de la révolution mondiale et, sur le front intérieur, en fonction de la guerre civile non seulement contre les vestiges du régime féodal tsariste, mais aussi contre la bourgeoisie, vaincue, mais soutenue dans son effort désespéré pour survivre et prendre sa revanche, par la bourgeoisie internationale. Il serait vain de rechercher ce caractère prolétarien et communiste dans les mesures prises dans le domaine de l'économie. Il est vrai que dans les années glorieuses on a pu définir ces mesures comme « socialistes », ce qui était légitime parce que, dans certains secteurs, elles ont eu — pour les besoins de la guerre civile et seulement pour la durée correspondante — un caractère anti-mercantile, et d'autre part parce qu'elles ont soumis la grande industrie et le commerce au contrôle et à la direction d'un Etat dont toute l'action tendait à les utiliser dans l'intérêt de la victoire de classe du prolétariat dans tous les pays. Mais — et c'est une nouvelle confirmation du marxisme — sans cette victoire, elles ne pouvaient pas, par leur contenu réel, sortir du cadre d'un capitalisme tendant vers le capitalisme d'Etat, et qui dans des aires entières de cet immense territoire avait à prendre la place non seulement de formes pré-capitalistes mais même de formes patriarcales et « naturelles ».

Sans doute le rapport sur les Leçons des contre-révolutions n'affronte-t-il qu'en partie le problème extrêmement vaste et compliqué de la structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui, tel qu'il sera traité par la suite dans le texte de parti qui porte ce titre, ainsi que dans Dialogue avec Staline, Dialogue avec les morts, Russie et révolution dans la théorie marxiste, et Bilan d'une révolution ; sans doute contient-il encore des formulations susceptibles d'engendrer des équivoques, formulations qui furent précisées par la suite. Ce texte reste cependant fondamental, non seulement pour son analyse théorique approfondie des différents types historiques de contre-révolution, mais encore pour sa très claire et très précise synthèse des caractères distinctifs des modes de production féodal, bourgeois, et communiste ; synthèse qui est d'une importance vitale pour détruire l'ignoble mensonge du stalinisme, qui baptise socialiste l'industrialisation capitaliste sous l'égide de l'Etat, et qui prétend y trouver la justification théorique du pire blasphème : la « construction du socialisme dans un seul pays ».

LEÇONS DES CONTRE-REVOLUTIONS
REVOLUTIONS DOUBLES
NATURE CAPITALISTE-REVOLUTIONNAIRE DE L'ECONOMIE RUSSE
(Réunion de Naples, 1^{er} septembre 1951)

RESUME

1. Ni l'avènement de formes de dictature du capital, ni la dissolution progressive du mouvement communiste international, ni la totale dégénérescence de la révolution russe ne sont des « surprises de l'histoire » que le marxisme ne pourrait expliquer qu'au prix de modifications de sa ligne théorique classique.

2. Nous préférons ceux qui rejettent en bloc le marxisme en tant que théorie de l'histoire à ceux qui prétendent l'étayer, le rafistoler et corriger par des modifications et des compléments critiques ce qu'ils appellent ses erreurs et ses impuissances — et qui sont encore plus dangereux lorsqu'ils emploient une phraséologie extrémiste et non collaborationniste. Nous sommes indiscutablement dans une période de contre-révolution sociale et politique, mais en même temps de confirmation et de victoire critique totales.

3. L'analyse de la contre-révolution en Russie et sa réduction en formules n'est pas un problème central pour la stratégie du mouvement prolétarien dans la reprise que nous attendons, puisqu'il ne s'agit pas de la première contre-révolution et que le marxisme en a connu et étudié toute une série. D'autre part, l'opportunisme et la trahison de la stratégie révolutionnaire ont un cours différent de celui de l'involution des formes économiques en Russie.

4. L'étude non seulement des contre-révolutions bourgeoises passées, mais aussi des contre-révolutions féodales accomplies au détriment de la bourgeoisie insurgée, conduisent à distinguer différents types historiques :

— défaite totale, à la fois militaire et sociale (guerre des paysans allemands de 1525) ;

— défaite militaire totale mais victoire sociale (défaite infligée à la France en 1815 par la coalition européenne) ;

— victoire militaire mais réabsorption et dégénérescence des bases sociales (anéantissement du capitalisme italien malgré la victoire des Communes coalisées, à Legnano, contre l'Empire féodal).

5. Pour classer le type de contre-révolution russe, où visiblement il n'y a pas eu d'invasion et de défaite militaire de la Russie par les puissances capitalistes, il faut examiner la structure économique et son évolution qui « tend », dans un double sens — politique et économique — au plein capitalisme, sans l'atteindre totalement et sans dépasser — et ce, à la ville seulement — le stade de ce qu'on a appelé à juste titre « industrialisme d'Etat ».

6. Pour cela il faut encore rétablir certaines notions élémentaires du marxisme :

a) définition du féodalisme comme une économie de production parcelaire et d'échange non mercantile ;

b) définition du capitalisme comme une économie de production en masse et d'échange totalement mercantile ;

c) définition du socialisme comme une économie de production en masse et de distribution non mercantile : contingentée, mais déjà non monétaire au stade inférieur, illimitée au stade supérieur.

7. Au stade capitaliste, la lutte de classe n'est pas une lutte pour la simple réduction de la quantité de plus-value extorquée, mais pour la conquête et le contrôle social de *tout* le produit, dont le travailleur individuel a été exproprié par la violence la plus sanglante. La classe ouvrière lutte pour conquérir tout ce qui constitue aujourd'hui la richesse et la valeur des équipements et de la masse de marchandises, et qui est continuellement dilapidé par l'anarchie capitaliste : le capital constant, c'est-à-dire l'héritage du travail des générations passées, usurpé par la bourgeoisie ; le capital variable, c'est-à-dire le travail des générations actuelles, exploitées surtout par la bourgeoisie ; la plus-value, qu'il faut réserver aux générations futures pour la conservation et l'extension de l'appareil productif, aujourd'hui monopole de la bourgeoisie.

8. Non seulement le capitalisme d'Etat n'est pas une forme nouvelle et de transition au socialisme, mais c'est du capitalisme à l'état pur, et il est apparu, avec toutes les formes de monopole, à l'époque de la victoire de la bourgeoisie sur le pouvoir féodal ; d'ailleurs, le rapport capital-Etat se trouve, dans toutes les phases, à la base de l'économie bourgeoise.

9. La vision marxiste de l'histoire s'effondrerait si au lieu de reconnaître un type de rapports de production capitalistes unique (comme pour tous les modes de production précédents), se développant d'une révolution à l'autre, on en admettait plusieurs types se succédant dans le temps.

10. Comme la révolution allemande de 1848, la révolution russe devait être l'intégrale de deux révolutions : l'une anti-féodale, l'autre anti-bourgeoise. La révolution allemande avait failli à ces deux tâches dans la lutte politique et armée, mais, du point de vue social, la première, c'est-à-dire le passage aux formes capitalistes de production, put être menée à bien. La révolution russe, elle, a été victorieuse politiquement et militairement

dans ces deux tâches, et elle est donc allée plus loin. Sur le plan économique et social, par contre, elle est restée au même niveau, se repliant sur la tâche de l'industrialisation capitaliste du territoire qu'elle contrôlait.

11. Après la grande victoire politique, des secteurs peu nombreux et embryonnaires d'économie socialiste apparurent, et il fallut y renoncer, avec la NEP, en l'absence de la révolution mondiale. Avec le stalinisme, on a renoncé à la révolution internationale en intensifiant le passage à la grande industrie en Russie et aussi en Asie. Des éléments déjà prolétariens d'une part, encore féodaux de l'autre, tendent au capitalisme.

12. Tout ceci ressort d'une analyse de l'économie soviétique faite sur la base des critères énoncés ci-dessus. Quant à la perspective d'une troisième guerre mondiale, elle n'est pas non plus un problème central du nouveau mouvement révolutionnaire. Etant donnée la convergence des deux croisades antifascistes (dont les noyaux prolétariens révolutionnaires devront être les ennemis impitoyables), la croisade démocratique de l'Ouest et la croisade faussement prolétarienne de l'Est, la situation pendant la guerre sera contre-révolutionnaire. La situation sera également contre-révolutionnaire pendant une certaine période dans l'autre hypothèse, celle d'un accord sur des bases économiques et territoriales entre la Russie et les pays atlantiques. La méthode de l'assujettissement colonial du pays vaincu assurera un équilibre contre-révolutionnaire dans la période de l'après-guerre dans la mesure où l'impérialisme le plus outillé et possédant la plus grande continuité historique sera vainqueur. Ainsi, de même que la plus mauvaise solution dans la première guerre mondiale était la victoire anglaise et dans la seconde la victoire anglo-américaine, de même la victoire américaine serait la pire solution dans la troisième.

**

RAPPORT DETAILLE

1. Dans le rapport présenté à la réunion de Parti du 1-4-1951 à Rome (1), on a rétabli les concepts marxistes contre de multiples constructions intellectualistes selon lesquelles le capitalisme connaîtrait d'abord une phase ascendante, puis une phase descendante.

La perspective exposée par Marx n'est pas celle d'une ascension du capitalisme suivie d'un déclin, mais celle d'une exaltation simultanée et dialectique, au travers de violentes oscillations et de ruptures périodiques, de la masse de forces productives contrôlées par le capitalisme, de leur

(1) Texte publié en italien sous le titre *Teoria e azione nella dottrina marxista* (Théorie et action dans la doctrine marxiste) dans notre brochure *Partito e classe*. En français, la première partie, intitulée *Le renversement de la praxis dans la théorie marxiste* a été publiée dans *Programme Communiste* n° 56, juillet 1972; la seconde partie, intitulée *Parti révolutionnaire et action économique*, a été publiée dans *Le Prolétaire*, n° 121.

accumulation et de leur concentration illimitées et, en même temps, de la réaction antagonique d'une de ces forces dominées par le capitalisme, la classe prolétarienne. En d'autres termes, le potentiel productif continue à croître jusqu'à ce que l'équilibre soit rompu et que s'ouvre une phase révolutionnaire explosive au cours de laquelle, pendant une période très brève de chute brutale, les anciennes formes de production sont brisées et les forces productives retombent, pour se donner une nouvelle base et reprendre une ascension plus puissante.

Quant à la vision opposée, c'est-à-dire celle d'une courbe doucement sinieuse dans laquelle, à une phase de montée graduelle succède une phase de descente graduelle, au bas de laquelle se situent l'agonie fatale du capitalisme et la passation quasi-automatique des pouvoirs à la classe prolétarienne, on a démontré qu'elle renferme les deux erreurs du *gradualisme* et du *fatalisme*. Dans la juste interprétation du développement historique, l'intervention de l'action révolutionnaire est un facteur décisif de la phase de rupture violente de la dynamique capitaliste : on a donc illustré le processus du passage des individus, des travailleurs et donc de la classe, des poussées physiologiques élémentaires aux intérêts économiques, puis à l'action, et ensuite seulement à la conscience. Ces différentes poussées s'enchaînent et confluent en direction du parti, dans lequel « la praxis se renverse » et au sein duquel seulement la conscience peut, dans certaines limites, précéder l'action.

On a ainsi remis en place sur le plan théorique les facteurs objectifs et subjectifs de l'explosion révolutionnaire qui mûrit dans le sein de la nouvelle et tumultueuse ascension de l'économie capitaliste, après la chute verticale représentée par la seconde guerre impérialiste et, parallèlement, par la contre-révolution « stalinienne » qui l'a accompagnée.

2. Après la réunion de Rome, le besoin s'est fait sentir, pour répondre au problème des scissions du stalinisme en Italie et en France, de récapituler dans un *Appel pour la réorganisation internationale du mouvement révolutionnaire marxiste* (1) les positions essentielles sur lesquelles on pouvait concevoir un regroupement international des groupes constitués sur la base du marxisme révolutionnaire. Ces positions sont nettement opposées à celles de ces groupes scissionnistes qui, bien souvent, sont une émanation directe ou indirecte du pilier de l'impérialisme : les Etats-Unis d'Amérique.

3. Au projet de manifeste, qui en raison même de sa nature ne pouvait avoir de caractère personnel, deux critiques ont été faites :

a) on trouvait insuffisante la première proposition du paragraphe 5 du sommaire selon laquelle, en Russie, « l'économie sociale tend au capitalisme » ;

(1) Traduction française dans *Programme Communiste* n° 3, avril 1958.

b) on n'acceptait pas que l'impérialisme américain soit qualifié de force fondamentale de la contre-révolution, ou du moins que sa défaite, peu probable, au cours d'une troisième guerre mondiale, soit considérée comme une éventualité préférable, objectivement, à la défaite de l'autre camp.

4. On ne peut répondre à ces critiques en s'en tenant au cadre étroit dans lequel elles se situent ; il faut les encadrer dans un problème beaucoup plus vaste : celui de l'examen du processus contre-révolutionnaire actuel. Ceci nous amène à remettre en place les positions fondamentales du marxisme dans l'analyse de certaines périodes particulièrement significatives de contre-révolution, qui concernent non seulement la classe prolétarienne, mais aussi la classe bourgeoise et la phase de sa constitution initiale en classe dominante.

5. Il y a une première chose à laquelle nous devons réagir avec la plus grande énergie : c'est qu'au lieu d'aboutir à une cristallisation de forces solidement encadrées autour des thèses fondamentales du marxisme, la critique du stalinisme ne fait que révéler une confusion déplorable sur des principes qu'on aurait pourtant dû considérer comme définitivement établis ; le bavardage sur la troisième force, ou la troisième classe — la « bureaucratie », les « technocrates » — en est un détestable exemple. Notre réponse doit être que le marxisme s'accepte ou se refuse en bloc : il n'a besoin ni de rafistolages ni de replâtrages, qui constituent en fait les pires déformations de la théorie révolutionnaire.

6. En ce qui concerne le problème russe, la plus grande prudence est nécessaire. S'il est vrai que le travail fait à partir des développements de la lutte des classes permet de confronter les formulations fondamentales du marxisme avec des expressions nouvelles, il est tout aussi vrai que pour arriver à ce résultat — que certains peuvent considérer comme trop modeste ou insignifiant — il faut se garder de la manie, qui a envahi trop de groupes et de militants, de vouloir chercher une clé à des problèmes détachés de leur contexte et de croire l'avoir trouvée dans une phrase, pis, une recette. Nous répétons que le problème n'est pas, en l'espèce, celui de la Russie, mais celui plus vaste et plus général de la contre-révolution.

7. Les faits démontrent qu'avant d'accéder au lycée, avant d'examiner les problèmes élevés concernant ce qui se passe en Russie, il nous faut retourner au collège et même à l'école primaire, et commencer par rétablir les notions de capitalisme, et même de féodalisme, la première ne pouvant être comprise correctement que par rapport à la seconde.

8. Il est faux et par là-même incorrect d'enfermer le problème de savoir « ce qui s'est passé et ce qui se passe en Russie » dans l'alternative *capitalisme ou socialisme*, ou dans celle qui ferait intervenir le « rafistolage » de la troisième force ou de la troisième classe. Il est vrai que

la critique adressée à la formule « la Russie tend au capitalisme » exige qu'on précise *d'où elle part pour tendre à*. Cependant, ceci ne doit pas nous amener à nous cantonner au problème russe, mais au contraire à replacer ce problème dans le cadre général de l'étude de la contre-révolution.

Le marxisme n'est pas la doctrine des révolutions, mais celle des contre-révolutions : tous savent se diriger à l'heure de la victoire, mais peu savent le faire quand la défaite arrive, se complique et persiste.

9. Ce qui prouve bien qu'on ne peut réduire le problème à celui de la Russie, c'est que Staline, qu'on situe pourtant à gauche de Lénine dans le domaine de l'économie et des mesures à prendre en Russie, se trouve tout à fait à droite dans celui de la politique intérieure et surtout internationale. On rappelle volontiers que Lénine avait même envisagé, avec les concessions, l'entrée du capital étranger en Russie ; mais il n'a jamais envisagé une alliance avec les Etats capitalistes, ce que Staline en revanche a fait, en 1939 avec l'Allemagne, en 1941 avec l'Angleterre et ensuite avec les Etats-Unis. Les deux cours, l'économique et le politique, ne sont pas superposables.

10. Un premier type de victoire des contre-révolutions est celui où la défaite militaire et politique, loin de provoquer un arrêt, s'accompagne d'un développement victorieux de la classe révolutionnaire sur le plan social et économique. L'Angleterre, pays déjà capitaliste, s'allie aux puissances féodales et Napoléon est battu, mais à travers la Restauration de 1815 on assiste à la consolidation de la classe bourgeoise en France. Les défaites des révolutions bourgeoises de 1848 n'évoquent pas un arrêt dans la progression de la classe capitaliste, mais son développement.

11. Un deuxième type est celui où la défaite militaire et la défaite sociale de la bourgeoisie coïncident. La guerre des paysans de 1525 en Allemagne, analysée par Engels, montre la trahison des bourgeois des villes qui abandonnent les paysans aux repréailles et à la répression. Il en résulte une victoire politique et sociale de la féodalité, qui pourra rester au pouvoir pendant trois autres siècles, en renforçant la forme sociale du servage.

12. Un troisième type est celui où sans affrontement armé, sans défaite politique, la classe bourgeoise enregistre une défaite sur le plan économique et social. Par certains traits, la chute des Communes peut rappeler celle de la révolution russe. Marx voyait dans les Communes d'Italie et des Flandres la première affirmation de la classe bourgeoise. Dans l'Italie centrale et septentrionale, les Communes étaient très développées, elles répondaient si bien aux possibilités offertes à cette bourgeoisie originelle que ni les seigneurs locaux ni les armées de France et d'Allemagne ne réussirent à les vaincre. Leur chute fut déterminée par la découverte, à la fin du 15^e siècle, de nouvelles voies de communication et par le déplacement du centre de la vie économique qui en résulta.

13. Ces trois types différents de déroulement des contre-révolutions montrent d'une part qu'on ne peut pas lier de façon purement formelle le processus économique et le processus politique, d'autre part que ce problème fondamental des contre-révolutions est extrêmement complexe. Ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas la soi-disant énigme russe : c'est le fait qu'après la deuxième guerre impérialiste il n'y ait pas eu de vague révolutionnaire prolétarienne, mais le développement de la contre-révolution. Nous devons examiner la conduite de la bourgeoisie, la politique du stalinisme, et surtout tenir compte du fait que le capitalisme, instruit par le premier après-guerre (où l'explosion révolutionnaire se produit dans les pays vaincus), occupe ces pays et y maintient son occupation. Voilà ce qu'il faut examiner, et la preuve que nous devons nous y tenir, ce sont les hésitations sur les questions de principe liées au problème syndical.

14. En ce qui concerne la classe prolétarienne, nous avons connu la première défaite, celle de Babeuf, en 1796 ; puis celle de Paris et de Lyon en 1831, suivie par la formation de la Ligue des Communistes (1836-1847) ; puis l'étranglement de la Commune de Paris, en 1871, suivie par la constitution de la II^e Internationale en 1889 ; ensuite la chute de la II^e Internationale en 1914, la victoire de 1917, enfin la victoire de la contre-révolution en 1928.

15. Après ces rappels historiques, il faut procéder à la remise en place de certaines positions fondamentales de la doctrine marxiste. Le problème central à poser, ce n'est pas celui de l'analyse des situations ni celui des perspectives, comme si depuis un siècle le prolétariat en avait été dépourvu. La réunion du 1-4-1951 à Rome s'est située sur ce terrain solide. Elle a illustré la réalité du processus historique qui détermine le choc révolutionnaire, ainsi que les concepts fondamentaux du développement de la lutte sociale : s'il est vrai que cette lutte revêt des aspects nouveaux dans la phase du totalitarisme capitaliste, au cours de laquelle l'Etat fonde ses propres syndicats, cela ne dément en rien les principes du marxisme, mais ne fait que les confirmer une fois de plus, les problèmes actuels devant être considérés sur le fond de la victoire actuelle et provisoire de la contre-révolution. Cette réunion a également mis en lumière le trait caractéristique de notre courant qui, tout en étant anti-parlementaire, ne fut jamais anti-syndical, mais préconisa au contraire le travail le plus ample et le plus systématique dans les syndicats. Enfin la réunion a rappelé pour conclure qu'on ne peut concevoir de phase pré-révolutionnaire sans une lutte de la classe prolétarienne pour ses intérêts économiques, sans des organisations comprenant de larges couches de travailleurs, sans un parti de classe qui, tout en n'encadrant qu'une minorité du prolétariat, exerce une influence sur l'ensemble de celui-ci et s'appuie sur les déterminations économiques et sur les organisations syndicales.

16. Le présent exposé est fait pour répondre au besoin d'une explication

plus complète des concepts fondamentaux du marxisme, qui sont encore une fois — la difficulté à les assimiler, même dans les rangs de notre organisation, le montre — portés à l'avant-scène par la confusion idéologique et par la menace de l'apparition de déviations. Le nœud de la question c'est que, s'il y a bien trois phases dans l'époque capitaliste (la phase révolutionnaire, la phase pacifique, la phase totalitaire), il y a cependant un seul critère d'interprétation et un seul type de capitalisme, au travers duquel celui-ci triomphe, se développe et enfin s'effondrera. Nous ne devons pas oublier que la première chose qu'a affirmée et voulu prouver le réformisme, c'est que rien n'est stable, que tout se transforme de façon moléculaire, que le capitalisme de 1895 n'était plus celui de 1789. Le marxisme a répondu et répond qu'il existe effectivement des moments de crise, mais que ceux-ci n'engendrent pas des types différents de capitalisme. L'histoire est l'histoire des *types* de formes de production, et dans chacun de ces types, avec la croissance des *forces* productives, croît aussi la résistance des *formes* de production, l'épaisseur de la chaudière que constituent ces formes. Le capitalisme est constant et non flexible ; il ne s'adapte pas, il ne se dilate pas, mais, à la fin, on le brise et on le détruit.

17. Il faut donc parler de *phases*, mais non de types de capitalisme, bien que le mécanisme réel de la société ne soit pas caractérisé par un type pur dans le temps (qui s'étendrait immédiatement au monde entier) et dans l'espace (qui éliminerait automatiquement toutes les classes pré-existantes et vaincues à l'intérieur de chaque pays), mais par un tissu mélangé de différentes formes de production. Engels va même jusqu'à dire que dans certaines circonstances historiques il peut être difficile de dire quelle est la classe qui détient réellement le pouvoir d'Etat. Dans un pays éminemment capitaliste comme l'Angleterre, par exemple, existent aussi non seulement de nombreuses formes de production artisanale mais même, en Ecosse, des formes de production pré-féodales. Il en va de même aux Etats-Unis, où l'Est industriel coexiste avec l'Ouest à prédominance agricole.

18. Pour expliquer les trois phases de l'époque capitaliste (phase révolutionnaire, phase de consolidation, phase de défense contre la menace de la révolution prolétarienne) nous n'avons pas besoin de faire défiler les dérisoires mannequins dont la bourgeoisie se sert pour éloigner la vision de l'effondrement révolutionnaire. C'est avec la même définition du capitalisme qu'on explique le Cromwell de 1652, qu'on explique 1789, 1848 et Staline lui-même.

Il faut donc bien établir les caractères distinctifs et essentiels du type de rapports de production capitalistes-bourgeois. Nous le verrons ensuite diversement présent dans la structure sociale des différents pays du monde, et dans des rapports variés d'influence et de lutte avec les types qui le précèdent et avec ceux qui le suivront. Ce sont surtout les différents

rapports historiques essentiels qui nous font parler de phases différentes : la phase bourgeoise-révolutionnaire, qui est celle de la lutte contre les formes féodales et où l'alliance politique avec la classe ouvrière nouvelle, avec le quart-état, est totale ; la phase intermédiaire, où le capitalisme semble faire une place aux *justes* exigences légales des travailleurs ; la phase contre-révolutionnaire, où toutes ses forces sont mobilisées pour empêcher que le prolétariat ne l'abatte politiquement et socialement.

Pour comprendre ce qui se passe lorsqu'une tentative prolétarienne de conquête du pouvoir est défaite, il ne suffit pas de suivre le jeu des forces et des organisations politiques, policières ou militaires : il faut se représenter le tableau des types historiques d'économie sociale qui existent dans le pays en question, et se demander quels sont ceux qui progressent et ceux qui ne progressent pas.

Ainsi, avant de déchiffrer la contre-révolution en Russie, il faut d'abord rappeler quels sont les caractères fondamentaux propres au type capitaliste de production, en retournant à la source des premiers textes marxistes. Et cela ne suffit pas encore : c'est le caractère du pré-capitalisme classique, du régime féodal, qu'il faudra marteler avant tout.

C'est ce que nous nous proposons de faire dans la suite de cet exposé (§ 19 à 38).

19. Plusieurs fois, dans des textes de la Gauche, nous avons distingué des phases successives de l'époque capitaliste. Par exemple : phase révolutionnaire, phase pacifique, phase « totalitaire ».

20. C'est là un concept qu'il faut éclaircir et concilier avec cette thèse essentielle du marxisme : le capitalisme est toujours le même, de sa naissance à sa mort.

21. La différence entre les théories évolutionnistes et notre théorie révolutionnaire, c'est que pour les premières chaque type historique de société se modifie graduellement jusqu'à se transformer insensiblement en un type différent, tandis que pour la théorie marxiste un type donné de rapports de production se maintient tel quel, depuis l'explosion révolutionnaire suscitée par la haute tension des forces productives qui l'a engendré, jusqu'à l'explosion suivante, où il est anéanti par de nouvelles forces productives qui se sont accumulées entre temps.

22. Donc, une fois bien établie l'opposition entre le système pré-capitaliste, féodal, de rapports de production, et le système bourgeois, ce sont les mêmes caractères qui définissent toute la période historique qui se déroule jusqu'à ce qu'intervienne une nouvelle opposition, tout aussi nette, entre rapports de production bourgeois et société socialiste : le type social bourgeois, capitaliste, ne comporte pas de sous-espèces.

23. Pour bien comprendre cet énoncé, il ne faut pas oublier que si déjà la révolution bourgeoise tend à être contemporaine dans le monde

entier, et si la révolution prolétarienne tend à l'être de façon beaucoup plus marquée, il existe néanmoins toujours des situations très différentes dans les différentes parties du monde habité.

24. Dans l'examen de ces situations, il faut donc évidemment tenir compte :

a) de la coexistence dans le même pays des différents types fondamentaux de technique productive (servage, petite culture libre, artisanat libre, industrie et services collectifs) ;

b) de la coexistence des différentes classes sociales, dont le nombre est toujours supérieur aux deux protagonistes de l'époque historique en cours ;

c) du rapport de forces politique, en fonction de la classe qui est la plus armée, la plus autonome et qui domine les autres.

25. Ainsi, quand on examine le cours historique de l'époque capitaliste dans des pays, des groupes de pays ou des continents donnés, on constate indiscutablement non seulement une succession plus ou moins compliquée de rapports de force différents (et avant tout une succession d'extensions et de rétrécissements des secteurs des différents types de production), mais encore une série d'avancées et de reculs, sur le plan social comme sur le plan politique, de la même classe, dans sa lutte pour réaliser le type de rapports de production qui lui est propre.

26. Dans la succession des époques historiques de domination de la bourgeoisie (par exemple en France, en Angleterre, en Europe, etc.), on rencontre donc toute une série de différences en ce qui concerne la diffusion de la grande industrie, la résistance et la liquidation de l'ancienne classe féodale, la formation des grands Etats territoriaux, enfin la résistance devant l'apparition menaçante du prolétariat révolutionnaire.

27. C'est donc un problème fondamental pour la théorie, l'organisation, la stratégie du parti révolutionnaire prolétarien, que de bien comprendre tous ces aspects, tous ces changements, ainsi que les multiples combinaisons qu'ils peuvent former dans les différents lieux et aux différentes époques.

28. Toutefois, conformément à sa conception de l'histoire et du déterminisme des actions collectives, le parti prolétarien pose dans les mêmes termes, pendant tout le cycle, la définition des caractéristiques de la société capitaliste, sa condamnation, et son dépassement.

29. Quand on analyse les caractéristiques des phases successives de l'époque capitaliste, il faut également tenir compte de l'arsenal idéologique dont la bourgeoisie se sert dès le début de ses luttes révolutionnaires, et dont l'usage reflète les changements successifs qu'elle connaît en devenant d'abord classe autonome, puis classe dominante et enfin, à son tour, classe contre-révolutionnaire.

30. La définition des caractéristiques du capitalisme est complète et définitive depuis l'époque du *Manifeste du Parti Communiste* et des textes qui contiennent déjà, très exactement, la doctrine économique qui sera développée dans le *Capital*. Se réservant d'examiner toutes les différences — contemporaines ou futures — de développement historique, l'analyse économique marxiste soumet à son examen les lois de la production capitaliste telles qu'elles découlent des hypothèses mêmes de l'adversaire bourgeois : égalité totale de tous les citoyens dans le domaine du droit, libre et égale faculté pour chacun d'accéder aux échanges sur le marché. Par cette analyse, Marx démontre une fois pour toutes de façon irrévocable que l'entrée en vigueur d'un tel système ne signifie nullement le début d'une phase d'équilibre où l'humanité pourrait s'installer confortablement, mais représente au contraire l'arrivée au pouvoir d'une classe dominante bien déterminée, contre laquelle se produiront des affrontements et des crises révolutionnaires. Le type capitaliste de production n'a jamais présenté et ne pourra jamais présenter de caractéristiques imprévues, différentes de celles qui ont été établies dans cette définition initiale. Si un tel fait pouvait être démontré expérimentalement, il faudrait rejeter en bloc le marxisme en tant que science de l'histoire (1).

31. Certaines économies pré-capitalistes ont présenté des concentrations massives de forces productives : hommes, instruments de travail, stocks de vivres, grandes étendues de terre. En général ces masses de forces productives n'appartenaient à des particuliers que pour ce qui est des hommes (esclaves) et de la terre (Rome antique) ; jamais pour ce qui est des masses d'outils, même primitifs. Le plus souvent ces masses de forces productives dépendaient du pouvoir étatique ou militaire : seigneurs, chefs militaires, rois, républiques, parfois théocraties.

32. Le type de production directement pré-capitaliste est le type féodal. Après avoir rappelé qu'aucun type n'est présent tout seul dans un espace ou un temps donné, nous définirons le type féodal par la division parcellaire de toutes les forces productives et par l'absence de concentrations massives de celles-ci. Dans l'agriculture, à part les terres vierges, les réserves de chasse et autres, on a la petite exploitation, confiée à une famille de serfs. Chaque serf dispose des produits de son petit lot, mais il doit une partie de ces produits (ou une partie de son temps) au seigneur auquel il est lié par une véritable division du travail : le serf ne peut quitter la terre, et le seigneur défend le territoire et les personnes contre le pillage des ennemis. Il s'agit d'un lien de dépendance personnelle. Il y a ensuite les paysans parcellaires disposant librement de tout le produit, et les artisans maîtres de leur atelier. Le travailleur parcellaire, force productive humaine de base, contrôle les parcelles d'autres forces productives (terre, matières premières, outils), et il contrôle de même sa propre parcelle de produits, qu'il consomme ou échange intégralement.

(1) Voir *L'invariance historique du marxisme, Programme Communiste*, n° 53 54, octobre 1971.

33. Jusqu'à ce stade, si l'argent peut déjà constituer du capital, sous la forme commerciale et sous la forme usuraire, on peut, du point de vue marxiste, dire qu'il n'est pas une des forces de production, mais seulement un intermédiaire de l'échange. Dans le type féodal *pur* il est défendu d'acheter et de vendre des terres ou des masses d'outils, tout comme il est interdit d'engager des salariés.

34. Si nous rappelons toutes ces choses bien connues, c'est pour pouvoir définir les caractéristiques du capitalisme : avec de l'argent on peut acheter autant de terre qu'on veut ; avec de l'argent, un particulier peut acheter des masses d'outils et de machines au fur et à mesure qu'on les invente, ainsi que des matières premières ou des produits semi-finis. Enfin, avec de l'argent, on peut acheter des masses de force de travail ou de temps de travail. Pour que cela soit possible, il faut que les travailleurs soient libres et donc les seigneurs dépossédés de leurs privilèges, que les petits paysans soient privés de leurs terres et de leurs instruments de travail, les artisans de leur atelier, de leurs outils et des matières premières. Dans ces conditions l'argent devient une force productive, car il peut prendre la forme non seulement de capital commercial ou bancaire, mais de capital foncier ou industriel, suivant qu'il est investi en terre, en immeubles, en outils, en machines, etc.

35. Dans le type féodal la possession des forces productives est seulement parcellaire, le privilège féodal étant un droit personnel et non un droit réel sur l'homme physique (comme dans l'esclavagisme) ou sur les choses et la terre (comme dans le droit romain). Il était donc parfaitement acceptable de définir le capitalisme comme un système de la propriété privée des moyens de production et de la terre. Plus exactement : de la propriété *illimitée*, par opposition à la propriété parcellaire.

36. Le fait historique essentiel consiste toutefois dans le conflit portant sur la masse des produits. Les travailleurs parcellaires une fois expropriés de leurs lots, les produits, désormais concentrés en masses de marchandises, sont à la disposition de la classe bourgeoise qui détient le monopole de la terre et du capital (appropriation *et* des moyens de production *et* des produits par la bourgeoisie).

37. La théorie de l'économie bourgeoise consiste à soutenir que dès lors que les barrières des ordres fondés sur la naissance ou l'investiture ont été renversées et que chacun peut aspirer, au départ, à être titulaire de terre et de capital, un plein équilibre a été atteint dans la distribution potentielle de la richesse entre tous ceux qui collaborent à la production. Les physiocrates qui, fût-ce sous une forme moderne, défendaient la féodalité, soutenaient que la source de la richesse était la terre ; les mercantilistes affirmaient que c'était l'échange des marchandises ; les économistes de la bourgeoisie, eux, affirmèrent que la source de la richesse est le travail, que les marchandises n'augmentent ni ne diminuent de valeur dans

l'échange, tandis que dans la production industrielle ou agricole toute intervention du travail qui transforme les marchandises leur ajoute de la valeur. Ils prétendirent que lorsque le travailleur reçoit de l'argent contre son travail, il se produit un échange parfait entre valeurs équivalentes et entre contractants libres et égaux.

38. La réfutation de cette théorie se trouve dans la théorie marxiste de la plus-value. Celle-ci montre que le travailleur parcellaire, en échangeant son produit sur le marché, en retirait toute la valeur qu'il y avait ajoutée par son travail, tandis que dans le système capitaliste le salarié ne retire de son travail qu'une partie de la valeur que celui-ci a ajoutée au produit. Elle montre aussi que ce phénomène est inévitable à l'échelle sociale dès lors que le travailleur parcellaire a été privé par la violence de ses instruments de travail et, en substance, du droit de disposer d'une partie de ses produits. A cette première expropriation s'en ajoute une série infinie et toujours violente, à partir du moment où le droit a interdit au salarié de mettre la main sur une partie, si petite soit-elle, des produits de son travail.

39. La première forme sous laquelle s'est affirmée l'économie bourgeoise à l'époque du pouvoir féodal est celle du capitalisme d'Etat. C'est sous cette même forme que celui-ci apparaît à l'heure actuelle lorsque se présente la menace de la révolution prolétarienne.

Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, contrairement à la version courante qui voudrait faire croire à l'asservissement des capitalistes par l'Etat, c'est le capitalisme qui asservit de plus en plus l'Etat à ses intérêts de classe. La bourgeoisie possède dans l'Etat l'organe de pouvoir au moyen duquel elle impose par la force ses solutions. Cet Etat aux multiples mamelles nourrit les différentes entreprises capitalistes, tandis qu'il suce le travail et le sang des pauvres. Ceci se retrouve aux Etats-Unis comme en Russie, mais le niveau de vie plus faible des travailleurs dans ce second pays nous fait comprendre que c'est là que le processus atteint le degré de tension le plus élevé. Cependant, il se manifeste aussi aux Etats-Unis, où la figure centrale est celle de l'entrepreneur, qui relie la classe bourgeoise à son Etat. Ce ne sont pas les rentiers qui représentent la phase actuelle du capitalisme, mais les brasseurs d'affaires, ces vampires dont l'ancien président des Etats-Unis, le vieux Hoover, a récemment noté qu'ils risquaient, par leur faim insatiable, de conduire le régime à la catastrophe. Même dans la phase actuelle du capitalisme, le fonctionnaire n'est qu'un simple intermédiaire, et non un facteur.

40. C'est dans des termes corrects que nous devons établir notre définition du capitalisme. Pour mieux y parvenir, nous avons défini exactement sa relation avec le système féodal. Nous devons également employer cette méthode comparative pour définir l'économie socialiste, qu'il faut mettre en relation avec le capitalisme et avec sa forme capitalisme d'Etat.

41. Engels remarque que dans le régime féodal pur, l'argent n'a pas de fonction économique. Il ne faut pas interpréter cela dans un sens étroit : l'argent qui existait et pré-existait n'était pas une force de production, il le devient en régime capitaliste.

42. Tous les régimes sont d'ordre mondial. Ceci ne veut pas dire que, dans les différents pays, tous les secteurs économiques soient organiquement conformes au type de société qui domine historiquement à une époque donnée. Il reste de nombreuses taches d'huile (formes de production antérieures), mais un seul et même tissu conjonctif capitaliste les relie aujourd'hui au travers de l'échange des marchandises, et ce tissu révèle le type d'organisation sociale qui domine dans le monde habité. Différences de phases, donc, dans l'espace et dans le temps : jamais types différents de capitalisme.

43. Comme nous l'avons dit dans les § 19 à 38, le féodalisme est caractérisé par la propriété parcellaire, à laquelle correspondent également une gestion économique parcellaire et une disposition parcellaire des produits.

Ce qui caractérise au contraire le capitalisme c'est la concentration de la propriété des moyens de production, de la masse des produits, et de la gestion économique. L'Etat capitaliste assure à la classe bourgeoise la disposition et le monopole des produits. C'est cela qui est essentiel, et c'est cela qui constitue l'enjeu du conflit social et historique pour le contrôle de la masse des produits.

44. Marx reprend, pour des raisons purement polémiques, la thèse des économistes bourgeois selon laquelle, dans le capitalisme, capitalistes et salariés interviennent sur le marché avec la même liberté : il démontre par son analyse économique du capital que même si cette thèse était vraie, ce libre développement conduirait non pas à un équilibre social, mais à la concentration croissante des moyens de production et de la masse des produits entre les mains de la classe capitaliste, et d'autre part à la misère croissante des travailleurs. Mais dès le début le conflit est d'ordre social, et sa dynamique n'oppose pas des catégories économiques, le capital *constant* et le capital *variable*. Les deux choses ne coïncident pas : le prolétariat ne sait pas à combien s'élève le *capital variable* qu'il revendique, mais il lutte pour obtenir une quantité supérieure de *produits*, et donc un salaire plus grand pour un effort moindre.

La lutte de classe unitaire est une lutte pour tout le produit. Alors que l'économiste vulgaire appelle capital la valeur du fonds de l'usine (c'est-à-dire la valeur des bâtiments, des machines, et de l'argent à avancer pour l'achat des matières premières et le paiement des salaires), formule qui correspond bien à celle de propriété du « moyen de production », l'économie marxiste appelle capital toute la valeur de la masse du produit d'un cycle de travail donné : d'une journée, d'une année, ou de générations entières (ce que les comptables appellent le « chiffre d'affaires »). Dans

la doctrine de la plus-value, cette valeur du produit se décompose en trois parties : le capital constant, c'est-à-dire la valeur de la matière première travaillée et de l'usure du matériel ; le capital variable, c'est-à-dire la valeur des salaires payés ; la *plus-value*, c'est-à-dire la marge qui s'ajoute aux deux premiers termes de façon à ce que la somme des trois donne la valeur du produit sur le marché, qui va à l'entrepreneur. Comme le dit Marx contre les illusions lassalliennes des socialistes allemands, le prolétariat ne lutte pas pour « le fruit intégral du travail » personnel. Il ne s'agit pas de conquérir le seul *domaine* de la plus-value. D'autre part, dans une économie collectiviste, celui-ci n'ira pas intégralement à la consommation : il faudra créer une quantité de services sociaux utiles et tenir compte des investissements nécessaires au progrès de la production. En fait, dans le système capitaliste aussi, c'est seulement en partie que la plus-value est destinée à la consommation personnelle des bourgeois : la plus grande partie va aux nouveaux investissements. Mais le désastre de l'anarchie capitaliste dépasse de très loin la masse de plus-value, puisque ce sont des masses entières de produits qui sont détruites, avec l'ensemble du capital constant, variable, et de la marge de plus-value.

La véritable lutte prolétarienne a pour but la conquête sociale de *tout* le produit. Le capital constant est le fruit du travail des générations passées : il doit être arraché à la classe bourgeoise et aller au prolétariat victorieux, c'est-à-dire, tendanciellement, à la société sans classes. Le capital variable représente le travail des éléments actifs de la société, c'est-à-dire aujourd'hui de la classe ouvrière, et demain de la société tout entière. La plus-value provient des énergies actuellement au travail et des moyens techniques d'organisation, qui sont eux aussi un « héritage » du passé et qui doivent être à la disposition de toute la société. La classe ouvrière au pouvoir d'abord, la société sans classes ensuite, utiliseront *toute* la masse du produit ancien et nouveau dans l'intérêt général.

Antagonisme donc entre les classes, entre leurs organisations militaires et politiques, non entre des chiffres qui représenteraient la répartition de la richesse entre les classes.

45. Après avoir rappelé les termes précis du passage du pré-capitalisme au capitalisme, nous devons préciser maintenant les traits qui distinguent l'économie capitaliste du post-capitalisme. Depuis au moins un siècle, le post-capitalisme n'est pas pour nous une inconnue, mais quelque chose d'exactly défini. Conformément à la règle générale, nous pouvons voir autour de nous fonctionner des exemples d'économie post-capitaliste, de même qu'il existait de grandes manufactures des siècles avant la révolution bourgeoise.

Nous pouvons rapporter ici ce que nous écrivions dans un autre texte :

« Comme on l'a déjà dit, il existe même de véritables éléments communistes en régime capitaliste. Par exemple, le service des pompiers : quand quelque chose brûle, personne ne paie pour éteindre le feu, et si rien ne

brûle, les pompiers sont quand même nourris. Tout ceci pour combattre la thèse (quels que soient ceux qui l'énoncent) selon laquelle les stades successifs seraient : capitalisme privé, capitalisme d'Etat comme première forme de socialisme inférieur, socialisme supérieur ou communisme.

Le capitalisme d'Etat n'est pas du semi-socialisme, mais du capitalisme pur et simple : il est même, selon la théorie marxiste de la concentration, l'aboutissement du capitalisme, et la condamnation de la théorie libérale d'un régime permanent de production où le jeu admirable de la concurrence mettrait toujours de nouvelles tranches de capital à la portée de tous.

Pour faire la différence entre capitalisme et socialisme, il ne suffit pas de savoir qui est propriétaire des moyens de production (cf. *Propriété et Capital*) (1) : il faut considérer le phénomène économique dans son ensemble, c'est-à-dire voir qui dispose du produit et qui le consomme.

Pré-capitalisme : économie des producteurs individuels ; le produit appartient au travailleur indépendant, chacun consomme ce qu'il a produit. Cela n'empêche pas que des prélèvements sur le surproduit, et donc sur le surtravail, soient opérés au détriment des multitudes de travailleurs parcelaires (parfois réunis en masses par la force, mais sans la division moderne des phases de production) par des castes, des ordres et des pouvoirs privilégiés.

Capitalisme : travail associé (chez Marx : travail *social*), division du travail, produit à la disposition du capitaliste et non du travailleur, qui reçoit de l'argent et achète sur le marché de quoi entretenir sa force de travail. Toute la masse des produits passe par la forme monétaire au cours de son voyage de la production à la consommation.

Socialisme inférieur : le travailleur reçoit de l'organisation économique et sociale unitaire une quantité fixe de produits qui sont nécessaires à sa vie, et ne peut en avoir davantage. La monnaie n'existe plus : ce qui reste, ce sont des bons de consommation non accumulables ni susceptibles de changer de destination. La carte de ravitaillement ? Exactement. Le socialisme inférieur, c'est la carte de ravitaillement pour tous, sans emploi d'argent et sans marché.

Socialisme supérieur, ou communisme : dans tous les secteurs, on tend à abolir la carte, et chacun prélève ce dont il a besoin. Il y aura des gens qui assisteront à cent séances de cinéma d'affilée ? Ils peuvent aussi bien le faire aujourd'hui. D'autres téléphoneront aux pompiers après avoir mis le feu chez eux ? On le fait aussi aujourd'hui, mais dans le communisme il n'y aura plus d'assurances. D'ailleurs, tout comme aujourd'hui, les asiles de fous fonctionneront conformément à l'économie communiste pure : gratuitement et sans limitation.

(1) Publié de 1948 à 1952 dans les numéros 10 à 14, série I, et 1 et 4, série II de notre revue en langue italienne de l'époque, *Prometeo*.

Récapitulons :

Pré-capitalisme : économie sans argent ou avec emploi complémentaire de l'argent ; production parcellaire.

Capitalisme : économie avec emploi totalitaire de l'argent ; production sociale.

Socialisme inférieur : économie sans argent et avec carte de ravitaillement ; production sociale.

Socialisme supérieur ou communisme : économie sans argent ni carte de ravitaillement ; production sociale.

Le capitalisme d'Etat, qu'il serait crétin d'appeler socialisme d'Etat, est contenu de a jusqu'à z sous la rubrique capitalisme.»

46. Nous sommes revenus sur toutes ces notions de base pour expliquer le développement du processus contre-révolutionnaire actuel, dont les événements sociaux russes font partie. Ceux-ci ne peuvent être compris que s'ils sont intégrés dans l'ensemble de ce processus : analysés séparément, ils conduisent les imprudents à altérer la doctrine marxiste, à admettre de nouvelles analyses et de nouvelles perspectives en faisant intervenir une troisième classe, un troisième facteur, et à tomber ainsi dans le piège du stalinisme, qui attribue précisément des fonctions permanentes à l'Etat — considéré non plus comme l'instrument de la classe mais comme ce qui engendre la classe — et abandonne la notion de son dépérissement.

47. Notre méthode de travail nous amène à taper toujours sur des clous déjà connus et à étendre notre investigation à des secteurs de plus en plus vastes et variés dans le périmètre délimité par ces clous, jamais à innover ni à inventer.

48. La concurrence et le monopole ne sont pas des notions antagonistes, même dans le cadre du marché et de l'échange, mais complémentaires, la première se développant en direction du second. C'est sur le front du monopole que la classe bourgeoise s'affirme : du monopole des moyens de production et des produits.

49. Pour réagir contre la condition sociale qui leur est imposée par le capitalisme et qui est favorisée par leur dispersion, les travailleurs sont amenés à instituer, au travers du syndicat, le monopole de leur force de travail. En conséquence, le capitalisme doit dévoiler sa nature, fonder les trusts et attribuer à son Etat des fonctions non seulement policières, mais aussi économiques. Les syndicats ont été précédés par les associations de secours mutuel, qui percevaient une cotisation des salariés à des fins d'assistance, mais ne revendiquaient pas encore d'augmentations de salaires auprès des capitalistes. Rien de plus conservateur : et pourtant le parti socialiste pénétrait utilement dans les associations traditionnelles de secours mutuel et jusque dans les associations de charité.

50. La formulation contenue dans le projet de Manifeste au sujet de l'économie russe qui «tend au capitalisme» devait être clarifiée. Que s'est-il passé en Russie? La régression des premiers caractères post-capitalistes embryonnaires de l'économie, et l'inversion de la politique intérieure et internationale, le second phénomène ne devant toutefois pas découler inéluctablement du premier.

51. En 1921, alors que la Russie était repliée sur elle-même du fait de l'absence de victoire révolutionnaire dans les autres pays, le niveau des forces productives était tombé au-dessous du minimum. L'acheminement des produits de la campagne vers la ville et vice-versa, qui dans un premier temps avait été assuré au moyen du communisme de guerre, ne pouvait plus fonctionner, l'Etat prolétarien manquant à la fois des produits de la ville et de ceux de la campagne. On fut alors contraint de légaliser le commerce libre, pratiqué jusqu'alors par des trafiquants et des spéculateurs.

52. Lénine et le parti bolchévik instaurent la NEP dans un ensemble économique où il existe des formes de production nomade, patriarcale, féodale, bourgeoise, et de petits noyaux d'économie socialiste; et socialiste, non dans un sens étroitement et froidement économique, mais dans le double sens social et politique suivant: 1) introduction de mécanismes d'intervention despotique dans le droit de propriété (réquisitions, etc.) et de distribution égalitaire des produits (rationnement, etc.), propres à toute époque, comme le disait Trotsky, à toute «citadelle assiégée», mais que seule la classe des sans-réserve et son Parti à la tête de la dictature peuvent appliquer avec une rigueur inflexible, sans aucune atténuation; institution d'un réseau de «services sociaux gratuits», dont quelques-uns (logement, transports) sont évidemment compatibles avec le mode de production capitaliste, mais n'ont jamais été adoptés et ne seront jamais adoptés en régime bourgeois; 2) grâce à l'étatisation de la grande industrie, au monopole du commerce extérieur, à l'implantation et au fonctionnement de grandes entreprises agricoles à travail associé, le pouvoir dictatorial du prolétariat contrôle et dirige l'économie en fonction des exigences et des intérêts de la lutte contre l'ennemi interne dans la guerre civile, et de l'extension de la révolution communiste mondiale. A la question de savoir si la NEP était du capitalisme, Lénine répondait catégoriquement: oui. Et il ne pouvait en être autrement, puisque du moment que le salaire est payé en argent et qu'avec celui-ci on achète de quoi se nourrir, on est dans le système capitaliste. Ceci ne change pas la nature de l'Etat, qui reste prolétarien, et qui peut le rester, puisque sa nature ne résulte pas de la structure de l'économie, mais de sa position de classe et de force dans le développement de la lutte révolutionnaire du prolétariat international.

53. Lénine qui, sur le plan économique, en arrivait à envisager l'entrée du capital étranger privé en Russie par la concession de territoires entiers,

préconisait le renforcement du pouvoir d'Etat pour faire face aux réactions sociales suscitées par les mesures de la NEP et gagner du temps en attendant l'aide des révolutions ouvrières occidentales.

54. Voilà comment il faut poser le problème. Le trotskysme, lui, fait intervenir un troisième facteur : la bureaucratie. Pour nous, la situation actuelle en Russie ne présente rien d'original, puisque le capitalisme ne se distingue pas par l'existence de propriétaires privés, mais par l'impossibilité pour la classe ouvrière de s'approprier les produits (règle garantie par la force de l'Etat), et par le paiement d'un salaire en argent. Le processus économique qui a conduit à la situation actuelle — où les particuliers prêtent de l'argent à l'Etat, où l'Etat est entrepreneur, où la dette publique se gonfle, où on admet la propriété privée des logements, où on attribue les logements aux spécialistes — ne dérive pas de la manœuvre sociale de la NEP, mais de l'inversion qui s'est produite sur le plan politique et dans la position internationale de l'Etat russe. La NEP laissa l'Etat à la classe prolétarienne qui le détenait déjà depuis la révolution d'Octobre et l'instauration de la dictature bolchévique : les retours en arrière sur le plan économique n'impliquaient pas *nécessairement*, loin de là, les erreurs de tactique et de stratégie révolutionnaire d'abord, le renversement de la position de l'Etat enfin.

55. Le socialisme ne pouvait pas être construit dans la seule Russie, où pourtant à la révolution bourgeoise de février 1917 s'était ajoutée la révolution prolétarienne d'octobre. En Allemagne en 1848, la double révolution bourgeoise et prolétarienne avait été tentée, mais en vain ; la révolution bourgeoise l'emporta dans le domaine économique et social, après que les bourgeois et les ouvriers alliés eussent perdu dans le domaine politique. En Russie, après la double victoire politique et sociale de 1917, il y eut la défaite sociale prolétarienne, que l'on peut dater de 1928. Resta là victoire sociale du capitalisme.

56. Nous ne disposons pas de documentation pour un examen détaillé de l'économie russe (1), mais nous avons des indications suffisantes pour émettre une appréciation sûre. Dans la ligne de notre étude *Propriété et Capital*, nous voyons le facteur essentiel de la phase actuelle du capitalisme mondial dans l'*entreprise* (on en trouve un bon exemple dans le bâti-

(1) Ce thème a été développé par la suite, avec une ample documentation statistique et des développements théoriques, historiques et politiques fondamentaux, dans nos textes *Struttura economica e sociale della Russia d'oggi* (*Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui*), *Russia e rivoluzione nella teoria marxista* (*Russie et révolution dans la théorie marxiste*), *Dialogue avec Staline*, *Dialogue avec les morts*, *Bilan d'une révolution*. On doit également observer qu'il manque dans le présent texte une analyse des rapports de production et des rapports sociaux dans l'agriculture russe, dont la nature *non* socialiste (et même par endroits pré-capitaliste) saute encore plus aux yeux, et où la forme étatique du *sovkhose* cède toujours plus la place à la forme coopérative du *kolkhose*, dans laquelle la production de la parcelle privée personnelle et familiale prend un poids croissant et déterminant ; ces points ont été amplement développés dans les textes cités ci-dessus.

ment) qui travaille sans siège stable ni installations propres, avec un capital minimum, mais pour un profit maximum, et qui peut le faire parce qu'elle a mis l'Etat à son service, celui-ci distribuant le capital et prenant les pertes à son compte.

Le fonctionnaire n'est pas une figure centrale, mais un simple médiateur. Face au corps des fonctionnaires de l'Etat, il y a celui des contre-bureaux des entreprises, où pullulent des experts de toute sorte qui s'emploient à soumettre l'Etat aux intérêts des entreprises. Sous des formes extérieures et des noms bien différents, c'est un mécanisme analogue qui fonctionne en URSS. Quand on pense que les entreprises de Moscou ont pu faire *cadeau* à la ville du Métro, on a une idée des profits fabuleux que ces entreprises réalisent par ailleurs.

57. Le capitalisme en Russie ne présente rien d'absolument inédit. En ce qui concerne la gestion d'Etat, on a des centaines d'exemples historiques de même nature, à commencer par celui, rappelé plus haut, des Communes italiennes, où on trouve d'ailleurs la première forme d'investissement de l'Etat dans la production industrielle (les particuliers ne disposant pas de capitaux suffisants pour construire les navires, ce furent les Communes qui les fournirent) (1). De même, ce sont les Etats et les rois qui ont armé les premières flottes, et qui ont fondé les *compagnies* impériales à partir desquelles le capitalisme s'est développé de façon gigantesque. Et enfin nous avons l'exemple récent des nationalisations britanniques.

58. Dire que l'économie russe « *tend* » au capitalisme a donc un double sens. D'une part les premières formes post-capitalistes issues de la révolution d'Octobre ont régressé, ont été réabsorbées ; une économie que nous pouvions, pour les raisons déjà indiquées, appeler au sens figuré « prolétarienne », a peu à peu régressé ; puis, au moyen de la destruction, sur le plan physique y compris, de la direction révolutionnaire, du parti bolchévique, elle a été privée violemment des caractères qui permettaient de la qualifier ainsi, et a en définitive cédé la place à des formes pleinement et purement mercantiles. En cela réside l'aspect profondément et totalement *négatif* du cours historique russe après 1928.

Mais, dans le même temps, c'est tout le vaste domaine de l'économie russe pré-capitaliste, asiatique, féodale qui *tend* puissamment au capitalisme. Cette tendance est positive et est elle-même une prémisse de la révolution socialiste mondiale. Lénine et Trotsky virent cette nécessité et furent les pionniers de l'électrification, seul moyen d'amener la production au niveau de l'Occident, afin de mieux abattre l'impérialisme. Staline a renversé le plan révolutionnaire international, mais il a donné une très forte impulsion à l'industrialisation des villes et des campagnes. Plus exactement, c'était là une donnée irrésistible de la situation sociale russe, après la chute de l'édifice tsariste et boyard pourri. Lénine entrevit la possibilité pour son parti d'être porteur de la révolution politique prolétarienne dans le monde

(1) Cf. l'article *Armement et investissement* dans *Battaglia Comunista* n° 17 de 1951.

et, dans le même temps, de la révolution sociale capitaliste en Russie. Ce n'est qu'avec ces deux victoires que la Russie pouvait devenir socialiste sur le plan économique. Staline *dit* que son parti réalise le socialisme économique dans la seule Russie, mais en fait son Etat et son parti ne sont plus porteurs que de la révolution sociale capitaliste en Russie et en Asie. Toutefois, par dessus les hommes, ces forces historiques travaillent pour la révolution socialiste mondiale.

Une appréciation analogue doit être donnée de la révolution chinoise. Ici aussi, à diverses reprises, les ouvriers et les paysans ont lutté pour une révolution bourgeoise, et ils n'ont pas pu aller au-delà. L'alliance des quatre classes — ouvriers, paysans, intellectuels et industriels — reproduit l'alliance de 1789 en France et de 1848 en Allemagne, alliance qui est parfaitement en règle avec le marxisme, dans la doctrine comme dans la tactique. Toutefois la destruction de l'édifice millénaire du féodalisme oriental est un facteur d'accélération de la révolution prolétarienne mondiale, à condition, bien entendu, que cette dernière ait raison des métropoles européennes et américaines.

C'est un vieux cliché du marxisme vulgaire, insuffisant et faux scientifiquement, que de se demander *qui* profite personnellement, *qui* consomme le fruit de l'exploitation capitaliste, en oubliant les innombrables citations de Marx sur l'âme du Capital et la dépersonnalisation du capitaliste, pour qui l'accumulation de la plus-value compte plus que son portefeuille et que la vie de ses propres enfants. Il serait tout aussi insuffisant et faux d'identifier dans les « crypto-entrepreneurs » et les « crypto-affairistes » les bénéficiaires du *fruit* du capitalisme russe (nous l'avons déjà dit : ce n'est pas le fruit qui compte, mais toute la plante) ; ces bénéficiaires ne sont pas pour nous — pas plus que dans aucune formation sociale — les fonctionnaires de la bureaucratie d'Etat, mais une couche distincte, qu'on ne peut individualiser dans le seul cadre étroit du périmètre russe. D'ailleurs en Russie, tout comme en Angleterre aujourd'hui, même les simples mécaniciens d'une usine sont des « bureaucrates » : ne sont-ils pas tous employés par l'Etat ?

Il faut en fait remarquer que malgré tous les rideaux de fer cet engrenage, ou mieux ce réseau de canalisation de la richesse, *communique* avec celui du capital mondial. Le commerce extérieur d'Etat est lui-même une immense balance qui ne pèse jamais des équivalents, mais vole continuellement les masses travailleuses soviétiques. Et puis il y a l'énorme impasse des manœuvres financières qui se répercutent dans les centres légaux et illégaux d'Asie et d'Afrique. Il y a les « prêts-bails » dont le solde est encore en cours ; enfin il y a le « prêt-bail » de millions de prolétaires russes tués pour vaincre l'Allemagne, affaire que les Américains ont jugée bien plus économique que la production d'une quantité correspondante de bombes atomiques.

La coexistence et l'émulation d'aujourd'hui, l'alliance ouverte d'hier payée par le démantèlement des partis communistes occidentaux, l'adhésion totale aux fronts de libération anti-fascistes représentent, d'une part, la confirmation d'un bouleversement politique allant jusqu'à la contre-révolution ; et

d'autre part, ce sont des éléments du marchandage économique et des primes payées au capital mondial avec la sueur et la vie même du travailleur russe. C'est pourquoi en ce qui concerne le parti, le pouvoir et l'Etat la dégénérescence n'est plus en cours, mais elle est un fait historique accompli, comme la veuve de Trotsky l'a bien constaté. La fonction historique se développe parallèlement sur les plans économique et politique : implantation du capitalisme dans toutes les Russies.

59. La défaite de Spartacus au pied du Vésuve signifia la défaite à la fois politique et sociale des esclaves, et le régime social de l'esclavagisme resta au pouvoir. Mais par la suite la victoire des répressions de Dioclétien sur les chrétiens, véritables conspirateurs politiques et de classe, impliqua non pas la consolidation du régime esclavagiste mais, sous l'aspect du triomphe de la nouvelle religion, la chute sociale de ce régime, puis l'avènement du féodalisme médiéval.

60. Quand on nous demande pourquoi Engels, après la défaite de la révolution de 1848, se mit à écrire la *Guerre des Paysans* et étudia leur défaite de 1525, nous répondons qu'il faut comprendre d'abord la contre-révolution pour préparer la révolution de demain. Nous devons faire la même chose aujourd'hui, sans isoler aucun secteur ou problème, mais en les encadrant dans le contexte d'ensemble.

La bourgeoisie a pu, au siècle dernier, rappeler ses multiples défaites précédentes et les célébrer, alors qu'elle construisait sa victoire finale. Il en va de même du prolétariat : comme le dit Marx dans *Les luttes de classe en France*, ce n'est pas la victoire mais une série de défaites qui « habilitent » le prolétariat, grâce à son parti de classe, à faire triompher la révolution dans le monde. Le prolétariat vaincra en se présentant à nouveau sur la scène de l'histoire tel qu'il fut au début de sa lutte, avec les formules programmatiques lapidaires contenues dans le *Manifeste du Parti Communiste*, et qui n'ont jamais été dépassées parce qu'elles sont indépassables.

On n'a le droit de professer et de défendre la doctrine marxiste — qui définit l'histoire comme celle d'une succession de classes sociales, dont chacune est composée d'un ensemble d'hommes occupant une position semblable par rapport aux forces et aux systèmes de production — que dans la mesure où on peut prouver que chaque classe sociale a eu pendant tout le cours historique qui est le sien, depuis ses premières affirmations et ses premiers combats, une tâche et un programme invariants. Les revendications lancées par le Christ à la foule des esclaves se rattachent à la chute de l'Empire Romain et de la société classique ; les premières revendications de liberté des citoyens et des paysans se rattachent à la prise de la Bastille et à la révolution bourgeoise dans le monde entier : depuis, le drapeau brandi a toujours été le même. A plus forte raison le prolétariat moderne qui, le premier, s'est libéré des formulations fidéistes et idéalistes de ses propres aspirations, constitue une véritable force historique au sens marxiste du terme : sa victoire est inévitable et nous avons le droit de le dire dans la mesure où nous avons montré que dès qu'il est né de la nouvelle orga-

nisation des forces productives, il a défini son objectif historique ainsi que la voie, âpre et dure, qui y conduit. Lutte sans répit, donc, contre la manie des néo-marxismes et des « nouvelles analyses ».

61. Le fait que nous ayons été battus, que nous soyons par conséquent dans une période contre-révolutionnaire, explique que nous soyons peu nombreux et aussi que des confusions se manifestent dans nos rangs. Mais cela ne nous conduit pas à fausser la théorie du marxisme révolutionnaire en admettant qu'un *troisième* protagoniste, qu'une nouvelle classe ait fait irruption sur la scène sociale. Nous n'avons pas besoin de découvrir de nouveaux types, de nouveaux stades, de découvrir au capitalisme d'Etat des pouvoirs nouveaux : comme nous l'avons dit, celui-ci ne présente rien d'original et fut même la première forme à travers laquelle la classe capitaliste s'affirma pour la première fois, à l'époque des Communes, au douzième siècle.

62. A l'appui de cet exposé, et dans la ligne de la mise en garde de la Gauche contre la dégénérescence de la politique prolétarienne, nous ajoutons en appendice un schéma représentant les rapports entre la classe ouvrière, les associations économiques, le parti politique de classe et les organes centraux du parti. Les commentaires joints à ce schéma montrent que la conception labouriste et la conception stalinienne, qui ont en commun la formule du parti de masse, partent de la même base : toutes deux remplacent les déterminations économiques par la volonté des individus, mais en définitive elles arrivent au même résultat : imposer aux individus les décisions prises par le sommet du parti.

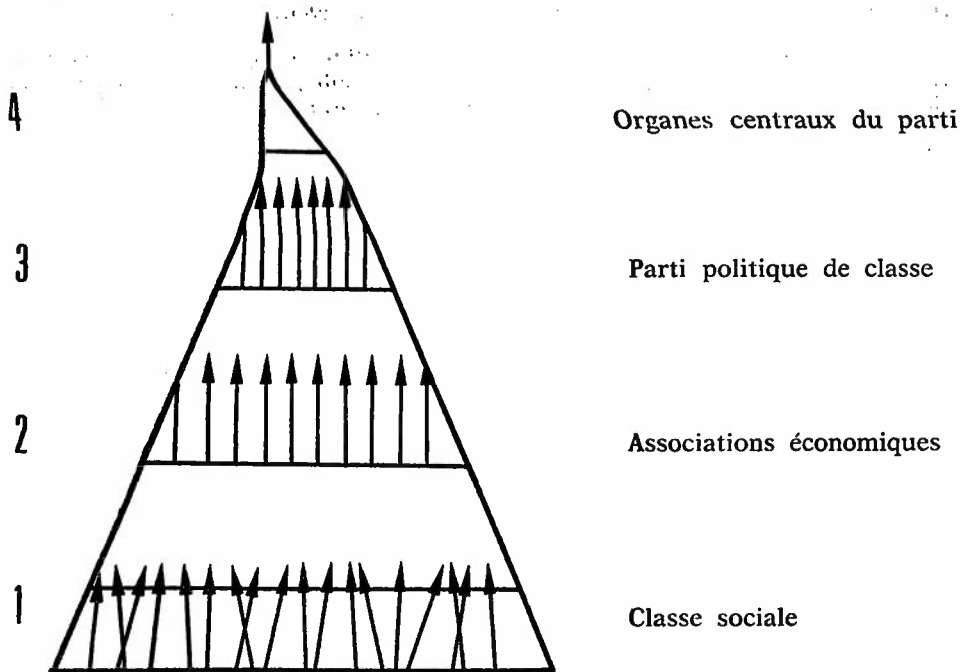
63. Un autre point a donné lieu à certains doutes et à certaines hésitations : quelle est notre *perspective* ? Comme toujours nous n'en avons qu'une : la révolution prolétarienne internationale, quand les conditions de celle-ci se seront réalisées (voir le rapport à la réunion de Rome du 1-4-1951) (1) ; aujourd'hui, ces conditions sont presque toutes éloignées. Pour ce qui est de la perspective actuelle, trois hypothèses semblent se présenter : l'absorption pacifique de la Russie par les Etats-Unis, la guerre entre l'URSS et les USA avec la victoire de l'un ou de l'autre camp.

64. Déjà dans la première guerre impérialiste c'était la victoire du secteur capitaliste le plus puissant, l'Angleterre — qui depuis 200 ans n'a pas connu de défaite, et qui n'a jamais connu d'invasion — qui devait créer les conditions les moins favorables pour le développement de l'attaque révolutionnaire du prolétariat international. La défaite militaire de ce secteur aurait pu donner lieu à un cours sans aucun doute moins défavorable. On peut dire la même chose de la deuxième guerre impérialiste, qui s'est terminée par la victoire de l'axe Londres-New York — avec une prédominance écrasante du pôle américain. Et pour la troisième ? Nous n'hésitons pas à affirmer que la victoire des Etats-Unis représenterait l'éventualité la plus funeste. Il est vrai que nous sommes dépourvus de forces de classe pour intervenir dans ces

(1) Voir *Le renversement de la praxis dans la théorie marxiste, Programme Communiste* n° 56, juillet 1972.

événements formidables ; il est vrai aussi que nous devons garder notre autonomie par rapport à l'une et l'autre puissances, également anti-révolutionnaires, et combattre à fond l'une et l'autre « croisades ». Il n'en reste pas moins que nous ne pouvons pas nous écarter de la seule appréciation conforme à la doctrine marxiste : à savoir que la chute du centre du capitalisme implique la chute de tout le système, tandis que la chute du secteur le plus faible peut laisser en vie le système bourgeois mondial, étant donnée la méthode moderne d'anéantissement militaire et étatique du vaincu et sa réduction à l'état de colonie passive. Et c'est précisément sur cette ligne politique qu'on pourra empêcher le capitalisme de résorber les réactions qui se manifestent au sein du prolétariat contre la politique du stalinisme, et que ces énergies pourront être encadrées dans le nouvel organisme qui, en se fondant sur les principes du marxisme révolutionnaire, redeviendra une force active de l'histoire.

SCHÉMA DU CENTRALISME MARXISTE



1. — Les individus qui composent la classe sont poussés à agir dans des directions discordantes. Certains d'entre eux, s'ils étaient consultés et libres de décider, le feraient dans le sens des intérêts de la classe ennemie, de la classe dominante.

2. — Ceux qui sont organisés dans les syndicats tendent à agir dans une direction contraire aux intérêts du patronat, mais dans un sens immédiat et sans la capacité de converger dans une action unique et vers un but unique.

3. — Les militants du parti politique, formés par le travail au sein de la classe et des associations, sont préparés à agir selon la résultante révolutionnaire unique.

4. — Les organes de direction du parti, émanant de la base, agissent dans la direction révolutionnaire, dans la continuité de la théorie, de l'organisation et des méthodes tactiques.

La position de la Gauche consiste dans la lutte simultanée contre les deux déviations suivantes :

1) La base, à *condition d'être consultée démocratiquement*, suffit à décider de l'action du centre (ouvriérisme, labourisme, social-démocratie).

2) Le centre suprême (comité politique ou chef du parti) suffit à décider de l'action du parti et de la masse (stalinisme, pratique du Kominform) et a le droit de découvrir des « formes nouvelles » et des « cours nouveaux ».

Les deux déviations conduisent au même résultat : la base n'est plus la *classe* prolétarienne, mais le *peuple* ou la *nation*. Il en résulte, selon Marx et Lénine, une direction au service de la *classe dominante bourgeoise*.

La « pensée de Mao », expression de la révolution démocratique bourgeoise en Chine et de la contre-révolution anti-prolétarienne mondiale

(La première partie de cette étude a paru dans le précédent numéro)

LES THEMES BOURGEOIS CLASSIQUES DE LA « PENSEE DE MAO »

Les emprunts maoïstes à la tradition philosophique idéaliste du 18^e siècle concernent :

- 1) la théorie de l'idéologie ;
- 2) la gnoséologie (théorie de la connaissance) ;
- 3) le pédagogisme culturaliste.

C'est dans cet ordre que nous les passerons en revue.

La théorie maoïste (idéaliste) de l'idéologie

« Les marxistes estiment, au premier chef, que l'activité de la production des hommes constitue la base même de leur activité pratique, qu'elle détermine toute autre activité. Dans leur connaissance, les hommes dépendent essentiellement de leur activité de production matérielle, au cours de laquelle ils appréhendent progressivement les phénomènes de la nature, ses propriétés, ses lois, ainsi que les rapports de l'homme avec la nature ; et par leur activité de production ils apprennent également à connaître, à des degrés différents et d'une manière progressive, les rapports déterminés existant entre les hommes. De toutes ces connaissances, aucune ne saurait s'acquérir en dehors de l'activité de production.

« Dans la société sans classes, tout individu en tant que membre de cette société, joint ses efforts à ceux des autres membres, entre avec eux dans des rapports de production déterminés et se livre à l'activité de production en vue de résoudre les problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. Dans les sociétés de classes, les membres des différentes classes entrent également sous des formes variées, dans des rapports de production déterminés, se livrent à une activité de production dirigée vers la solution des problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. C'est là l'origine même du développement de la connaissance humaine.

« La pratique sociale des hommes ne se limite pas à la seule activité de production ; elle revêt encore beaucoup d'autres formes : luttes des classes, vie politique, activités scientifiques et artistiques ; bref, en tant qu'être social, l'homme participe à tous les domaines de la vie pratique de la société. C'est ainsi que dans son effort de connaissance, il appréhende, à des degrés divers, non seulement dans la vie matérielle, mais également dans la vie politique et culturelle (qui est étroitement liée à la vie matérielle) les différents rapports entre les hommes. Parmi ces autres formes de pratique sociale, la lutte des classes, sous ses diverses manifestations, exerce en particulier une influence profonde sur le développement de la connaissance humaine. Dans la société de classes, chaque homme occupe une position de classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe. Les marxistes estiment que l'activité de la production de la société humaine se développe pas à pas, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs ; en conséquence, la connaissance qu'ont les hommes soit de la nature soit de la société se développe aussi pas à pas, de l'inférieur au supérieur... au cours d'une très longue période historique, les hommes n'ont pu comprendre l'histoire de la société que d'une manière unilatérale parce que d'une part les préjugés des classes exploiteuses déformaient constamment l'histoire de la société, et que d'autre part, l'échelle réduite de la production limitait l'horizon des hommes » (Mao Tse-Toung, *De la pratique, Œuvres choisies*, Ed. Pékin, I, pp. 329-331).

Telles sont les thèses maoïstes concernant les formes de la conscience idéologique des « hommes », leur origine, leurs sources, leur développement, le milieu « social » de leur genèse, les obstacles qui entravent leur épanouissement.

Résumons-les en leurs points principaux :

- 1°) la connaissance sous sa forme la plus générale dépend de la pratique sociale ;
- 2°) Les différentes formes de lutte de classe exercent une influence profonde sur le développement des connaissances humaines ;
- 3°) le caractère unilatéral de la connaissance résulte de l'égoïsme des classes possédantes et du faible niveau des forces productives ;
- 4°) l'approfondissement des connaissances humaines s'effectue selon un rythme progressif et graduel ;
- 5°) les hommes créent leurs rapports de production.

Pour nous marxistes, il n'y a rien là qui heurte en quelque manière le point de vue du **rationalisme bourgeois** le plus classique et le plus conventionnel.

Nous allons prendre ces thèses une à une, et les confronter avec les énonciations caractéristiques du communisme scientifique ; nous verrons qu'un **abîme** sépare ces formulations révisionnistes du matérialisme dialectique.

1. La « pratique sociale », fondement de la connaissance des « hommes »

L'affirmation d'après laquelle les hommes ne connaissent qu'à travers leur « pratique » est certes juste, mais bien trop schématique et vraiment insuffisante. Pour le matérialisme dialectique, la « pratique » est à l'origine de la connaissance dans la mesure où les hommes ont entre eux et avec la nature des rapports déterminés, la connaissance étant entendue comme le reflet de ces rapports dans le cerveau humain. De ce fait, l'ensemble des théories qui admettent une prétendue « autonomie » de la conscience par rapport aux relations économiques et sociales ont un contenu anti-matérialiste et anti-marxiste.

Cependant Mao fait de la pratique le critère, la source unique du savoir ; il admet, contre le matérialisme dialectique, que la connaissance peut être autre chose qu'un reflet, une image du monde extérieur dans l'esprit humain ; il postule de surcroît que la « pratique sociale » doit être comprise comme expérience individuelle de chaque homme ; une telle assertion met l'idéalisme subjectif à la place du matérialisme. D'ailleurs, qu'en est-il exactement de cette « pratique sociale » ? Nous savons que, selon Mao, la connaissance humaine dérive de la pratique considérée dans ses divers aspects et dont l'activité productive ne constitue — soulignons cela — que le pôle le plus important. Mais il faut ajouter, ce que la « pensée de Mao » omet de faire, que cette catégorie n'est qu'une abstraction vide si on ne lui confère pas un contenu historique et si on ne la rapporte pas à des formes déterminées.

Selon le matérialisme historique, le mode d'organisation de l'activité productive détermine le mode d'existence de l'ensemble des activités historiquement déterminées des hommes, et le mode de production, la manière de réaliser l'activité productive, déterminent les rapports sociaux, politiques et leur reflet dans la tête des individus, la connaissance.

C'est le mode de production de la vie matérielle qui détermine nécessairement le mode d'association humain, et le reflet idéologique de ce mode se distribue en philosophie, art, religion, etc., c'est-à-dire dans les modalités intellectuelles par lesquelles les hommes prennent conscience de leurs rapports sociaux, comme de leurs liens avec le monde qui les entoure.

Mao, tout au contraire, hypostasie les « activités humaines » dont il fait des catégories abstraites et tombe dans des absurdités manifestes, comme de pérenniser cette « activité » particulière et historiquement transitoire qu'est la lutte de classe, au même titre que l'activité productive, méconnaissant cette importante et longue époque de la société humaine que fut le communisme primitif, et mettant entre parenthèses l'organisation communiste de la société future, condition matérielle de la libération de la « connaissance », c'est-à-dire d'un dépassement réel de l'idéologie.

2. L'influence de la lutte de classes sur le devenir de la connaissance

Pour les raisons que nous venons de dire, il est faux de prétendre que la « lutte de classe » et ses différentes « formes » exercent directement une influence particulièrement déterminante sur le développement des connaissances humaines. Pour le marxisme, c'est le développement des forces productives et leur organisation en modes de production donnés et en rapports sociaux particuliers, qui forment la base de la lutte de classe. Mais on chercherait en vain au sein des opuscules « théoriques » de Mao la moindre référence au « mode de production », concept essentiel pour l'intelligence du matérialisme historique. Cela lui interdit évidemment de comprendre le processus réel de la connaissance humaine qui n'en est que la forme intellectuelle seconde, dérivée.

3. L'égoïsme des classes exploiteuses et la faiblesse des forces productives, entraves à l'essor des connaissances humaines

Telle est la thèse de Mao. Les marxistes affirment au contraire que ce sont les limites étroites de la production qui déterminent la division de la société en classes ; et c'est l'extension de la production réalisée par le mode capitaliste qui rend possible et nécessaire l'élimination de la division en classes. C'est pourquoi les vues « égoïstes » des classes possédantes et l'étroitesse de la production ne se situent pas sur le même plan ; celles-là découlent de celle-ci, ce qui fait... une petite différence.

Vouloir attribuer le « caractère unilatéral » de la connaissance aux vues tendancieuses et égoïstes des classes exploiteuses qui, horreur, « falsifient » l'histoire, signifie qu'on se place du point de vue étroit du rationalisme bourgeois. Plékhanov écrivait dans ses *Essais sur l'histoire du matérialisme* (I, 1896) :

« D'Holbach se contentait de savoir que le genre humain s'était rendu malheureux pour s'être trompé et qu'il fallait le libérer de ses erreurs. Il n'a épargné ni travail ni argent pour accomplir cette noble tâche. Il a voué toute sa vie à la lutte contre les « préjugés ». Le préjugé le mieux enraciné, le plus fatal, c'était la religion et notre philosophe ne se lassait pas de la combattre (...) : « Les hommes sont corrompus parce qu'ils sont presque partout mal gouvernés ; ils sont indignement gouvernés, parce que la religion a divinisé les souverains ; ceux-ci, assurés de l'impunité et perversis eux-mêmes, ont nécessairement rendu leurs peuples misérables et méchants. Soumis à des maîtres déraisonnables, ils n'ont jamais été guidés par la raison. Aveuglés par des prêtres imposteurs, leur raison leur devient inutile ». Ainsi les religions et leur influence sur les gouvernements sont cause de tout le malheur et font le contenu de toute l'histoire. Cette opinion est, dans toute l'acception du mot, celle d'un Bossuet à l'envers. L'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* était convaincu que la religion arrangeait tout pour le mieux, alors que d'Holbach pensait qu'à cause d'elle, tout allait aussi mal que possible. Cette différence était le seul progrès que la philosophie de l'histoire avait accompli dans l'espace d'un siècle ».

Mao a en commun avec le rationalisme du XVIII^e siècle cette idée que les privilégiés « déforment tendancieusement » la connaissance. Le matérialisme dialectique rejette les considérations moralisantes et ramène « les idées fausses » que les hommes se font de la réalité à l'objectivité matérielle de leurs conditions d'existence. Il affirme que les hommes connaissent au sein de conditions matérielles déterminées et avec des moyens matériels donnés ; il affirme ensuite que c'est dans la mesure où ils développent leurs moyens matériels d'existence qu'ils développent également les moyens qui leur permettent d'approfondir leurs connaissances. Mais laissons Engels préciser ce point :

« Ce fut précisément Marx qui découvrit la loi d'après laquelle toutes les luttes historiques, qu'elles soient menées sur le terrain politique, religieux, philosophique, ou dans tout autre domaine idéologique, ne sont en fait que l'expression plus ou moins nette des luttes de classes sociales, loi en vertu de laquelle l'existence de ces classes et par conséquent aussi leurs collisions sont à leur tour conditionnées par le degré de développement de leur situation économique, par leur mode de production et leur mode d'échange qui dérive lui-même du précédent » (Préface à la troisième édition allemande du *18 Brumaire de Louis Bonaparte*).

4. L'évolution graduelle des connaissances humaines

Pour la « pensée de Mao », l'histoire humaine se développe de façon graduelle ; c'est très exactement le point de vue de la philosophie bourgeoise du 18^e siècle,

telle qu'il est par exemple donné dans l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain* de Condorcet. Voyons ce que dit Marx :

« A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel, qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse, des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout... » (Préface à la *Contribution à la Critique de l'Economie politique*).

Selon Marx, l'activité productive se développe dans des modes de production donnés, selon le degré de développement des forces productives ; ces dernières ne se développent nullement selon un processus « graduel », mais au travers d'une succession de profonds bouleversements de la société et de son mode d'organisation. L'histoire humaine est donc loin de présenter un cours continu, linéaire. Sa trame juxtapose des périodes où les forces productives stagnent et des temps forts où elles explosent et peuvent continuer leur essor du fait même de cette explosion politique. Le maoïsme semble ignorer que les forces productives capitalistes ont languï pendant des siècles dans le cadre étroit des rapports de production féodaux, et que leur immense développement n'a été rendu possible que par le total éclatement de ces rapports qu'a représenté la révolution bourgeoise.

Il paraît ignorer que l'instauration de nouveaux rapports sociaux et, par contre-coup, le développement de nouvelles puissances productives ont entraîné la suprématie mondiale des grandes puissances capitalistes européennes, puis celle des Etats-Unis. Il « oublie » que celles-ci ont exporté ces forces productives en Asie, puis en Afrique, en implantant, d'une manière nullement graduelle, le mode de production capitaliste dans des aires géographiques qui n'avaient pas encore dépassé le stade de la communauté primitive ou de l'artisanat domestique, comme cela est exposé de façon indépassable dans le premier chapitre du *Manifeste* de 1848. Et enfin, sait-il seulement que les forces productives capitalistes elles-mêmes ne se sont pas développées au sein du féodalisme occidental de façon « graduelle », mais par bonds successifs ?

C'est ce processus non graduel qui détermine le cours de la connaissance « humaine », lequel, tout comme les forces productives, s'est toujours développé non par degrés, mais par bonds. Les idées anciennes ne disparaissent pas du fait de la recherche intellectuelle, c'est-à-dire par une voie idéale. Nous laissons ce fantasme aux épigones des idéologues allemands, et plus généralement au philistin progressiste, à l'*intellectuel avancé* qui ressasse des débris de la philosophie des Lumières et, pis, du positivisme bien que — ô ironie ! — il les juge définitivement dépassés par la « conscience critique » du bienheureux vingtième siècle !

Dans la préface de 1846 à *L'Idéologie allemande*, Marx écrit :

« Jusqu'à présent, les hommes se sont toujours fait des idées fausses sur eux-mêmes, sur ce qu'ils sont ou devraient être. Ils ont organisé leurs rapports en fonction des représentations qu'ils se faisaient de Dieu, de l'homme normal, etc. Ces produits de leur cerveau ont grandi jusqu'à les dominer de toute leur hauteur. Créateurs, ils se sont inclinés devant leurs propres créations. Libérons-

les donc des chimères, des idées, des dogmes, des êtres imaginaires sous le joug desquels ils s'étiolaient. Révoltons-nous contre la domination de ces idées. Apprenons aux hommes à échanger ces illusions contre des pensées correspondant à l'essence de l'homme, dit l'un ; à avoir envers elle une attitude critique, dit l'autre ; à se les sortir du crâne, dit le troisième et — la réalité actuelle s'effondrera ! Ces rêves innocents et puérils forment le noyau de la philosophie actuelle des Jeunes Hégéliens (...). Naguère, un brave homme s'imaginait que si les hommes se noyaient, c'est uniquement parce qu'ils étaient possédés par l'idée de la pesanteur. Qu'ils s'ôtent de la tête cette représentation, et les voilà désormais à l'abri de tout risque de noyade. Sa vie durant, il lutta contre cette illusion de la pesanteur dont toutes les statistiques lui montraient, par des preuves nombreuses et répétées, les conséquences pernicieuses. Ce brave homme, c'était le type même des philosophes révolutionnaires allemands modernes. »

Certes, rien n'est plus éloigné de Marx qu'une « théorie historico-philosophique générale dont la suprême vertu consiste à être supra-historique ». D'autre part, Marx et Engels ont insisté maintes fois sur l'importance de la superstructure comme forme dans laquelle le conflit entre les forces et les rapports de production est compris et « mené jusqu'au bout ». Dans ces cas, la « théorie » en s'incarnant, grâce à l'avant-garde, dans les masses, devient elle-même une force matérielle dirigée contre des forces matérielles (« L'arme de la critique, dit Marx dans l'Introduction à la Critique de la Philosophie du droit de Hegel, de 1843-44, ne peut remplacer la critique par les armes, la force matérielle doit être abattue par la force matérielle, mais même la théorie devient une force matérielle quand elle s'empare des masses »). Mais ce n'est, en aucune façon et à aucune époque, une clarification, une illumination qui ébranlera la domination des idées des classes dominantes ; celles-ci ne disparaîtront qu'avec les classes dominantes elles-mêmes, du fait des contradictions objectives qui se traduisent dans le mouvement révolutionnaire et dans la conscience qui, dans le parti communiste, cesse d'être idéologique pour devenir scientifique. Cette conscience est introduite dans les masses en lutte, et précisément grâce à la lutte, de l'extérieur, par un groupe nécessairement « marginal » au début, par le groupe minoritaire qui a, précisément, formulé la « théorie ». D'ailleurs, le mouvement ne saurait être « révolutionnaire » s'il n'était pénétré par cette « conscience critique » qui lui est pré-existante comme reflet des contradictions matérielles qui déterminent le mouvement matériel lui-même. La « théorie » qui s'empare des masses n'est pas l'expression immédiate et directe de leur mouvement, et ce n'est pas de lui qu'elle surgit, bien qu'elle en soit l'expression historique. Ces idées sont celles du *Que faire ?* de Lénine et l'on peut mesurer l'influence que les « ambiguïtés » et les « oublis » de la pensée de Mao ont exercé sur le maoïsme européen, quand on lit que « les maoïstes français ont eu le grand mérite de comprendre que la « théorie » léniniste (de « l'importation de la conscience de l'extérieur dans les masses ») était dépassée » (A. Carlo, in *Lenin sul partito*, Bari 1972, p. 129). En dépit de l'étiquette « marxiste-léniniste », un tel « dépassement » de Lénine est purement et simplement une rechute dans l'économisme et le menchévisme les plus plats, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les « dénonciateurs » des prétendues « contradictions » de Lénine. Parler de l'importance de la superstructure, de la conscience de classe, et déprécier cette superstructure dans laquelle se condense la science de classe (la théorie révolutionnaire) à savoir le parti, c'est s'abandonner au confusionnisme le plus grossier (1).

(1) La question se trouve exposée avec clarté dans *La théorie du matérialisme historique* de Boukharine (septembre 1921) : « Toute classe a d'ordinaire son avant-garde, ses membres les plus « conscients » qui forment des partis politiques en lutte pour le pouvoir. La classe dominante a généralement son parti et les classes opprimées le leur ; même les classes « moyennes » ont leurs partis. Du fait qu'à l'intérieur de chaque classe, il existe des subdivisions, il n'y a pas

Les nouvelles idées surgissent comme patrimoine théorique d'une classe révolutionnaire (comme doctrine révolutionnaire qui doit s'emparer des masses et qui exprime la mission historique de la classe) lorsque l'ancienne structure sociale est irrémédiablement déchirée par ses contradictions, et en premier lieu par la pression de forces de production qu'elle peut toujours moins enfermer dans son cadre étroit. Ces nouvelles idées ne peuvent devenir les idées dominantes qu'à la suite d'une révolution détruisant les rapports dépassés et, dans le même mouvement, les images idéologiques qui en sont l'expression. Du fait de la persistance des vieilles « habitudes », du fait qu'un bouleversement « intellectuel » général exige une transformation matérielle achevée, elles ne peuvent le devenir immédiatement après cette révolution, mais seulement au cours de la longue période qui suivra. L'existence précédant la conscience, c'est seulement dans le parti qui possède la vision de tout le processus révolutionnaire que le **dépassement dialectique** de l'idéologie dominante peut précéder le renversement pratique de la classe dominante.

« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit, la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de la production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants ; elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante ; autrement dit, ce sont les idées de sa domination. Les individus qui constituent la classe dominante possèdent, entre autres choses, également une conscience (...), pour autant qu'ils dominent en tant que classe et déterminent une époque historique dans toute son ampleur, il va de soi que ces individus dominent dans tous les sens et qu'ils ont une position dominante, entre autres comme êtres pensants, comme producteurs d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des pensées de leur époque (...). L'existence d'idées révolutionnaires suppose déjà l'existence d'une classe révolutionnaire » (*L'idéologie allemande*, I, 3).

5. Les hommes créent leurs rapports de production

Lorsque, dans le long passage de *De la pratique* que nous commentons, Mao évoque les rapports de production, il se place dans une optique idéaliste, et il utilise

lieu de s'étonner si parfois une classe possède plusieurs partis, bien qu'un seul d'entre eux exprime ses intérêts les plus constants, les plus substantiels, les plus essentiels (...). En ce qui concerne sa conscience de classe, la conscience de ses intérêts généraux, durables et non pas relative, corporatifs, grossièrement matériels et individuels, bref de ses intérêts généraux de classe, la classe ouvrière est fractionnée en toute une série de groupes et de sous-groupes, comme en autant d'anneaux plus ou moins solides d'une même chaîne. C'est cette hétérogénéité de classe qui rend un parti indispensable (...). Le parti n'est pas la classe, mais seulement une partie, parfois extrêmement réduite, de celle-ci. Mais le parti est la tête de la classe. Voilà pourquoi opposer parti et classe est le comble de l'absurdité (...): il est impossible de les opposer, comme il est impossible de décapiter un homme dans le but de lui assurer une longue vie (...). En effet, une complète homogénéité n'existe même pas dans l'avant-garde : c'est là la cause essentielle de l'absolue nécessité de regroupements plus ou moins stables d'éléments dirigeants, que l'on appelle « chefs », « guides », « agitateurs », etc. Les bons chefs sont ceux qui expriment le mieux les tendances justes du parti ; c'est donc un non-sens d'opposer ce dernier à ses chefs, non moins que l'opposer à la classe. C'est pourtant ce que nous avons fait quand nous avons opposé la classe ouvrière aux partis social-démocrates ou les masses des ouvriers organisés à leurs chefs : mais nous l'avons fait, et nous le faisons, pour détruire la social-démocratie, pour détruire l'influence de la bourgeoisie par l'intermédiaire des chefs social-traitres. Mais il serait pour le moins étrange d'introduire parmi nous ces méthodes de destruction de l'organisation ennemie, en présentant cela comme l'expression de notre esprit par excellence révolutionnaire ».

On retrouve dans ce passage les thèmes essentiels de *La Maladie infantile du communisme* de Lénine (juin 1920). Qu'ils soient « extrémistes » ou « modérés », ceux qui critiquent le « mécanisme » de Lénine tombent également dans le plus vulgaire fatalisme spontanéiste, comme l'auteur de ce *Que Faire ?* si stupidement contesté le savait fort bien.

une terminologie très générale, imprécise, sans faire en outre la moindre distinction entre société de classes et société sans classes.

Manifestement, que la société de classes concerne le mode de production esclavagiste antique ou la société capitaliste moderne lui importe peu, de même qu'il ne se souciait guère de savoir si l'activité productive était celle des artisans médiévaux à la productivité dérisoire, ou celle des prolétaires modernes concentrés dans les grandes fabriques capitalistes.

Remarquons également la merveilleuse monotonie du devenir social selon Mao. En fait, d'après lui, toutes les sociétés ont pour commun dénominateur la résolution « des problèmes de la vie matérielle des hommes ».

La généralité de la formulation jette un voile mystificateur sur le développement réel de l'humanité, car elle omet ce fait essentiel : dans la société divisée en classes, « les problèmes de la vie matérielle des hommes » sont « résolus » par la soumission du travail vivant, par l'aliénation et l'abrutissement de l'espèce et plus particulièrement de la fraction qui accomplit le travail productif !

Force nous est donc de constater l'ignorance de Mao concernant l'un des rudiments essentiels de la conception matérialiste de l'histoire, à savoir le fait de la division du travail manuel et du travail intellectuel, accompagnant la dissolution des communautés primitives.

Mais Mao pousse encore bien plus loin son révisionnisme lorsqu'il affirme que « dans les différentes sociétés de classes, les membres de celles-ci qui appartiennent aux diverses classes (...) réalisent l'activité productive », reprenant ainsi une thèse bourgeoise caractéristique. L'optique du matérialisme historique est tout autre. Lorsque celui-ci considère une société divisée en classes antagoniques, il n'a pas recours à des termes aussi vagues que « les hommes » en général ou « les membres de ces sociétés », alors que seuls les éléments de la classe exploitée produisent sous la contrainte, parfois juridique et toujours matérielle, et de toutes façons sous la dictature étatique des exploiters, non pas « pour résoudre les problèmes de la vie matérielle des hommes », mais de leur vie matérielle à eux, les exploités, et de celle des exploiters, ce qui est tout autre chose !

La thèse de Mao, platement bourgeoise, est digne des « révisionnistes » de Moscou et de leurs épigones, ceux-là mêmes qui soutiennent l'« alliance de toutes les couches productives avec le prolétariat ». Si pour reprendre le mot de Lénine « la politique est de l'économie concentrée », la philosophie semble bien en être la « quintessence ». Et la senteur des petits bouquets que nous cueillons dans le jardin « théorique » de la « pensée de Mao » flatte les narines délicates du petit-bourgeois en mal de parfums exotiques qui soupire d'aise à humer de telles effluves ! De la façon dont Mao présente les choses, il ressort que pour « résoudre les problèmes de leur vie matérielle », « les hommes » « entrent dans des rapports donnés de production », c'est-à-dire qu'ils créent ces rapports en vue de la satisfaction des besoins « humains ». Le matérialisme historique est au contraire fondé sur le fait que les hommes « entrent » dans des rapports de production déterminés par le développement des forces productives matérielles et donc indépendants de leur volonté. Que dit Marx, en effet ?

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » (Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte).

Et encore :

« Voici donc les faits : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans des rapports sociaux et politiques

déterminés... La structure sociale et l'Etat résultent constamment du processus vital d'individus déterminés ; mais de ces individus non pas tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire tels qu'ils œuvrent et produisent matériellement ; donc tels qu'ils agissent sur des bases et dans des conditions et limites matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté... Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc... mais les hommes réels agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relation qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre » (L'Idéologie allemande).

Les hommes ne « créent » donc pas leurs rapports de production, comme se l' imagine le volontarisme petit-bourgeois maoïste ; mais ils entrent dans des rapports de production déterminés, et c'est sur la base de ces rapports, indépendants de leur volonté, que se forment leurs idées, leurs connaissances. La caricature révisionniste du maoïsme s'oppose on ne peut plus clairement à la conception matérialiste et dialectique de l'histoire qui, comme « théorie de l'idéologie »

« explique la formation des idées en partant de la pratique matérielle et parvient donc aussi à ce résultat que toutes les formes et les produits de la conscience peuvent être éliminés non pas au moyen de la critique intellectuelle qui les supprime dans l' « auto-conscience » ou les transforme en « esprits », « fantasmés », « spectres », etc., mais uniquement au moyen du renversement pratique des rapports sociaux existants, dont ces mensonges idéalistes sont dérivés ; que ce n'est pas la critique, mais la révolution qui est la force motrice de l'histoire, et même de l'histoire de la religion, de la philosophie et de toute autre théorie » (ibid., 1, 2).

La gnoséologie maoïste ou théorie de la connaissance dans la « pensée de Mao »

« Quiconque veut connaître un phénomène ne peut y arriver sans se mettre en contact avec lui, c'est-à-dire sans vivre (se livrer à la pratique) dans le milieu même de ce phénomène.

« Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. Toutefois, on ne peut avoir en toutes choses une expérience directe : en fait, la majeure partie de nos connaissances sont le produit d'une expérience indirecte : par exemple toutes les connaissances que nous tenons des siècles passés et des pays étrangers.

« La connaissance commence avec l'expérience, c'est là le matérialisme de la théorie de la connaissance. (...) La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance. En philosophie, ni le « rationalisme » ni l' « empirisme » ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l'une comme l'autre un aspect de la vérité,... elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble.

« Notre conclusion est l'unité historique, concrète, du subjectif et de l'objectif, de la théorie et de la pratique, du savoir et de l'action... » (*De la pratique, op. cit.*, pp. 334-343).

Telles sont les thèses maïstes sur la gnoséologie. Résumons les ; puis nous les passerons au tamis du matérialisme dialectique :

1°) Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate, ou encore, l'expérience est le critère de la vérité.

2°) Le matérialisme dialectique est la réconciliation de l'empirisme et du rationalisme.

1. L'expérience immédiate, critère de la vérité

Cette affirmation est absolument **anti-matérialiste** et par suite anti-marxiste.

Notons tout d'abord que Mao exclut tout le domaine de la connaissance humaine effective qui n'est le produit d'aucune « expérience » particulière. Cela n'est pas sans nous rappeler une ancienne polémique que Lénine mena en son temps contre les empiriocriticistes ; et les critiques adressées par Lénine à Avénarius peuvent être retournées à Mao :

« Avénarius... veut que le contre-terme [le monde physique - NdR] soit inséparable du terme central [le sujet « idéal » percevant et connaissant - NdR], le milieu inséparable du **Moi**, le **non-Moi** inséparable du **Moi** (comme disait déjà J.G. Fichte). Que cette théorie ne soit qu'un travestissement de l'idéalisme subjectif, nous l'avons déjà dit en son lieu et place, et le caractère des attaques d'Avénarius contre la « matière » est parfaitement clair : l'idéaliste nie l'existence du physique indépendamment du psychique et repousse pour cette raison la conception élaborée par le philosophe pour désigner cette existence » (*Matérialisme et Empiriocriticisme, Œuvres, Tome 14, p. 148*).

En conséquence de quoi, Mao exclut du champ de la connaissance humaine tout ce qui ne dérive pas de notre expérience ou de celles d'autres individus. Que répondrait-il à la question posée par Lénine au paragraphe 4 de son premier chapitre, « la nature existait-elle avant l'homme ? » :

« La mystification d'Avénarius [Mao], qui reprend sans réserve l'erreur de Fichte, est parfaitement bien dévoilée ici. **L'élimination fameuse de l'opposition entre le matérialisme et l'idéalisme à l'aide du mot « expérience »**, s'avère un mythe dès que nous passons à des questions concrètes déterminées. Telle est la question de l'existence de la terre avant l'homme... » (*Ibid.*, p. 72).

Voilà donc ce qu'il en est de la signification réelle de l' « expérience » pour le marxisme.

Selon Lénine la théorie **matérialiste** de la connaissance affirme que les choses existent en dehors de nous, de nos sensations et de notre conscience, **Indépendamment de l'expérience** sensible particulière :

« La matière est primordiale ; la pensée, la conscience, la sensibilité sont les produits d'une évolution très avancée. Telle est la théorie matérialiste de la connaissance adoptée d'instinct par toutes les sciences de la nature » (*Ibid.*, p. 75).

« Le « réalisme naïf » de tout homme sain d'esprit (...) consiste à admettre l'existence des choses, du milieu, du monde **Indépendamment** de nos sensations, de notre conscience (...). Nos sensations, notre conscience ne sont que l'image du monde extérieur et il est évident que la représentation ne peut exister sans ce qu'elle représente, tandis que l'objet peut exister indépendamment de

celui qui se le représente. La conception « naïve » de l'humanité, le matérialisme la met consciemment à la base de sa théorie de la connaissance » (*Ibid.*, p. 69).

Face à cette conception, se présente celle de l'idéalisme pour lequel la sensibilité, la pensée et ses facultés, bref l'ensemble des attributs du sujet percevant et « expérimentant », est primordial, la matière étant ramenée à un effet de la pensée :

« Engels déclare dans son *L. Feuerbach* que le matérialisme et l'idéalisme sont les courants philosophiques fondamentaux. Le matérialisme tient la nature pour le facteur premier et l'esprit pour le facteur second ; il met l'être au premier plan et la pensée au second. L'idéalisme fait le contraire » (*Ibid.*, p. 100).

Notons en passant que si, pour les marxistes, l'histoire de la pensée humaine est le lieu du heurt entre ces deux grandes tendances, Mao ne fait jamais mention de cette distinction ; bien mieux, il lui substitue l'opposition idéaliste entre l'empirisme et le rationalisme :

2. Le matérialisme dialectique est la « synthèse » de l'empirisme et du rationalisme

Nous revoilà à nouveau en plein 18^e siècle ! La théorie de la connaissance maoïste, de par cet éclectisme hautement revendiqué, n'est donc qu'une version « modernisée » (c'est-à-dire abâtardie) du criticisme kantien et donc un onzième révisionnisme sur le plan philosophique comme sur le plan politique (la greffe du criticisme sur le tronc du marxisme était déjà un des chevaux de bataille de E. Bernstein et de son *alter ego* philosophant, Conrad Schmidt). Ce criticisme tente de réaliser la fusion de deux philosophies : l'empirisme et le rationalisme. Pour la première, toutes nos connaissances dérivent de l'expérience, avec des implications tantôt agnostiques (Locke), tantôt nettement subjectivistes (Hume), tantôt matérialistes-métaphysiques (Condillac et les sensualistes français, parmi lesquels d'Holbach et Helvétius, qui oscillent entre le matérialisme naturaliste et, en histoire, la philosophie des Lumières la plus naïvement idéaliste). Pour la seconde, purement idéaliste, nos connaissances dérivent de la Raison, de ses idées innées ou de ses catégories *a priori* : c'est le rationalisme de Descartes, de Leibnitz et de Wolff.

En insistant surtout sur les aspects « empiristes » du criticisme, la « pensée de Mao » ne réussit qu'à se rapprocher davantage de la tradition philosophique anglaise qui est sa source, prenant un caractère agnostique. Cet agnosticisme qui n'ose pas dire son nom est un « matérialisme honteux » à un double titre, et précisément parce qu'il est « honteux », il laisse la porte ouverte à l'idéalisme. Car, comme l'écrivait Engels :

« La conception de la nature qu'a l'agnostique est entièrement matérialiste [nous verrons bientôt ce qu'il faut penser du « matérialisme » de Mao - NdR] ; le monde naturel tout entier est gouverné par des lois et n'admet pas l'intervention d'une action extérieure ; mais il ajoute par précaution : « nous ne possédons pas le moyen d'affirmer ou d'infirmer l'existence d'un être suprême quelconque au-delà de l'univers connu »... Notre agnostique admet tout aussi bien que notre connaissance est basée sur les données fournies par les sens ; mais il s'empresse d'ajouter : « comment savoir si nos sens nous fournissent des images exactes des objets perçus par leur intermédiaire ? » ; et il continue en nous informant que lorsqu'il parle des objets ou de leurs qualités, il n'entend pas en réalité ces objets et ces qualités dont on ne peut en réalité rien savoir de certain, mais simplement les impressions qu'ils ont produites sur les sens » (Préface à l'édition anglaise — 1892 — de *Socialisme utopique et socialisme scientifique*).

C'est pourquoi un Kant distingue entre **phénomène** et **noumène**, entre **raison pure** et **raison pratique**, la seconde « ressuscitant le cadavre du déisme » que la première « avait tué ». Pour sa part, Mao ne ressuscite pas dieu (qu'à la différence de Kant, il ne s'est jamais donné la peine de « décapiter ») (2), mais il ressuscite tout le **panthéon** idéologique des vieilles divinités démocratiques et tout l'**humanisme pleurnicheur** que ses disciples occidentaux ont porté à son comble. Son agnosticisme présente en effet sur le matérialisme l'incomparable avantage **pratique** de lui permettre de détacher le « socialisme » de la brutale réalité matérielle des moyens et des rapports de production, de le placer dans des sphères... célestes, tandis que sur la terre profane règnent le marché et le salariat, que Mao y pratique la « coexistence pacifique » et une politique d'« équilibre mondial » impérialiste à laquelle il a sacrifié les paysans indonésiens, par exemple, et qui a coûté des montagnes de cadavres. En faisant disparaître la réalité objective à l'aide de son « criticisme », Mao peut bien prétendre qu'en Chine se déroulent des « expériences socialistes » alors que les rapports économique-sociaux qui y sont en vigueur sont objectivement capitalistes : qui peut connaître la chose en soi, c'est-à-dire la nature de cette réalité sociale ?

Comme on le voit, l'agnosticisme tend les bras à l'idéalisme subjectif, au solipsisme et procède de la même conception de l'expérience, d'après laquelle on ne saurait admettre aucune autre réalité que celle du sujet humain expérimentant et connaissant. Le matérialisme intégral, c'est-à-dire dialectique et historique, du marxisme, interprète au contraire l'expérience comme un reflet des choses existant en dehors de nous et de leur mouvement réel, reflet évidemment contradictoire, relatif, **objectivement conditionné**, comme Lénine l'a rappelé avec énergie. Science positive et expérimentale, donc, le marxisme se fonde sur le **postulat d'objectivité**.

C'est là tout le sens de la polémique de Lénine dans **Matérialisme et Empirio-criticisme** :

« L' « expérience » couvre aussi bien en philosophie la tendance matérialiste que la tendance idéaliste et consacre leur confusion (...). L'histoire de la philosophie nous apprend que l'interprétation de la notion d' « expérience » divisait les matérialistes et les idéalistes classiques. La philosophie professorale de toutes nuances pare aujourd'hui son fond réactionnaire de déclamations variées sur l' « expérience » (...). On ne peut que plaindre les gens qui ont cru, d'après Avénarius et Cie, à la possibilité d'éliminer, à l'aide du petit mot « expérience » la distinction « surannée » entre matérialisme et idéalisme » (op. cit., pp. 153-154).

C'est de la même façon que

« les révisionnistes se traînent dans le marais de la vulgarisation philosophique de la science, substituant à la dialectique « subtile » (et révolutionnaire) la « simple » (et pacifique) évolution » (Lénine, **Marxisme et révisionnisme**).

La « pensée de Mao » évoque très fréquemment la catégorie d' « expérience », mais, dans le contexte d'une œuvre qui est pourtant censée exposer la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, elle « omet » de préciser quelles en sont les bases, les fondements réels et objectifs. Cette omission est déjà par elle-même extrêmement significative et elle permet de mesurer la consistance théorique de cette élaboration doctrinale, et, ce qui compte davantage encore, d'en caractériser l'**orientation réelle**.

(2) « La Critique de la raison pure de Kant, dit Heine dans le livre III de *Contribution à l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, a coupé la tête au déisme ». Mais « l'homme doit être heureux sur la terre... c'est la raison pratique qui le dit : que la raison pratique garantisse donc l'existence de dieu ». Et Heine de se demander si Kant a opéré cette résurrection uniquement... pour le bonheur de l'homme ou s'il ne l'a pas fait aussi... « en vue de la police ».

Dans sa théorie de la connaissance, Mao oscille entre l'empirisme et une variété de criticisme kantien. L'aspect empiriste ressort clairement de l'affirmation qu'en définitive, toute expérience peut être ramenée à une expérience directe. Il est vrai que toute connaissance dérive de l'expérience, mais cela, même des idéalistes, des spiritualistes et un solipsiste comme Fichte, l'admettent. Mais affirmer que l'expérience est toujours directe et subjective, c'est précisément se rallier à l'empirisme, contre le **principe expérimental** (3).

Mao n'ignore pas l'importance de l'abstraction pour dépasser la connaissance immédiate dérivant de la simple perception, mais quand il s'y réfère, il greffe un critère rationaliste sur le critère empiriste qu'il reconnaît lui-même insuffisant, affirmant qu'entre les choses existe un « lien interne » que seule la connaissance rationnelle peut saisir, affirmation nettement criticiste. Il est vrai que Marx lui-même reconnaissait que le processus de la connaissance passait à différents niveaux et que « toute science serait superflue si la forme phénoménale et l'essence des choses coïncidaient immédiatement », mais il excluait toute **différence de principe** entre « phénomène » et « chose en soi » (4) et considérait le rôle de l'abstraction comme inséparable de la reconstruction de la totalité concrète. Cette problématique qui constitue un leit-motiv des **Cahiers philosophiques** de Lénine est tout à fait absente de la « pensée de Mao » qui se borne (précisément parce que cela sert son association éclectique entre empirisme et rationalisme) à en citer le passage qui dit : « L'abstraction de la matière, de la loi de nature, l'abstraction de valeur, etc., en un mot toutes les abstractions scientifiques (sensées et à prendre au sérieux) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement et de façon plus complète ». Pourtant, cela s'accorde si mal avec la théorie selon laquelle toutes les connaissances proviennent de l'expérience directe, tandis que l'élaboration rationnelle doit rechercher le lien interne, que Lénine poursuit en disant : « La valeur est une catégorie qui « manque de la matière de la sensibilité », mais elle est plus vraie que la loi de l'offre et de la demande ». La notion de « lien interne » ne peut s'accorder avec la conception de Marx et de Lénine que si, à la différence de Mao, on le comprend comme un ensemble de relations définies au sein de la complexité concrète qui nous apparaît comme un tout plus ou moins indifférencié et indéterminé, comme par exemple la « société » de l'idéologie, ou l'« économie », la « nation » de la pensée vulgaire. En ce qui concerne l'objet singulier, c'est sa coordination dialectique avec d'autres objets que l'investigation scientifique devra établir.

De la même façon qu'en cherchant à dépasser l'empirisme, Mao tombe dans le criticisme, il tombe dans une forme de **pragmatisme** en cherchant à dépasser le doctrinarisme spéculatif. Cela apparaît nettement dans ce passage de **De la pratique** :

« Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes ; car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences ; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre [...]. Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution » (op. cit., pp. 334-335).

Dans ce cas, comment Lénine a-t-il pu affirmer que sans théorie et sans organisation préliminaire adéquate, il ne peut y avoir de mouvement révolutionnaire ? Tout

(3) Il suffit de se rappeler que les défenseurs du système géocentrique de Ptolémée objectaient à Galilée que l'expérience directe et personnelle montrait que le soleil allait de l'Orient à l'Occident dans le ciel, en faisant « le tour de la terre ». Galilée opposa non seulement à l'argument scolastique d'autorité, mais au « bon sens » empirique le discours (c'est-à-dire l'argumentation logique) et l'expérience raisonnée (c'est-à-dire l'expérimentation scientifiquement conduite).

(4) Ce sont simplement des différences dans la profondeur de notre connaissance théorique et pratique des choses et de leurs connexions dialectiques avec le milieu, c'est-à-dire de leur devenir.

ce qui en reste chez Mao, c'est « la grande importance » qu'il consent à reconnaître à la théorie : c'est vague.

Pour le marxisme, la connaissance d'un événement, d'un processus, implique la connaissance de ses déterminations, c'est-à-dire de ses conditions d'apparition et de disparition, et par conséquent la possibilité d'agir sur ces conditions, de modifier le phénomène ou le processus, vérifiant ainsi la validité de la connaissance. Bien sûr, la connaissance du capitalisme, par exemple, présuppose la société capitaliste : mais c'est là une lapalissade. Il existe une belle différence entre le fait de vivre un processus et le fait d'en connaître les lois, de même qu'entre le fait de subir des déterminations et celui de les comprendre (ce n'est pas le fait d'être exploité, par exemple, qui permet de saisir le mécanisme de l'exploitation). En général, il y a un « saut qualitatif » net entre le fait de vivre dans le monde et celui de le transformer. Pris dans l'absolu, l'aphorisme de Mao conduirait à cette conclusion : Marx n'étant pas « en contact » avec la dictature du prolétariat en 1848, son programme était purement utopique. Il ne faut donc pas s'étonner si Mao affirme : « A l'époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait pas connaître d'avance, concrètement, certaines lois propres à l'époque de l'impérialisme, puisque l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut : seuls Lénine et Staline [!] purent assumer cette tâche » (Ibid., p. 334).

Dans cette conception, un élément essentiel de la science expérimentale disparaît : c'est la **prévision**, cette prévision revendiquée par Lénine lorsqu'il écrivait : « L' « idéologue » mérite d'être appelé idéologue uniquement quand il **précède** le mouvement spontané et lui indique le chemin, quand il sait résoudre avant les autres toutes les questions théoriques, politiques, tactiques et organisatives que se posent spontanément les « éléments matériels » du mouvement ». C'est ce qui distingue fondamentalement le bolchevisme, restauration et application complètes du marxisme révolutionnaire, de l'**empirisme** stalinien qui, sur le plan théorique, s'est traduit par une **révision** totale.

Descendant de la stratosphère idéologique à la politique terrestre, il nous semble indubitable que ce mélange d'affirmations très générales et banales, de formulations approximatives et équivoques, assaisonnées de quelques rares citations classiques détachées de leur contexte, ont servi à Mao à tenter de justifier une **voie chinoise au socialisme** qui n'aurait été révélée qu'à ceux qui participèrent en personne à la « longue marche ». De son point de vue, c'est aussi légitime que c'est inadmissible du point de vue où Marx, Engels et Lénine se plaçaient. Ce **relativisme** n'est qu'un autre aspect du **pragmatisme** de Mao.

Le pédagogisme culturaliste

Cette autre caractéristique de la « pensée de Mao » est clairement d'origine bourgeoise classique.

Pour le philosophe bourgeois rationaliste qui voit dans la communauté des consciences le secret d'une vie publique harmonieuse, l'instruction revêt une importance toute particulière. Dans l'optique qui définit l'individu par sa capacité de penser, la liberté d'opinion est consacrée comme un droit « naturel » et comme la source de la vie politique où les antagonismes entre les personnes et les nations devraient se régler par la vertu du verbe, de la démocratie et des pactes, la jurisprudence prenant le pas sur les rapports de force réels.

En tant qu'être doué de « raison » et... de quelques biens particuliers, tout homme se doit de participer à la vie sociale ; comme tel il se découvre citoyen ; et, puisque la démocratie exprime la volonté souveraine du peuple, il convient de le préparer à la conscience et au bon usage de ses « droits ». Telle sera donc la tâche de l'école.

L'instruction publique joue ici à deux niveaux ; d'une part, elle garantit la qualification de la force de travail des producteurs modernes de plus-value, d'autre part, elle contribue, en répandant l'idéologie bourgeoise au sein des larges masses, à la diffusion des rapports mercantiles dans les campagnes. Par sa propagande anti-féodale et laïque, elle est un facteur révolutionnaire sans égal qui lie la campagne à la ville, battant en brèche la puissance locale du propriétaire foncier et l'idéologie politique et spirituelle qui soutient son pouvoir.

La « révolution culturelle » de 1966 n'est pas sans rappeler les objectifs de la bourgeoisie révolutionnaire du 18^e siècle. A deux siècles de distance, les tâches sont similaires ; elles tournent autour de cette préoccupation fondamentale : hisser un pays à structure moyenâgeuse du mode de production précapitaliste à la hauteur de la productivité bourgeoise en « comptant sur ses propres forces »... Le plan réactionnaire de Sun Yat-sen (rêve petit-bourgeois d'un plan d'aide financière et d'industrialisation de la Chine fondé sur la « coopération » internationale) avait été relayé par celui de Mao (alliance privilégiée avec le « grand frère socialiste » russe) ; mais ce dernier s'était révélé à son tour illusoire, les exigences classiquement impérialistes des « puissances » s'avérant décidément incompatibles avec celles de l'économie chinoise.

C'est au regard de cette tâche véritablement titanesque qu'il faut comprendre le culturalisme de Mao Tsé-toung, qui est historiquement tout autre chose que l'éducationnisme réformiste et humanitaire des vieilles démocraties occidentales repues. La base d'une telle entreprise est la systématisation nationale ; or celle-ci ne peut s'effectuer sans l'unification linguistique d'un pays aux parlers multiples qui déjà par eux-mêmes contrarient l'essor commercial intérieur. L'obstacle des barrières douanières intérieures et la faiblesse des forces productives se doublent en effet du manque d'unité culturelle.

Mais d'autre part, vaincre l'apathie séculaire des masses attachées à la routine propre au mode de production asiatique par la diffusion d'un « mode révolutionnaire de penser » et assujettir le prolétariat industriel aux objectifs parfaitement capitalistes de l'édification d'une grande nation moderne susceptible, dans un premier temps, de jouer un rôle honorable sur la scène internationale, telles sont également les clefs du culturalisme de Mao.

Les dirigeants chinois ne cessent de le répéter cyniquement, faisant ainsi écho au slogan stalinien sur l'homme comme « capital le plus précieux » : la richesse de leur pays réside tout entière dans les centaines de millions de bras qu'il s'agit d'organiser le plus rationnellement possible, conformément au plan d'ensemble de l'édification « socialiste », plan relatif puisque mercantile, et qui n'a donc rien à voir avec la véritable planification socialiste. D'où l'importance accordée par le maoïsme à la « lutte idéologique », thème dont le fil productiviste court dans toutes les œuvres du « grand président » et que l'on retrouve comme un refrain obsédant dans les articles des quotidiens chinois.

Le progressisme culturaliste est l'envers idéologique obligé du productivisme stakhanoviste effréné qui tient lieu de norme patriotique et qui supplée à l'archaïsme de la composition organique et technique du capital.

Notons l'identité de perspective entre le culturalisme maoïste et l'idéologie petite-bourgeoise de Sun Yat-sen. Dans ses *Souvenirs d'un révolutionnaire chinois*, celui-ci

attribuait les causes de l'échec de la première révolution chinoise à l'inertie de la tradition idéologique du peuple, au « poids du passé ». Et de proclamer :

« Je me fis le champion de la doctrine de Wang yang ming, qui préconise l'union de l'action et de la connaissance. Savoir et agir ne font qu'un... si notre peuple n'agit pas [s'il ne liquide pas les forces de tradition féodales-patriarcales rurales - NdR], c'est qu'il ignore tout. »

Comme on le voit, là aussi, Mao n'a fait que reprendre le programme de Sun ; là encore l'idéologie du P.C.C. se découvre à nous comme celle du « véritable Kuomintang ». La révolution culturelle, dont le but avoué consistait à faire de « tout le pays une école de la pensée-mao-tsé-toung », variété asiatique de psychanalyse de groupe, ou reprise de l'ancienne tradition dramatique grecque de la catharsis, peu importée, devait lutter contre le poids de l'idéologie immobiliste et contre les forces obscurantistes s'opposant à la construction d'une nation moderne qui, étant conjoncturellement isolée, devait s'édifier de façon autarcique. Au niveau idéologique, cette obligation de « faire par soi-même » s'exprime dans la **xénophobie** de certains jugements apparemment insensés et grotesques, tels que la répudiation de... Beethoven et de Schubert ou encore de Shakespeare.

Ce pédagogisme culturaliste et populiste, même dans le domaine littéraire et artistique, n'est pas présenté comme une adéquation de la culture à la « nouvelle réalité » politico-sociale, mais (de façon plus ou moins directe) comme un facteur causal de l'histoire, comme si la substitution d'une idéologie productiviste et progressiste à une idéologie féodale pouvait pallier l'immaturité des conditions économiques, et la « pensée de Mao » faire surgir du sol toute une industrie, alors qu'en réalité son développement est subordonné au laborieux et sanglant processus de l'accumulation primitive. C'est précisément là une conception typique de l'idéologie bourgeoise des Lumières.

MAO ET.. DEWEY, OU LE PRAGMATISME DE LA « PENSEE DE MAO »

Revenons à l'examen du second volet de la gnoseologie maoïste, la « pratique ».

Mao réduit, lui aussi, le marxisme à une variété de « philosophie de la praxis » (5) et cela correspond à un emprunt fait à un mouvement philosophique anglo-saxon

(5) On retrouve naturellement l'influence du pragmatisme dans la « philosophie de la praxis » que Gramsci oppose au matérialisme historique, prétendant expressément que Marx ne peut être considéré comme « matérialiste ». Ces conceptions gramsciennes dérivent d'une part de celles de Sorel et de Croce, de l'autre d'Antonio Labriola qui, par ailleurs, contribua grandement à la révision de la dialectique, en l'interprétant comme une pure méthode génétique de discours philosophique. Déjà en 1843, Moses Hess publiait une « Philosophie der Tat » (de l'action, du fait, c'est-à-dire, précisément, de la praxis) contre laquelle Marx polémiqua dans L'Idéologie allemande et dont le « théoricien » le plus notable était Karl Grün : « Il n'est pas jusqu'aux absurdités évidentes de Hess qui ne soient très fidèlement recopiées par Grün, comme par exemple l'idée que les constructions théoriques forment le « fond social » et la « base théorique » des mouvements pratiques ». Gramsci aurait pu souscrire à ces idées, puisque, pour lui, l'« hégémonie culturelle » rend possible le mouvement social, etc. Cela nous ramène loin en arrière de Hegel lui-même qui notait que la théorisation philosophique, à l'instar de « la chouette de Minerve », « ne prend son vol qu'au crépuscule », c'est-à-dire après le mouvement réel qui, bien entendu, pour l'idéaliste objectif est l'expression et la détermination d'une idée impersonnelle, non identifiable dans la pensée des individus, mais existant comme « esprit d'une époque » que la philosophie peut s'approprier a posteriori. Comme le note l'Américain D. Woodcock « Hess adopta la définition d'« anarchisme » pour la philosophie sociale exposée dans « Die Philosophie der Tat » de 1843 (...). Il se distingua parmi les socialistes rhénans comme le plus important rival de Marx » (L'anarchia, 1962, trad. ital. Milano, 1966, p. 379).

apparu dans les dernières décades du 19^e siècle, et dont les vulgarisateurs les plus connus furent W. James et John Dewey.

Deux traits caractérisent la conception pragmatique de la connaissance, c'est-à-dire l'idéologie portative du cadre d'entreprise : le rejet de tout dogmatisme ; la valorisation de l'action.

« L'attitude que représente le pragmatisme est une attitude depuis longtemps bien connue puisque c'est l'attitude des empiristes. Le pragmatisme tourne le dos (...) à une foule d'habitudes invétérées chères aux philosophes de profession ; à tout ce qui rend la pensée inadéquate, solutions toutes verbales, mauvaises raisons a priori, systèmes clos et fermés, à tout ce qui est un soi-disant absolu ou une prétendue origine, pour se tourner vers les pensées concrètes et adéquates et vers les faits, vers l'action efficace ; le pragmatisme rompt ainsi avec le tempérament qui fait l'empirisme courant, comme avec le tempérament rationaliste... le pragmatisme... n'est qu'une méthode » (W. James. *Le Pragmatisme*).

Le pragmatisme, c'est clair, n'est qu'une variété d'idéalisme. Sa particularité réside dans son rejet des a priori rationalistes ; sa méthode est celle des ajustements de la connaissance à l'expérience (toujours elle !), de la subordination des théories aux faits. Il est donc une philosophie de l'action. Être, ce n'est plus simplement sentir, percevoir, être perçu ou encore tout à l'opposé, concevoir, en projetant sur le monde sensible ou sur les données des sens les catégories a priori de l'esprit (rationalisme) ; c'est transformer le monde extérieur conformément à un projet signifiant dont la réalisation effective constitue le critère de validation.

Ainsi, si je suis manager d'entreprise, le volume de mes ventes de marchandises lancées sur le marché sera pour moi soit la preuve de l'exactitude de mes études de marketing et du bien-fondé de mes orientations productives, soit l'infirmité de mes estimations, mais, dans tous les cas, le critérium de vérité de mon projet mercantile. Quant aux lois objectives réelles qui règlent l'adéquation de l'offre à la demande et précisent ses limites, peu m'importe, puisque je suis capitaliste et non pas... révolutionnaire marxiste tirant de l'étude des lois du mouvement social la prévision des prochaines secousses de l'appareil productif et de leurs répercussions sur les classes correspondant à un degré donné des forces productives (6).

On voit par cet exemple que le postulat d'objectivité et le déterminisme sont loin de caractériser le pragmatisme, dont le fond est plutôt la catégorie de praxis, la capa-

(6) « Un pays dont la richesse croît rapidement a des réserves suffisantes pour concilier les classes et les partis adverses. Quand, au contraire, les contradictions sociales s'aiguisent, la base d'une politique de compromis vient à faire défaut. Si l'Amérique n'a pas connu « l'étroitesse dogmatique », c'est parce qu'elle a eu à sa disposition une grande quantité de terres vierges, de ressources naturelles inépuisables et donc, à ce qu'il semblait, des possibilités illimitées d'enrichissement. Pourtant, même dans ces conditions, l'esprit de compromis n'a pas empêché la guerre civile lorsque l'heure en a sonné.

« La pensée empirique, limitée à la solution de problèmes immédiats a semblé suffisante aussi bien aux milieux bourgeois qu'aux milieux ouvriers (...). Mais aujourd'hui que la loi de la valeur de Marx au lieu de stimuler l'économie en mine les fondements, la pensée éclectique conciliatrice, avec son attitude hostile et méprisante envers le marxisme (...), et son couronnement philosophique, le pragmatisme, deviennent totalement inadéquats, toujours plus inconsistants, réactionnaires, ridicules » (Trotsky : *Le marxisme et notre temps*, 1939).

« Il était absolument nécessaire d'expliquer pourquoi les intellectuels « de gauche » américains acceptent le marxisme sans la dialectique (...). Le secret est simple. Dans aucun autre pays la conception de la lutte des classes ne s'est heurtée à un refus aussi massif que dans le pays des « possibilités illimitées ». Le refus des contradictions sociales comme force motrice du développement a conduit à la négation de la dialectique comme logique des contradictions dans le domaine de la pensée théorique. Dans le domaine politique, on considéra possible de convaincre tout le monde de la justesse d'un programme à l'aide d'habiles syllogismes et de la possibilité de

cité présumée du sujet à plier l'objet à ses caprices, à ses desseins et en premier ressort, à sa volonté. Le pragmatisme est toujours **volontariste** ; c'est une philosophie de la praxis.

Il est impossible ici de développer davantage ce point précis, mais nous pouvons remarquer le lien de parenté indéniabie qui lie cette conception de la connaissance à une autre variété d'idéalisme fort à la mode, l'idéalisme phénoménologique, anti-scientifique et indéterministe, dont les thèmes et le lyrisme existentialiste sont autant d'apologies du sujet, de la liberté absolue, et d'âpres ressentiments contre le matérialisme historique.

Naturellement, car la voie du révisionnisme est pavée de bonnes intentions, Mao se déclare marxiste et matérialiste dialectique. Mais il n'échappe pas pour autant à l'éclectisme et au volontarisme du pragmatisme, réédition plutôt tardive de l'« optimisme industriel » des débuts du capitalisme et, en Occident du moins, héritage d'une époque de différenciation sociale relativement faible. En Chine, le « point de vue de l'ingénieur » ou du « manager » devient, *mutatis mutandis*, le point de vue du bureaucrate-stakhanoviste, de l'organisation du « grand bond en avant ». Indubitablement, chez Mao, l'idéologie volontariste du pionnier correspond aux tâches de l'accumulation primitive. Ce n'est pas un simple héritage du passé qui s'est perpétué de façon réactionnaire jusque dans la phase impérialiste, dominée par le capital financier. Dans son écrit **De la contradiction** (1937), Mao affirme :

« La conception dialectique du monde nous apprend surtout à observer et à analyser les mouvements contradictoires dans les différentes choses, les différents phénomènes, et à déterminer, sur la base de cette analyse, les **méthodes propres** à résoudre les contradictions. [...] Les contradictions qualitativement différentes ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes. Ainsi la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie se résout par la révolution socialiste ; la contradiction entre les masses populaires et le régime féodal, par la révolution démocratique ; la contradiction entre les colonies et l'impérialisme, par la guerre révolutionnaire nationale. [...] On est incapable de résoudre comme il faut les contradictions inhérentes à une chose ou à un phénomène si l'on ne fait pas attention aux étapes du processus de son développement [...] ...dès lors apparut un stade particulier, le stade de l'impérialisme ; le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne, précisément parce que Lénine et Staline ont donné une explication juste de ces contradictions et formulé correctement la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne appelée à les résoudre » (**Œuvres choisies**, Ed. Pékin, I, 352-363).

reconstruire la société par des méthodes rationnelles. De même, dans le domaine théorique, on admit comme un fait prouvé que la logique aristotélicienne, abaissée au niveau du **bon sens**, suffisait à résoudre toutes les questions.

« Le pragmatisme, mélange de rationalisme et d'empirisme, devient la philosophie nationale des Etats-Unis. La méthodologie de Max Eastman ne diffère pas fondamentalement de celle d'Henry Ford : tous deux considèrent la vivante société du point de vue de l'ingénieur (Eastman platoniquement). Historiquement, l'actuel mépris envers la dialectique s'explique simplement par le fait que les grands-pères et les grand-mères de Max Eastman et d'autres ne sentaient pas le besoin de la dialectique pour conquérir des territoires et s'enrichir » (Trotsky, **Une opposition bourgeoise dans le Socialist Workers Party**, 15 décembre 1939).

« Dans une ambiance de stabilité sociale, le bon sens se révèle suffisant pour faire du commerce, soigner des malades, écrire des articles, diriger un syndicat, voter au Parlement, fonder une famille, croître et se multiplier. Mais dès qu'il tente de sortir de ses limites naturelles pour se placer sur le terrain des généralisations les plus complexes, le bon sens apparaît pour ce qu'il est : l'ensemble des préjugés d'une certaine classe à une certaine époque. La crise pure et simple du capitalisme le déconcerte ; face aux catastrophes que sont les révolutions, les contre-révolutions et les guerres, le bon sens n'est qu'un parfait imbécille. Pour comprendre les perturbations « catastrophiques » du cours « normal » des choses, il faut de plus hautes qualités intellectuelles, dont l'expression philosophique n'a été donnée jusqu'ici que par le matérialisme dialectique » (Trotsky, **Leur morale et la nôtre**, 16 février 1938).

L'idéalisme pragmatique de Mao s'exprime ici dans la thèse suivante : puisque les phénomènes sont contradictoires et présentent plusieurs phases de développement, à chacune de ces phases doit correspondre un moyen particulier de dépasser et résoudre les contradictions. Le matérialisme est ainsi noyé dans une prétendue dialectique ou plutôt Mao omet de définir la caractéristique fondamentale du marxisme révolutionnaire qui est matérialiste avant toute chose et qui, en tant que tel, attribue une existence objective aux choses et à leur mouvement, en dehors de nous et de notre volonté ! A elle seule, la dialectique ne peut définir la méthode du communisme scientifique. Il y a à cela une raison bien simple : c'est que la dialectique est née en Grèce il y a quelques 25 siècles, et que, bien avant d'être étudiée en ses moindres détails par Hegel, elle fut pratiquée par un certain Platon qui l'appliquait déjà à la recherche des essences, formalisée par son disciple Aristote et reprise au 17^e siècle, parallèlement au renouveau des sciences de la nature.

L'idéalisme, en particulier l'idéalisme hégélien, fut lui-même dialectique et parfois « objectif » dans certaines de ses analyses ; qu'on se réfère par exemple à ces pages des **Leçons sur la philosophie de l'histoire** où il suffit de renverser la problématique idéaliste pour obtenir des contenus de connaissance et des matériaux directement utilisables par l'analyse matérialiste.

Dans le schéma maoïste, étudier un phénomène particulier revient à saisir ses contradictions internes afin d'adopter la « méthode juste », adéquate à leur résolution. Mais, dès que change la phase où se meut le phénomène, la méthode se transforme elle aussi. Le pragmatisme maoïste ne se donne donc pas pour fin de saisir scientifiquement des processus objectifs indépendants de la perception et de la volonté de celui qui en fait l'expérience ; son dessein n'est pas de connaître le développement des choses, de découvrir la loi de leur mouvement pour s'adapter à cette loi nécessaire, d'agir selon les généralisations tirées des caractéristiques communes aux processus réels appréhendés et connus dans l'expérience et l'intervention pratique ; tout au contraire, il se propose de... dégager les recettes susceptibles de « résoudre » les contradictions.

Ainsi Marx étudiant le capitalisme libéral et concurrentiel aurait tiré de sa tête, le malheureux, une théorie ingénieuse pour l'éliminer et lui substituer le socialisme ; et Lénine, agissant dans une autre phase, aurait dû adopter un autre plan, etc... Le matérialisme dialectique est assimilé à l'empirisme de l'autodidacte qui sort de sa cervelle, comme l'illusionniste les lapins de son chapeau, les « méthodes justes » pour résoudre les problèmes au jour le jour, et en chercher la solution adéquate sur la base d'une expérience multiple et continuellement renouvelée : tel est le matérialisme dialectique dans la version maoïste, ou mieux, voilà à quoi se réduit la « praxis révolutionnaire subversive » dans la **philosophie de la praxis**. C'est à la pensée qu'est assigné le rôle « actif », alors que la matière, la nature, la société, bref la sphère de l'extériorité, sont ramenées à la passivité des objets, à l'inertie des choses que la pensée marque de son sceau et que la volonté met seule en mouvement (7).

Il est clair que dans cette conception, le déterminisme qui régit l'intervention humaine elle-même, c'est-à-dire les conditions réelles de la modification de processus

(7) Comme nous l'avons vu ci-dessus, cette conception correspond aux interprétations pragmatistes et instrumentalistes des **Thèses sur Feuerbach**, ainsi qu'aux critiques néo-idéalistes, phénoménologiques et existentialistes contre l'« objectivisme » qui prétendait « se placer du point de vue de l'univers » comme disait Gramsci ou qui, comme disait Lukács dans **Histoire et conscience de classe**, serait une pure émanation idéologique du « fétichisme » réifiant de la bourgeoisie.

donnés grâce à la connaissance des lois auxquelles ils obéissent, disparaît dans une « nuit où tous les chats sont gris » et où la glorification de l' « activité humaine » tient lieu d'argumentation matérialiste et donc historique. Voyons par contre ce que dit Marx dans un passage célèbre de *La Sainte Famille* :

« En interrogeant ce « tout en tant que tel » [la pauvreté et la richesse, le travail et le capital - NdR] sur les prémisses de son existence, la Critique critique [il pourrait tout aussi bien s'agir de Mao car ces deux idéologies participent de la même orientation idéaliste qui substitue à la lutte de classe réelle la révolution dans les esprits - NdR] cherche donc, suivant un procédé spécifiquement théologique, les prémisses de l'existence du tout en dehors de lui. La spéculation critique se meut en dehors de l'objet dont elle prétend traiter. Alors que la contradiction tout entière n'est rien d'autre que le mouvement de ses deux pôles et que la nature de ces deux pôles est la condition préalable de l'existence du tout, la Critique [Mao - NdR] se dispense d'étudier ce mouvement réel créateur du tout, pour être à même de déclarer que la Critique critique [la « pensée-mao-tsé-toung » - NdR] en tant que Calme de la connaissance, se situe bien au-dessus des deux pôles extrêmes de la contradiction et que son activité, après avoir créé le « tout en tant que tel », est seule à pouvoir abolir [« résoudre » chez Mao - NdR] l'abstraction qu'elle a créée.

Le prolétariat et la richesse sont des contraires. Comme tels ils constituent une totalité. Ils sont tous deux des formations du monde de la propriété privée. La question est de savoir quelle place déterminée chacun d'eux occupe dans cette contradiction. Dire que ce sont deux faces d'un tout ne suffit pas.

La propriété privée en tant que propriété privée est forcée de perpétuer sa propre existence ; et par là-même celle de son contraire, le prolétariat. La propriété privée qui a trouvé sa satisfaction en soi-même est le côté positif de la contradiction.

Inversement, le prolétariat est forcé, en tant que prolétariat, de s'abolir lui-même et du coup d'abolir son contraire dont il dépend, qui fait de lui le prolétariat : la propriété privée. Il est le côté négatif de la contradiction, l'inquiétude au cœur de la contradiction, la propriété privée dissout et se dissolvant.

La classe possédante et la classe prolétaire représentent la même aliénation humaine. Mais la première se sent à son aise dans cette aliénation ; elle y trouve une confirmation, elle reconnaît dans cette aliénation de soi sa propre puissance, et possède en elle l'apparence d'une existence humaine ; la seconde se sent anéantie dans cette aliénation, y voit son impuissance et la réalité d'une existence inhumaine. Elle est, pour employer une expression de Hegel, dans l'aviissement, la révolte contre cet aviissement, révolte à laquelle la pousse nécessairement la contradiction qui oppose sa nature humaine à sa situation dans la vie, qui constitue la négation franche, catégorique, totale de cette nature (8).

Au sein de cette contradiction, le propriétaire privé est donc le parti conservateur, le prolétaire, le parti destructeur. Du premier émane l'action qui maintient la contradiction, du second l'action qui l'anéantit.

(8) Ceci est à comprendre comme indiqué dans les *Manuscrits économique-philosophiques* de 1844 (XXIV) : « Le travail aliéné fait (...) de l'essence spécifique de l'homme », c'est-à-dire « de la transformation du monde objectif par le travail », de la production qui « est sa vie générique active » (*Gattungaleben* = vie de l'espèce) « une essence qui lui est étrangère ». Cela n'a rien à voir avec la nature humaine de la philosophie des Lumières. Comme Marx le notait dans *Misère de la Philosophie*, II, 3 : « Monsieur Proudhon ignore que l'histoire tout entière n'est qu'une transformation continue de la nature humaine ».

Il est vrai que, dans son mouvement économique, la propriété privée s'achemine d'elle-même vers sa propre dissolution ; mais elle le fait uniquement par **une évolution indépendante d'elle, inconsciente, qui se réalise contre sa volonté et que conditionne la nature des choses** : uniquement en engendrant le prolétariat en tant que prolétariat, la misère consciente de cette misère morale et physique, l'humanité consciente de cette inhumanité qui, du fait de cette conscience, s'abolit en se dépassant. **Le prolétariat exécute la sentence que la propriété privée prononce contre elle-même** en engendrant le prolétariat, tout comme il exécute la sentence que le travail salarié prononce contre lui-même en engendrant la richesse d'autrui et sa propre misère... Si le prolétariat remporte la victoire, il ne devient pas pour autant le côté absolu de la société ; il ne vainc en effet qu'en se supprimant lui-même ainsi que son contraire. C'est alors aussi bien le prolétariat que le contraire qui le conditionne, la propriété privée, qui disparaissent.

..Si les auteurs socialistes attribuent au prolétariat ce rôle historique mondial, ce n'est pas du tout comme la Critique critique [et la « pensée de Mao » - NdR] affecte de le croire parce qu'ils considèrent les prolétaires comme des dieux. C'est plutôt l'inverse. Dans le prolétariat pleinement développé se trouve pratiquement achevée l'abstraction de toute humanité, même de l'apparence d'humanité ; dans les conditions de vie du prolétariat se trouvent condensées toutes les conditions de vie de la société actuelle dans ce qu'elles peuvent avoir de plus inhumain. Dans le prolétariat, l'homme s'est perdu en effet lui-même, mais il a acquis en même temps la conscience théorique de cette perte ; de plus, la misère qu'il ne peut plus éviter ni farder, la misère qui s'impose à lui inéluctablement — **expression pratique de la nécessité** —, le contraint directement à se révolter contre pareille inhumanité ; c'est pourquoi le prolétariat peut et doit nécessairement, se libérer lui-même. Or il ne peut se libérer lui-même sans abolir ses propres conditions de vie. Mais il ne peut les abolir sans abolir toutes les conditions de vie inhumaines de la société moderne, conditions qui se résument dans sa propre situation. Ce n'est pas pour rien qu'il fréquente l'école du travail, dure école qui trempe ses hommes. Il ne s'agit pas de savoir ce que tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se représente momentanément comme son but. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il sera obligé historiquement de faire, conformément à cet être. Son but et son action historique lui sont tracés, de manière tangible et irrévocable, par sa propre situation comme par toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle... (La Sainte Famille, ch. IV).

Les utopistes, affirme encore Marx dans *Misère de la Philosophie* (II, 1), « ne voient dans la misère que la misère, sans en découvrir le côté révolutionnaire subversif, qui renversera la vieille société, aussi longtemps qu'ils cherchent la science et construisent uniquement des systèmes ». « Ceux qui, pour satisfaire les besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et chevauchent les chimères d'une science régénératrice » qu'ils cherchent dans leur propre esprit sont seulement « des utopistes ». Mais quand le côté subversif, révolutionnaire de la misère est enfin « découvert », ce qui se produit « à mesure que l'histoire progresse et que la lutte du prolétariat se dessine plus nettement », « la science produite par le mouvement historique, et auquel elle s'est associée en connaissance de cause, cesse d'être doctrinaire pour devenir révolutionnaire ».

La science révolutionnaire, le communisme scientifique se résument justement dans l'identification du « côté révolutionnaire, subversif » objectif de la réalité sociale et de son devenir. C'est là ce qui, au-delà de toutes les divagations idéologiques et utopistes, rend possible la transformation révolutionnaire de cette réalité.

LA « PENSÉE DE MAO » DANS LA TRADITION OPPORTUNISTE

« Contradictions » ou « antinomies » proudhoniennes ?

« La loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, c'est-à-dire la loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la nature et de la société et partant, la loi fondamentale de la pensée. Elle est à l'opposé de la conception métaphysique du monde (...). Selon le point de vue du matérialisme dialectique, la contradiction existe dans tous les processus qui se déroulent dans les phénomènes objectifs et dans la pensée subjective, elle accompagne tout processus du début à la fin, et c'est en cela que réside son caractère universel et absolu ; chaque contradiction et chacun de ses aspects ont leurs particularités respectives ; et c'est en cela que réside le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction. Dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires ; ceux-ci peuvent donc coexister dans l'unité et se transformer l'un en l'autre, et c'est aussi en cela que consiste le caractère spécifique et le caractère relatif des contradictions. Toutefois la lutte des contraires est ininterrompue ; elle se poursuit aussi bien pendant leur coexistence qu'au moment de leur conversion réciproque, où elle se manifeste avec une évidence particulière. C'est encore en cela que réside l'universalité et le caractère absolu de la contradiction.

« Lorsque nous étudions le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction, nous devons prêter attention à la différence entre la contradiction principale et les contradictions secondaires, entre l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction ; lorsque nous étudions l'universalité de la contradiction et la lutte des contraires, nous devons prêter attention aux différences existant entre les multiples formes de la lutte des contraires, sinon nous commettrons des erreurs. Si à l'issue de notre étude, nous avons une idée claire des points essentiels ci-dessus exposés, nous pourrons battre en brèche les conceptions dogmatiques qui enfreignent les principes du marxisme-léninisme et qui nuisent à notre cause révolutionnaire » (*De la contradiction*, op. cit., p. 385).

On trouve condensées dans cette page les trois caractéristiques du révisionnisme maoïste malgré la phraséologie « marxiste » approximative à laquelle il ne peut manquer de recourir.

Dans le domaine gnoséologique (théorie de la connaissance), c'est la dissolution de la conception scientifique du marxisme dans un idéalisme pragmatiste correspondant à un point de vue bourgeois.

Dans le domaine de la théorie de l'histoire, c'est la substitution au matérialisme historique, partie intégrante du matérialisme dialectique, d'une métaphysique vaguement évolutionniste et surtout indéterministe, justification idéologique du progressisme démo-bourgeois du soi-disant « parti communiste » chinois.

Dans la conception de la dialectique, c'est la réduction de cette dernière à la logique formelle, l'antinomie néo-kantienne, proudhonienne (9) prenant la place du dépassement dialectique de la contradiction (10), entendu comme processus objectif de négation de la négation.

La logique de l'interaction (11) prend le pas sur celle des processus. Ce n'est par un hasard si Mao se débarrasse de la synthèse dialectique à l'aide des catégories de « contradiction principale » et de « contradiction secondaire », les contradictions secondaires « au sein du peuple » étant présentées comme susceptibles de rester « en équilibre » ou de se neutraliser réciproquement : l'écrit de 1937 *De la contradiction* (comme celui de vingt ans plus tard *Sur les contradictions au sein du peuple*) visait en effet à justifier l'interclassisme et notamment l'alliance avec ce Kuomintang qui, en 1927, avait physiquement détruit le mouvement communiste chinois avec la bénédiction de Staline. Mieux, plus que d'un nouveau type d'alliance, il s'agissait, comme nous l'avons maintes fois signalé, d'une adoption des directives programmatiques et du rôle du Kuomintang en leur donnant un contenu démo-révolutionnaire réel, un contenu paysan-révolutionnaire, d'une transformation du pseudo-PCC, monstrueux parti de « deux classes », en véritable Kuomintang.

Une conception qui, comme le maoïsme, penche résolument vers l'empirisme et le pragmatisme et qui noie la méthode dialectique dans une « théorie des contradictions » visant à concilier celles-ci équivaut à une liquidation du matérialisme historique. En effet, si ce dernier part de l'expérience et utilise une méthodologie dialectique (comme ce fut d'ailleurs également le cas d'écoles anti-matérialistes), il a pour fin de découvrir les lois matérielles objectives qui règlent l'apparition des événements et des processus, car, en observant lesdites lois, il lui sera possible de modifier les conditions de cette apparition et donc la manifestation des phénomènes eux-mêmes. Etre marxiste n'est donc pas seulement se référer aux instruments qu'utilise le marxisme, mais reconnaître que ceux-ci permettent de découvrir des lois objectives qui expriment le mouvement matériel dans la nature et dans la société, c'est accepter

(9) A ce propos, on lit dans Auguste Blanqui, du bourgeois Samuel Bernstein (Paris, 1970, pp. 220-221) : « Parmi les doctrines anti-socialistes, il faut ranger celle de Proudhon (...). Personne n'a défendu avec plus de conviction que Proudhon la propriété privée, personne n'a été plus profondément religieux. Toute sa philosophie, malgré ses affirmations contraires, était anti-dialectique ; elle était axée sur l'antinomie, c'est-à-dire sur une contradiction non résolue entre deux principes ou conclusions, dont chacun était tenu pour vrai, avec pour résultat l'équilibre, l'immobilisme, un conservatisme exaspéré. Son apparente opposition aux idées admises n'était en réalité qu'un travestissement et un prétexte : d'après ses propres paroles (P.J. Proudhon, *Carnets*, Paris, 1960, I, p. 375), il était foncièrement « ennemi de tous les antagonismes »... Proudhon jouit toujours du crédit des traditionnalistes, des socialistes, des anarchistes et des anti-marxistes de toutes nuances ».

(10) En allemand, *Aufhebung*, qui signifie lever au sens de dépasser, mais aussi élever à un degré supérieur et conserver dans cette transposition, processus dont Marx a emprunté la notion à l'idéaliste Hegel, mais en la « remettant sur ses pieds ».

(11) C'est celle de tout idéalisme-pragmatiste, du néo-platonisme de Whitehead au « relationnisme » néo-phénoménologique.

Dans *Essais sur l'Histoire du matérialisme* (1896) (I, D'Holbach), Plékhanov écrit : « L'effet réciproque [l'interaction, NdR] que Hegel appelle l'expression la plus véridique du rapport de cause à effet n'explique rien dans le processus du mouvement historique ». Et il cite Hegel lui-même : « Si l'on s'arrête à considérer un contenu donné sous le seul rapport de l'action réciproque, on conviendra que c'est là une attitude parfaitement absurde ; on n'a alors affaire qu'à un fait isolé et l'exigence d'une médiation, qui est primordiale, lorsqu'on applique la relation de causalité, reste insatisfaite ». Plus loin (III, Marx), toujours à propos du « point de vue de l'action réciproque », il écrit : « Il serait insensé d'oublier que ce n'est pas seulement un point de vue légitime, mais qu'il est en outre absolument inévitable. Seulement il serait absurde d'oublier que ce point de vue par lui-même n'explique rien, qu'il nous faudra pour l'utiliser à bon escient, rechercher toujours le « troisième terme », le « terme supérieur » qui, pour Hegel est le « concept » et pour nous la situation économique des peuples et des pays dont l'influence réciproque doit être constatée et comprise » [il était question plus haut de « l'esclavage dans les colonies européennes », dont Plékhanov notait que « pour l'expliquer, il faut considérer les rapports économiques internationaux » — NdR].

les conclusions auxquelles la théorie matérialiste est parvenue en dégagant ces lois. Le marxisme est une science expérimentale, et quand, dans son **Que Faire ?**, Lénine affirme « sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire », il se réfère à une théorie confirmée non seulement par toutes les révolutions du siècle dernier et de notre siècle, mais par les **contre-révolutions** elles-mêmes, et dont les caractéristiques de la société bourgeoise actuelle sont la meilleure vérification.

Le marxisme est donc fondé sur des bases que l'on ne peut nier ou taire sans miner toute la doctrine :

— le monde, la nature, la société existent objectivement et se meuvent selon des lois propres, indépendantes de la connaissance et de la volonté humaines, et auxquelles la conscience et la volonté humaines doivent s'adapter pour parvenir à la vérité et à l'efficacité ;

— la pensée humaine qui est, elle aussi, un produit du mouvement matériel objectif, reflète ces lois ; en d'autres termes, le mouvement objectif se reflète dans les sensations et se reproduit dans le cerveau des hommes : la connaissance n'est donc pas fondée sur l'expérience (qui n'en est qu'un instrument), mais sur la réalité objective et sur ses lois.

« En face de la condamnation pure et simple, naïvement révolutionnaire, de toute l'histoire antérieure, le matérialisme moderne voit dans l'histoire le processus d'évolution de l'humanité, et sa tâche est de **découvrir ses lois motrices** » (Engels, **Anti-Dühring**).

« Elucider les causes motrices qui, d'une façon claire ou confuse, directement ou sous une forme idéologique et même divinisée, se reflètent ici dans l'esprit des masses en action et de leurs chefs — ceux que l'on appelle les grands hommes — sous forme de mobiles conscients, telle est la seule voie qui puisse nous mettre sur la trace des lois qui dominent l'histoire dans son ensemble, aux différentes époques et dans les différents pays » (Engels, **Ludwig Feuerbach**).

A cette conception du socialisme scientifique comme science expérimentale de la nature et de l'histoire, la « pensée de Mao » substitue un idéalisme empirique en quête de contradictions phénoménales et « spécifiques » dont la juxtaposition incoordonnée et fragmentée dans l'espace et dans le temps réduit à néant toute tentative de saisir les lois objectives. La métaphysique de la « contradiction » à laquelle il ramène finalement tout phénomène, ajoutée à l'arbitraire imprévisible de l'intervention humaine, se résout ainsi dans un **indéterminisme** pour lequel, tout étant « contradictoire », rien ne peut être réellement connu ni rapporté à aucune loi. Le résultat est donc un **empirisme privé de pensée**.

Selon la théorie maoïste de la dialectique, chaque phénomène peut être assimilé à un réseau de contradictions. La contradiction constitue l'essence des phénomènes pris individuellement, et leur commun dénominateur, si on les rapporte les uns aux autres. Mais c'est l'intervention humaine — la « pratique » — qui unit ces phénomènes, pensés statiquement comme une simple **opposition de différences essentielles**.

Toute réalité et, pour parler allemand, tout « être-là » (**Dasein**) peut être assimilé à une « structure » dont les éléments agissent les uns sur les autres selon des règles dont on ne nous dit rien, car selon la « pensée de Mao », les différences **s'opposent, mais ne composent pas**, c'est-à-dire qu'elles continuent à s'opposer sans donner lieu à aucun mouvement, à une quelconque transformation, à un passage déterminé à une unité plus haute, plus différenciée, plus riche, donc **qualitativement** différente. (Le maoïsme ignore en effet le passage de la quantité à la qualité comme

processus objectif et indépendant de la volonté humaine). Par contre, Mao affirme à longueur de pages que « l'aspect principal » (?) de la contradiction peut devenir secondaire, et vice-versa. Comment ? Par quels mécanismes internes ? Il se garde bien de nous l'expliquer — et pour cause.

« Dans un processus de développement complexe d'une chose ou d'un phénomène, il existe toute une série de contradictions; l'une d'elles est nécessairement la contradiction principale dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions et agissent sur eux (...)... dans d'autres circonstances [?] la contradiction se déplace » (*De la contradiction, op. cit., pp. 369-370*).

Contrairement à la pensée métaphysique centrée sur le principe d'identité ($A = A$) et de non-contradiction dans le domaine logique, et sur la catégorie de l'immuable des substances organiques et inorganiques au niveau de la théorie de la nature, Mao admet que :

« La loi de la contradiction inhérente aux choses, aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste » (*ibid., p. 347*).

Pour Mao, les choses sont contradictoires, mais elles n'échappent pas à la logique de l'identité pour autant ! Elles demeurent stables malgré le mouvement interne de leurs oppositions constitutives. Mais puisque le maoïsme refuse d'être assimilé à une métaphysique, il lui faut bien faire intervenir un agent extérieur dont le rôle sera de délivrer les phénomènes des contradictions qu'ils portent en leur sein, afin de les faire passer à des degrés de réalité qualitativement supérieurs. Le passage qualitatif tombe donc dans le domaine de la « pratique ».

« La conception dialectique du monde nous apprend... à analyser le mouvement contradictoire dans les différentes choses..., et à déterminer, sur la base de cette analyse, les méthodes propres à résoudre les contradictions » (*ibid., p. 352 - souligné par nous*).

Ainsi, selon Mao, le communiste authentique est celui qui étudie la loi de l'identité universelle des contraires pour résoudre les contradictions de façon adéquate (c'est-à-dire pour leur trouver l'« antidote » proudhonien) ! Nous sommes en plein idéalisme et la conception maoïste de la dialectique est une conception qui... finit en queue de poisson. Si le maoïsme ne nie pas la catégorie du devenir inhérente aux processus de la vie sociale, c'est pour la simple raison qu'il en attribue la « paternité » à la volonté humaine.

En outre, pour Mao, le « déplacement » de l'accent sur les contradictions internes des choses n'est pas un processus objectif qui résulterait d'une nécessité intime du phénomène : il est déplacement pour un sujet sentant, percevant et agissant ; et c'est ce sujet, cet observateur qui, prenant connaissance du mouvement objectif réel indépendant de sa volonté, assigne à tel ou tel aspect de la structure le statut d'« aspect principal » ou d'« aspect secondaire » de la contradiction. On voit comment à une gnoséologie idéaliste et pragmatiste correspond une métaphysique des structures ou essences antinomiques, dont le sujet humain est à sa façon le facteur causal, la source idéale qui leur « confère un sens » (*Sinngebung*).

Pour Marx ou contraire :

« Ce qui constitue le mouvement dialectique, c'est la coexistence de deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion en une catégorie nouvelle » (*Misère de la philosophie - souligné par nous*).

Kant, Proudhon ou Marx ?

La dialectique marxiste est essentiellement une méthode cinématique (12) et c'est précisément cet aspect dynamique, indépendamment de la sphère à laquelle cette dialectique est appliquée, qui échappe à la compréhension de Mao. La logique de ce dernier concerne les interactions, le jeu des oppositions au sein de chaque être compris comme un tout solidaire. Dans ce sens, nous pourrions dire que tout ce qu'il a appris de la science expérimentale est le « milieu intérieur » qui n'épuise certes pas l'apport méthodologique et épistémologique de Claude Bernard. Du reste, si la grande construction de l'**Introduction à l'étude de la médecine expérimentale** présente des incongruités, c'est dans un sens néo-kantien et agnostique, influences idéologiques d'ailleurs démenties par l'ensemble de l'œuvre, manifestement inspirée du matérialisme, et, dirons-nous, de la **dialectique de laboratoire**.

C'est précisément Kant qui, dans la **Critique de la raison pure** (1781), a développé toute une théorie des antinomies appliquée à un certain nombre de problèmes qu'il affirmait ne pas pouvoir résoudre bien qu'il en posât les thèses contradictoires. Dans les antinomies kantienne, la raison peut démontrer aussi bien que le monde a ou n'a pas de début dans le temps; qu'il existe ou n'existe pas d'éléments ultimes et simples dont l'agrégation constitue le tout; qu'il existe dans la nature à côté de la causalité un principe de liberté ou au contraire que dans le monde « il n'y a pas de liberté et que tout se produit selon des lois naturelles »; que le monde dépend d'un être nécessaire ou que le réel est contingent. Kant affirme que ces antinomies sont indépensables. Mais pour lui,

« l'antinomie de la raison pure dans ses idées cosmologiques est supprimée quand on montre qu'elle est seulement dialectique, c'est-à-dire qu'elle n'est que l'apparence d'une contradiction naissant du fait qu'on applique l'idée de la totalité absolue, valable uniquement comme condition des choses en soi, aux phénomènes qui existent seulement dans la représentation et donc dans la succession et non pas autrement ».

Selon Kant, la dialectique est donc une logique des apparences qui s'imagine pouvoir dépasser les « limites » de la connaissance humaine. C'est là la pétition de principe de tout agnostique conséquent pour lequel le monde reste inconnaissable.

En ce qui concerne le rapprochement que l'on peut légitimement faire entre Mao et Proudhon, le texte de base reste, évidemment, **Misère de la Philosophie** de Marx :

« Monsieur Proudhon a voulu faire peur aux Français en leur jetant à la face des phrases quasi-hégéliennes » (p. 83). « Monsieur Proudhon, malgré la grande peine qu'il a prise d'escalader la hauteur du **système des contradictions** n'a jamais pu s'élever au-dessus des deux premiers échelons de la thèse et de l'antithèse simples ». « Il a réussi à réduire (la dialectique de Hegel) aux plus mesquines proportions » (p. 87). « Voyons maintenant quelles modifications M. Proudhon fait subir à la dialectique de Hegel en l'appliquant à l'économie politique. Pour lui, M. Proudhon, toute catégorie économique a deux côtés, l'un bon, l'autre

(12) « La pure dialectique ne nous révélera jamais rien par elle-même, mais elle présente un énorme avantage sur la méthode métaphysique parce qu'elle est dynamique, tandis que cette dernière est statique, qu'elle cinématographie la réalité au lieu de la photographier » (**Sur la méthode dialectique, Programme communiste, N° 9, octobre-décembre 1959**).

mauvais. Il envisage les catégories comme le petit bourgeois les grands hommes de l'histoire : Napoléon est un grand homme ; il a fait beaucoup de bien, il a fait aussi beaucoup de mal. »

« Le bon côté et le mauvais côté, l'avantage et l'inconvénient, pris ensemble, forment pour M. Proudhon la contradiction dans chaque catégorie économique. »

« Problème à résoudre : conserver le bon côté en éliminant le mauvais » (p. 89)
« ...Hegel n'a pas de problème à poser. Il n'a que la dialectique. M. Proudhon n'a de la dialectique de Hegel que le langage. Son mouvement dialectique à lui, c'est la distinction dogmatique du bon et du mauvais. »

« Prenons un instant M. Proudhon lui-même comme catégorie. Examinons son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses inconvénients. S'il a sur Hegel l'avantage de poser des problèmes, qu'il se réserve de résoudre pour le plus grand bien de l'humanité, il a l'inconvénient d'être frappé de stérilité quand il s'agit d'engendrer par le travail d'enfantement dialectique une catégorie nouvelle ; ce qui constitue le mouvement dialectique, c'est la coexistence des deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion en une catégorie nouvelle. Rien qu'à poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. Ce n'est pas la catégorie qui se pose et s'oppose à elle-même par sa nature contradictoire, c'est M. Proudhon qui s'émeut, se débat, se démène entre les deux côtés de la catégorie (...). Il prend la première catégorie venue, et il lui attribue arbitrairement la qualité de porter remède aux inconvénients de la catégorie qu'il s'agit d'épurer » (p. 90) (...). « En prenant ainsi successivement les catégories économiques une à une et en faisant de celle-ci l'antidote de celle-là, M. Proudhon arrive à faire avec ce mélange de contradictions et d'antidotes aux contradictions deux volumes de contradictions qu'il appelle à juste titre **Le Système des contradictions économiques** » (p. 91).

« La dialectique de M. Proudhon est la caricature de la dialectique de Hegel » (p. 91) (...). « De même qu'auparavant l'antithèse s'est transformée en antidote, de même la thèse devient maintenant hypothèse » (p. 94). Au contraire, pour Marx, « c'est le mauvais côté qui produit le mouvement qui fait l'histoire en déterminant la lutte » (p. 97).

« M. Proudhon veut être la synthèse, il est une erreur composée. Il veut planer en homme de science au-dessus des bourgeois et des prolétaires : il n'est que le petit-bourgeois ballotté constamment entre le Capital et le Travail, entre l'économie politique et le Communisme » (p. 101).

De même, dans sa lettre à J.B. Schweitzer (24-1-1865), Marx souligne à propos de l'ouvrage de Proudhon **Qu'est-ce que la propriété ?** :

« Dans les chapitres qu'il considérait lui-même comme les meilleurs, Proudhon imite la méthode des antinomies de Kant (...) et laisse nettement l'impression que pour lui, comme pour Kant, les antinomies ne se résolvent qu' « au-delà » de l'intellect humain, c'est-à-dire que son intellect à lui, Proudhon n'est pas capable de les résoudre... J'ai montré combien peu Proudhon a pénétré le mystère de la dialectique scientifique, il ne parvient qu'au sophisme. En fait, cela découlait de son point de vue petit-bourgeois (...). Le petit-bourgeois dit toujours « d'un côté et de l'autre côté ». Deux courants opposés, contradictoires, dominant ses intérêts matériels et par conséquent ses vues religieuses, scientifiques et artistiques, sa morale, enfin son être tout entier. Il est la contradiction vivante. S'il est de plus (...) homme d'esprit, il saura bientôt jongler avec ses propres contradictions et les élaborer, selon les circonstances, en paradoxes frappants, tapageurs, parfois brillants. Charlatanisme scientifique et accommodements politiques sont inséparables d'un pareil point de vue » (**Misère de la Philosophie**, Ed. Sociales, pp. 137-143).

De même, la logique maoïste, méthode de saisie, de compréhension rationnelles des phénomènes et de résolution de leurs contradictions internes n'a que très peu de rapport avec la véritable dialectique marxiste. En fait, la méthode de connaissance proposée par la « pensée de Mao » n'est qu'une expression modernisée de la vieille manière métaphysique de penser. Elle procède par antinomies, c'est-à-dire par termes absolus qui se contredisent l'un l'autre. Sa seule nouveauté, est d'établir la possibilité d'un jeu structural par où l'une peut prendre la place de l'autre, mais sans que l'économie de l'ensemble s'en trouve modifiée; en effet, ces termes opposés ne peuvent jamais se mêler ni se rejoindre; de leur liaison, rien de nouveau ne peut sortir qui ne se réduise à la simple prééminence de l'une sur l'autre, et vice-versa. Tout cela reste de la métaphysique :

« Pour le métaphysicien, les choses et leurs reflets dans la pensée, les concepts, sont des objets d'étude isolés, à considérer l'un après l'autre et l'un sans l'autre, fixes, rigides, donnés une fois pour toutes. Il ne pense que par antithèses sans moyen terme: il dit oui, oui; non, non; ce qui va au-delà ne vaut rien. Pour lui, ou bien une chose existe, ou bien elle n'existe pas; une chose ne peut pas non plus être à la fois elle-même et une autre. Le positif et le négatif s'excluent mutuellement de façon absolue.

La cause et l'effet s'opposent de façon tout aussi rigide.

Si ce mode de penser nous paraît au premier abord tout à fait plausible, c'est qu'il est celui de ce qu'on appelle le bon sens. Mais (...) le bon sens connaît des aventures tout à fait étonnantes dès qu'il se risque dans le vaste monde de la recherche scientifique (13); et la manière métaphysique de voir les choses (...) se heurte toujours, tôt ou tard, à une barrière au-delà de laquelle elle devient étroite, bornée, abstraite, et se perd en contradictions insolubles: la raison en est que, devant les objets singuliers, elle oublie leur enchaînement; devant leur être, leur devenir et leur périr; devant leur repos, leur mouvement (...) » (Engels, **Socialisme utopique et socialisme scientifique**).

La dialectique matérialiste revêt de tout autres caractères et une tout autre signification.

« La dialectique dite objective règne dans toute la nature et la dialectique subjective, la pensée dialectique, ne fait que refléter le règne de la nature entière, du mouvement par opposition des contraires qui, par leur conflit constant et par leur conversion finale l'un en l'autre ou en des formes supérieures, conditionnent précisément la vie de la nature » (Engels, **Dialectique de la nature**).

Du dépassement dialectique des contradictions, de la synthèse comme négation de la négation, Engels traite amplement dans le célèbre chapitre XIII de l'**Anti-Dühring** :

« Qu'est-ce donc que cette terrible négation de la négation qui gêne à ce point l'existence de M. Dühring (...) ? Une procédure très simple qui s'accomplit en tous lieux et tous les jours (...). Toute la géologie est une série de négations niées, une série de destructions successives de formations minérales anciennes et de sédimentations de formations nouvelles (...). Mais le résultat est très positif: production d'un sol où se mêlent les éléments chimiques les plus différents dans un état de concassage mécanique qui permet la végétation la plus massive et la plus variée (...). Il n'en va pas autrement en histoire.

(13) Dans *Leur morale et la nôtre*, Trotsky écrit: « Le marxisme avait annoncé longtemps à l'avance l'écroulement inévitable de la démocratie bourgeoise et de sa morale. En revanche, les doctrinaires du « bon sens » ont été surpris par le fascisme et le stalinisme. Le bon sens procède à l'aide de grandeurs invariables dans un monde qui n'a de constant que le changement. La dialectique au contraire considère les phénomènes, les institutions, les normes dans leur formation, leur développement, leur déclin ».

Tous les peuples civilisés commencent par la propriété en commun du sol. [Au-delà d'un certain stade primitif] cette propriété en commun devient une entrave pour la production agricole. Elle est abolie, niée, transformée en propriété privée après des stades intermédiaires plus ou moins longs. Mais à un stade plus élevé (...), c'est inversement la propriété privée qui devient une entrave (...). On voit surgir avec un caractère de nécessité la revendication qui tend à ce qu'elle soit niée également (...). Cette revendication ne signifie pas la restauration de l'ancienne propriété, mais l'établissement d'une forme bien plus élevée et développée de propriété collective (...).

« Autre exemple encore. La philosophie antique était un matérialisme primitif naturel. En tant que tel, elle était incapable de tirer au clair le rapport de la pensée et de la matière. Mais la nécessité d'y voir clair conduisit à la doctrine d'une âme séparable du corps, (...) de l'immortalité de cette âme, enfin, au monothéisme. Le matérialisme antique fut donc nié par l'idéalisme. Mais dans le développement ultérieur (...) l'idéalisme (...) fut nié par le matérialisme moderne. Celui-ci, négation de la négation (...) ajoute aux fondements persistants [de l'ancien matérialisme] tout le contenu de pensée d'une évolution deux fois millénaire de la philosophie et des sciences de la nature, ainsi que de ces deux millénaires d'histoire eux-mêmes.

« Qu'est-ce donc que la négation de la négation ? Une loi de développement de la nature, de l'histoire et de la pensée extrêmement générale et, précisément pour cela, revêtue d'une portée et d'une signification extrêmes » (14).

Il saute aux yeux que la loi de l' « unité des contraires » compris comme couples d'opposés n'entrant jamais dans le mouvement de la négation n'est que le travestissement philosophique de l'éclectisme théorique (prétendue « synthèse » de l'empirisme et du rationalisme) et de l'interclassisme pratique (conciliation des classes dans le cadre de « l'édification du socialisme chinois ») qui caractérisent la « pensée de Mao ».

La méthode de cet éclectisme consiste à juxtaposer des thèses plus ou moins compatibles empruntées à différents systèmes, théories ou conceptions, en laissant purement et simplement de côté les parties desdits systèmes, théories ou conceptions qui ne peuvent être « conciliées ».

L'éclectisme « philosophique », reflet de l'opportunisme pratique

La racine de l'éclectisme, c'est l'opportunisme ; le fond de l'éclectisme maoïste, c'est le populisme interclassiste ; et les catégories avancées par le révisionnisme chinois ont pour nom « contradiction principale » et « contradiction secondaire », « contradiction non antagonique » au sein du peuple, ce qui permet à Mao le syllogisme

(14) Dans le même chapitre. Engels se moque des métaphysiciens qui réduisent la négation de la négation au « passe-temps enfantin » qui consiste à « poser et biffer alternativement a ou à dire alternativement d'une rose qu'elle est une rose et qu'elle n'est pas une rose ». Il écrit : « Nier, en dialectique, ne signifie pas seulement dire non, ou déclarer qu'une chose n'existe pas ou la détruire de manière quelconque. Spinoza dit déjà : *Omnia determinatio est negatio*, toute limitation ou détermination est en même temps négation. Et en outre, le genre de la négation est ici déterminé d'abord par la nature générale, deuxièmement par la nature particulière du processus (...). Chaque genre de chose a donc son genre original de négation de façon qu'il en sorte un développement, et de même chaque genre d'idées et de concepts » (souligné par nous - NdR).

suisant : puisque, comme l'écrit Lénine, les antagonismes s'éteignent dans le socialisme, tandis que des contradictions continuent à exister, et puisque les contradictions au sein du peuple ne sont pas antagoniques, ces contradictions non antagoniques montrent que l'on est en train de construire rien de moins que le socialisme : c'est ce que l'on voulait démontrer. Malheureusement, Mao ne se donne pas le mal d'expliquer pourquoi les contradictions au sein du peuple ne sont pas antagoniques, alors que pour le marxisme et pour Lénine, la révolution socialiste fait apparaître des antagonismes même entre des classes étroitement alliées dans la révolution démocratique, comme le prolétariat et la paysannerie.

Selon la **vision opportuniste**, la fonction de la théorie n'est pas de permettre la prévision, mais tout au plus, dans la mesure où l'expérience est continuellement changeante, d'établir des normes... éthiques. Le déterminisme fait donc place à sa caricature immédiatiste : le « situationnisme » pragmatiste, nécessairement suiviste, qui combat le « dogmatisme » des marxistes au nom de la complexité imprévisible des processus réels, qui imposeraient des changements de cap continuels et improvisés dans l'action pratique.

Il est naturel que l'opportunisme tente de justifier son abandon des principes (dictature du prolétariat, tactique de la révolution double dans les aires arriérées précapitalistes) en soutenant que le matérialisme se réduit en définitive à la reconnaissance du fait que les processus sont contradictoires, c'est-à-dire en réduisant le matérialisme à la dialectique et celle-ci à une formule vague et vide. Pour le marxisme, la théorie matérialiste est la condition nécessaire de l'action révolutionnaire pratique dans la mesure où en indiquant les rapports objectifs de la structure sociale et leurs conséquences, elle fournit la possibilité de prévoir le développement du processus réel ; arme et boussole, elle permet au parti de s'orienter dans l'enchevêtrement des « situations », dans la succession de phénomènes sociaux apparemment détachés et contingents.

En revanche, pour l'opportunisme, la théorie est simplement un reflet, une codification provisoire de l'expérience ; elle change en fonction de la situation immédiate et même en fonction de l'expérience subjective. La seule chose qui ne change pas, ce sont les canons du **bon sens**, ou de l'idéologie évolutionniste et démocratique qui sert à l'opportunisme à combler tacitement ou explicitement les vides créés par sa répudiation de la théorie révolutionnaire.

Ainsi, quand le maoïsme (qui, comme nous avons essayé de le montrer, est à la fois un opportunisme, parce qu'il falsifie le socialisme, et un authentique démocratisme bourgeois-révolutionnaire) avance la catégorie de « contradiction non-antagonique au sein du peuple », **il formalise la contre-révolution anti-prolétarienne en Chine** (étroitement liée à la contre-révolution mondiale), la liquidation du parti du prolétariat révolutionnaire et le passage à la ligne de la construction d'un centre d'accumulation capitaliste autonome sur la base de l'alliance de toutes les classes aux intérêts « convergents » : prolétariat, petite et moyenne paysannerie, petite et moyenne bourgeoisie urbaine. De la même manière, la catégorie de la division de la contradiction en aspect principal et aspect secondaire n'est que la justification de la tactique d'alliance démocratique anti-fasciste et anti-japonaise avec le parti... impérialiste de Tchiang Kai-shek, la guerre de défense nationale étant déclarée prioritaire (tâche principale) par rapport à l'« édification socialiste » (tâche conjoncturellement « secondaire »), qui n'était elle-même que le travestissement d'un tout autre enjeu : la constitution d'un bloc national grâce à l'éviction des traditionalistes du vieux Kuomintang.

Même si Mao a été un révolutionnaire bourgeois, ce qui n'est pas le cas des autres falsificateurs du marxisme, il se trouve, précisément en tant que falsificateur,

en bonne compagnie, non seulement avec les Bernstein et les Kautsky, mais avec ses prétendus « ennemis » actuels, les « social-impérialistes » et « révisionnistes » russes, qui, naturellement, le traitent de la même façon, dans la meilleure tradition stalinienne. En cela, ils sont tous fils de Staline, comme Staline était fils de la social-démocratie d'extrême-droite des théoristes du « socialisme dans un seul pays » et de la « coexistence pacifique » du type de Georg Vollmar et consorts. Comme la social-démocratie, le stalinisme a livré les prolétaires au massacre dans la guerre de rapine impérialiste et il a été au premier rang dans l'élimination des communistes.

Tous ont également dénaturé la doctrine du communisme révolutionnaire ; tous défendent en substance la même conception : le marxisme ne peut rien expliquer ni rien prévoir ; la théorie se modifie, se met à jour peu à peu, et il faut laisser le « plan tactique et organisationnel » du bolchevisme aux amateurs de curiosités archéologiques et de folklore slave.

La négation de la doctrine marxiste ne peut signifier que l'importation, au sein du prolétariat, de l'idéologie, et donc de l'influence et de la politique bourgeoises. Evidemment, dans la Chine pré-capitaliste, cette idéologie n'était pas seulement conservatrice, mais elle n'était pas moins bourgeoise pour autant, même sous son travestissement « socialiste ». Maintenant que la révolution démo-bourgeoise a triomphé, le populisme maoïste est essentiellement la doctrine qui sanctifie le *statu quo* chinois, et pas seulement chinois, dans la mesure où la Chine est intéressée à la « coexistence pacifique ». Toujours réactionnaire par rapport à la perspective bolchevique de la révolution en permanence (ou double), ce populisme a donc perdu en outre, de nos jours, son rôle d'idéologie démocratique-révolutionnaire : sa fonction est devenue essentiellement **conservatrice**, qu'on le considère comme « doctrine d'Etat » de la société capitaliste chinoise ou comme variante de l'opportunisme stalinien, à usage interne et externe. *

(FIN)

Les « réformes agraires » des jeunes bourgeoisies ex-coloniales dans le miroir de la « révolution » tunisienne

L'étude de l'évolution de la question agraire en Tunisie est importante pour illustrer le processus — commun à presque tous les pays d'Afrique et d'Asie — par lequel la jeune bourgeoisie locale, grandie à l'ombre de l'ancienne métropole et plus généralement de l'impérialisme, avec toutes les caractéristiques d'une classe non vigoureusement industrielle mais lâchement « compradore », s'installe au pouvoir en symbiose avec les vieilles couches agraires semi-féodales et précapitalistes, en abdiquant devant la tâche démocratique bourgeoise d'une réforme agraire même modeste et donc de la création d'un marché intérieur.

Après la « conquête » de l'autonomie en 1954 et de l'indépendance de la Tunisie en 1956, les bourgeois parvenus du Néo-Destour, avec leur grand chef Bourguiba, ont certes balayé les survivances politiques et, en partie, juridiques, de l'ancien régime (abolition du régime beylical, liquidation de la polygamie, « libération » de la femme, législation sur les terres collectives), tantôt en s'appuyant sur les grèves et les insurrections ouvrières, tantôt en passant compromis sur compromis avec l'impérialisme français ; et ceci tout en pratiquant dans le même temps une politique « fascisante » (parti unique, centralisation de l'administration, répression du mouvement youssefiste, mise au pas de l'Union des Travailleurs Tunisiens, lutte démagogique contre le chômage avec les chantiers de plein emploi, etc.). Ils ont certes « sou-

tenu » (il serait plus exact de dire *exploité*) le mouvement révolutionnaire paysan en 1954 et 1956, quand il s'agissait de confisquer les terres appartenant au « secteur colonial » (1), quitte à désarmer totalement ce mouvement peu après, pour conjurer le péril de bouleversements sociaux plus graves. Ils se sont certes émancipés, formellement du moins, de la présence militaire de la France (Bizerte), tout en détachant le régime douanier et la monnaie de l'économie de leur ex-colonisateur. Mais ils ont à peine touché en surface à la structure traditionnelle d'une agriculture qui occupait 64 % de la population active, fournissait 31 % du Produit National Brut et 40 à 50 % des exportations, et était caractérisée depuis des siècles par

(1) Ce processus a d'ailleurs été tardif et extrêmement tourmenté. En 1956, le secteur colonial, qui s'étendait sur 22 % des meilleures terres, n'avait été amputé que de quelques centaines d'ha. En 1962, 5.000 colons (moins de 1 % des exploitants) détenaient encore 600.000 ha, soit 12 % de la surface cultivée, et fournissaient 34 % de la production agricole. La reprise des terres se fit néanmoins, quoique de façon lente et pusillanime. En 1962, 45.000 ha avaient été rachetés par des particuliers, 127.000 ha avaient été cédés et 100.000 à 150.000 mis sous registre. Après 1963, 150.000 ha étaient rachetés et 312.000 appartenant à de grandes sociétés confisqués. Ce ne fut qu'en 1964 que l'Etat put dire qu'il avait repris totalement les terres des colons.

la place prédominante du secteur archaïque, qui s'étendait en 1962 sur 85 % de la surface cultivée dominée de façon écrasante par le couple *latifundium-microfundium*.

Aux statistiques données par le tableau ci-dessous, il faut ajouter une parcellisation extrême, étant donné que 52.000 exploitations de moins de 20 ha totalisaient 548.000 parcelles (411.000 ha); il faut en outre y ajouter une extrême arriération des méthodes de production : aujourd'hui encore, 81,5 % des exploitants n'ont pas de tracteur, le chameau étant plus rentable; 10 % des terres sont sans fumure et 12 % à peine reçoivent des engrais; l'irrigation est faible, et même dans la vallée de Medjerda, seul endroit irrigable en Tunisie, elle ne s'étend qu'à 30.000 ha sur 130.000. A tout cela s'ajoutaient (et s'ajoutent souvent encore) les contrats féodaux que les grands propriétaires fonciers (5.000, détenant en 1962 environ 500.000 ha) passaient avec la paysannerie pauvre, et parmi lesquels on comptait le *Mogharsat* (5,6 % de la surface cultivée), sorte de rente-travail, le *Khammesat* et le *Mousakat*, aux termes duquel le propriétaire foncier fournit la terre, la semence et les instruments de travail contre 80 % de la récolte et différentes corvées, ou le *Dahra*, qui consiste, pour le gros propriétaire, à s'emparer du plus possible de terres moyennant un loyer en nature (1/4 ou 1/3 de la récolte) fourni aux petits fellahs surendettés qui finissent par lui remettre leurs parcelles.

Cet archaïsme de la production, cette force de la grande propriété foncière pré-capitaliste ont pour conséquence l'accumulation d'une énorme masse de paysans paupérisés : 83 % des paysans disposent

de moins de 20 ha, 50 % de moins de 5 ha, et 63 % n'ont pas le minimum vital si leurs surfaces sont cultivées en céréales. Ces fellahs sont regroupés en villages (*dachra*) qui pratiquent une autoconsommation à la limite de la famine. 235.000 paysans sans terre fournissent les *khammès* (de *khamsa*, cinq : métayer recevant le cinquième de la récolte), bergers, ouvriers agricoles permanents et saisonniers, et surtout chômeurs, des campagnes et des villes. L'exode rural est estimé à 25.000 personnes par an; 25.000 personnes qui soit végètent dans les bidonvilles de la capitale (56 % de sous-emploi), soit s'expatrient dans les métropoles impérialistes pour former la main-d'œuvre immigrée.

Dans ces campagnes surpeuplées, où le petit paysan gagne à peine 90 dinars tunisiens (DT) par an (les trois quarts du salaire d'un ouvrier agricole permanent), les contradictions sociales s'accumulent à un rythme soutenu et débouchent sur des gestes de révolte : tels ces paysans d'El Haouria qui, en 1970, installés sur les terres d'un grand propriétaire foncier avec lequel ils étaient liés par un contrat de *kidar* (sorte de rente perpétuelle réévaluée tous les cinq ans), résistèrent avec des pierres et des bâtons pendant trois jours à la garde nationale; tels ces paysans de Degâche qui s'insurgèrent contre le système d'irrigation datant du moyen âge et avantageant les grands propriétaires féodaux; tels ces fellahs de Meknassi qui occupèrent les terres dont ils avaient été expropriés par la privatisation des terres collectives, etc.

Dans ces conditions, quelle a été cette fameuse politique agraire dont la bourgeoisie néo-destourienne fait tant de bruit ?

SITUATION AGRAIRE EN TUNISIE : 1961-1962

Type	Nombre d'exploitations	Nombre d'ha (milliers)	% des exploitants	% de la superficie
plus de 100 ha	5.100	1.449	1,6	28,8
50 à 100 ha	8.300	562	2,6	11,2
20 à 50 ha	42.000	1.304	12,9	26,0
10 à 20 ha	64.300	888	19,7	17,7
5 à 10 ha	73.000	512	22,4	10,2
0 à 5 ha	133.000	307	40,8	6,1

Source : A. Tiano, *Le Maghreb entre les mythes*, Paris, 1967.

Pour arrêter le désastre des chantiers de plein-emploi qui, en 1960, dépensaient improductivement l'activité de 200.000 personnes (sur 337.000 chômeurs recensés en 1957), le pré-plan de 1962-64 — huit ans après l'indépendance — groupa 100.000 ha du secteur traditionnel en 200 UCP (Unités Coopératives de Production) de 500 ha environ; après le départ des colons, Ben Salah, ex-syndicaliste appelé au pouvoir, décida de grouper d'autorité toutes les petites propriétés de moins de 20 ha (les « gros » étaient considérés comme modernes dès qu'ils avaient un tracteur) autour de noyaux domaniaux, ex-fermes de colons, en Unités Coopératives de Production. Cette concentration de la terre aboutit à la fin 1968 à 348 UCP établies sur 375.000 ha, 1/5 des meilleures terres du Nord.

Il s'agissait d'en finir avec la parcelisation extrême, de concentrer la terre et de lancer le développement capitaliste dans les campagnes « par en haut », à la Stolypine, tout ceci étant mené par la bureaucratie stupide et lâche qui fleurit dans tous les pays sous-développés. Le résultat ne se fit pas attendre. D'abord il fallut reconnaître que l'on ne pouvait pas embaucher tous les apporteurs de terre: on donna un emploi par famille et ceux qui apportaient moins d'un hectare n'étaient pas embauchés dans l'UCP; on leur payait de temps à autre, quand on en avait envie, un loyer misérable de 0,4 à 2,5 DT par hectare et par an, soit 10 à 60 kilos de blé, au lieu des 100 à 200 kilos traditionnels des contrats féodaux! Ainsi, sur les 191 UCP étudiées par la Banque Mondiale, il y avait 17.530 coopérateurs « actifs » (demi-chômeurs qui travaillaient 165 jours par an) sur 213.000 ha de terre (1 pour 12 ha), et 10.112 coopérateurs inactifs (36 % du total) qui pouvaient aller crever ailleurs.

Misère et chômage s'étendirent comme un feu de poudre, avec leur complément, l'émigration (en 1968, le nombre des immigrés tunisiens en France est multiplié par 3 par rapport à 1963: 100.000; en deux ans, il passe de 10.000 à 25.000 par an!). La première partie de la réforme agraire (expropriation et famine des paysans) avait réussi!

Ceux qui avaient eu la chance d'être embauchés dans les UCP n'étaient pas

logés à meilleure enseigne. On leur avait annoncé 250 DT par an de revenu. Ils ne virent leurs 350 millimes par jour et par travailleur que sur les meilleures coopératives. A Beja, le salaire par membre de la famille et par jour était de 25 millimes, soit 340 grammes de pain par personne et par jour, moins qu'au Bengale! C'était la première partie de la réforme agraire visant à éliminer les scories précapitalistes.

La seconde partie fut aussi catastrophique. Sur les terres des colons, la récolte atteignit la moitié de celle que réalisaient ces derniers, 20 % dans le cas des céréales. Le matériel agricole, le système d'irrigation, les cultures furent complètement dégradés. Les UCP s'endettaient régulièrement de 36,2 DT par ha et par an malgré les prêts et les financements étrangers. En 1970, l'endettement global de l'agriculture s'élevait à 200 millions de dollars et elle était incapable de les rembourser; les 4/5 du blé commercialisé et le blé à pain devaient être importés; des révoltes éclataient dans tous les coins des campagnes (*M'saken*, révoltes de la faim, liquidations du bétail, vols, etc...). Le promoteur de cette étrange réforme agraire « par en haut », Ben Salah, qu'il était de bon ton de surnommer « le socialiste », décida pour résoudre le problème d'étendre à coups de bâton à l'ensemble du pays la catastrophe jusque-là localisée à la masse des paysans pauvres. On décida d'englober la grande propriété foncière dans cette structuration capitaliste de l'agriculture et, en 1965, les coopératives s'étendaient sur 4 millions d'hectares d'un seul coup. Les propriétaires fonciers se laissèrent d'autant plus facilement convaincre qu'ils purent trafiquer librement en détournant à leur profit les fonds, les engrais, les tracteurs, etc... des UCP, jusqu'au moment où, sentant l'imminence de la catastrophe et de l'explosion sociale, ils décidèrent de déposer Ben Salah, fin 1965.

Sur les ruines fumantes des coopératives (dissoutes le 20 septembre 1969), les gros propriétaires fonciers acquièrent gratuitement 700.000 ha supplémentaires (1,6 % des exploitants disposant de 28 % de la surface cultivée soit 1.500.000 ha et 300 ha par ferme) tandis que la propriété moyenne passait de 11 à 9 ha (1962-1972), perdant 700.000 ha.

Et, tandis que le petit fellah, quand il avait pu survivre, reprenait sa bêche pour aller exploiter sa petite parcelle sur-endettée, ou partait à la ville en la laissant en métayage au grand propriétaire du coin (à Beja les 2/3 des terres cultivées étaient prises en métayage par les grands propriétaires fonciers), les aristocrates de la terre, avec l'appui des yankees de la BIRD, se reconvertissaient entièrement en capitalistes de la terre ou en rentiers de la capitale.

Voilà comment s'est manifestée la bourgeoisie « progressiste » tunisienne : le seul résultat de son action a été de tuer le petit paysan paupérisé au profit du propriétaire absentéiste. Les *campesinos* du Chili n'ont d'ailleurs rien connu de très différent ni de meilleur, sous une démocratie vieille de presque un siècle mais prospérant sur le tronc toujours vivace d'une économie agraire précapitaliste et à l'ombre d'un impérialisme yankee qui tire de fabuleux profits de l'arriération persistante du pays. C'est un phénomène commun, nous l'avons dit, à la plupart des pays de ce qu'on appelle le Tiers-Monde et, plus généralement, des pays arriérés, et c'est ce phénomène qui explique aussi bien leur paralysie au cours de longs cycles historiques, que le caractère dramatique des catastrophes sociales et politiques qui viennent interrompre brutalement cette léthargie.

**

Dans un document publié en août 1973 et intitulé *Contribution à l'étude de la question agraire en Tunisie*, un groupe intitulé « Groupe Marxiste-Léniniste Tunisien » s'élève avec raison contre la thèse des faux extrémistes selon lesquels « le prolétariat [tunisien] ne devrait s'allier qu'avec le semi-prolétariat rural, étant donné que les autres couches de la paysannerie seraient réactionnaires ». L'inéptie d'une telle thèse, qui équivaut à nier le caractère révolutionnaire de la paysannerie en Tunisie, ou, ce qui revient au même, l'état d'arriération du pays, est, après ce que nous avons dit, évidente. Parler de « paysannerie réactionnaire » en bloc n'est pas seulement une erreur : ici, c'est une trahison ! C'est se mettre d'emblée du côté de cette

racaille pourrie de propriétaires fonciers, hier esclavagistes, caïds et lèche-culs des colons, aujourd'hui parasites et profiteurs du régime. Malgré tout le verbiage dont on voudra badigeonner cette affirmation, elle conduit directement et sans rémission dans les pires poubelles de l'histoire.

Mais le « GMLT » tombe lui-même dans une « erreur » fatale (et d'ailleurs typique du maoïsme) quand il exhorte les paysans et les prolétaires à s'allier « à cette fraction de la bourgeoisie, aussi faible soit-elle, dont les intérêts sont, dans une certaine mesure, lésés par l'impérialisme : la bourgeoisie nationale ». Il n'est certes pas exclu que la petite-bourgeoisie urbaine, et en particulier l'intelligentsia, écrasée à la fois par l'impérialisme et par la bourgeoisie locale « compradore » liée à ce dernier, ait un rôle propre à jouer dans certains pays arriérés, aux côtés du mouvement révolutionnaire paysan ; l'histoire nous en a déjà fourni des exemples, entre autres en Chine et, sur une échelle réduite, à Cuba. Mais même dans ce cas — comme Marx l'affirmait déjà pour l'Allemagne dans l'*Adresse* de 1850 et comme Lénine le répétera ensuite pour la Russie, ceci ne veut pas dire que nous ayons à conclure de ces « alliances » formelles si chères au maoïsme ; il ne peut s'agir pour nous que de *se trouver ensemble* dans la lutte, par un processus naturel et spontané qui n'entame pas l'autonomie politique et organisationnelle du parti : bref, de « *marcher séparément et de frapper ensemble* ». C'est un fait d'autre part qu'en Tunisie, de 1954-1956 à aujourd'hui, la petite-bourgeoisie urbaine que le GMLT baptise « nationale » n'a donné aucun signe de vie, sauf pour se traîner à la remorque de l'hybride coalition sociale dominante. En Algérie, la petite-bourgeoisie urbaine a apporté sa *contribution* à la lutte armée contre la puissance coloniale française et, dans les limites, étroites sans doute, que sa nature de classe assigne à son horizon social et politique, elle a contribué à l'œuvre de transformation de la structure archaïque de l'économie, en particulier de l'économie agraire. En Tunisie, où le passage du colonialisme à l'indépendance s'est fait presque sans douleur, elle n'a même pas accompli (ni même commencé d'accomplir) la deuxième tâche. Le mouvement révolutionnaire paysan qui devra renai-

tre en Tunisie sous la poussée des contradictions internes du régime ne peut aujourd'hui compter dans la lutte pour la démocratisation de l'Etat et la suppression des entraves précapitalistes à l'agriculture, sur aucun autre appui que celui du prolétariat. *L'hypothèse la meilleure* — mais cette hypothèse suppose un renversement total des rapports de forces entre les classes et de l'orientation du mouvement ouvrier non seulement dans tout le Maghreb, mais dans les métropoles impérialistes —, c'est que ce soit le

prolétariat qui la dirige. Seule en effet la direction du prolétariat est capable de pousser « la révolution démocratique bourgeoise jusqu'au bout », quitte à dépasser ses barrières, avec le concours de conditions internationales favorables (aujourd'hui éloignées, hélas !), dans l'incendie de la « transcroissance » de la révolution démocratique en révolution socialiste.

Toute autre perspective, *ce sont les faits qui le montrent*, est illusoire en théorie et défaitiste dans la pratique !

Inflation, profits et salaires

« *Le capitaliste et l'ouvrier n'ayant à partager que cette valeur limitée, c'est-à-dire la valeur mesurée d'après le travail total de l'ouvrier, plus l'un recevra moins recevra l'autre et inversement. Pour une quantité donnée, la part de l'un augmentera dans la proportion où celle de l'autre diminuera. Si les salaires changent, les profits changeront en sens contraire. Si les salaires baissent, les profits monteront, et si les salaires montent, les profits baisseront* » (Marx, *Salaires, prix et profit*. Ed. Sociales, p. 99).

Dans la loi énoncée par Marx réside la base réelle des soi-disant « plans anti-inflation », caractérisés avant tout par le blocage autoritaire ou la « surveillance » des salaires, que l'Etat a instaurés centralement dans les pays capitalistes développés comme les États-Unis, la Grande-Bretagne, et plus récemment l'Allemagne et — de fait — la France.

La tendance générale du capital (qui n'est pas une « loi d'airain », mais une tendance, à l'encontre de laquelle peuvent s'exercer d'autres tendances, en particulier celle qui résulte de l'association des prolétaires pour défendre leurs conditions immédiates d'existence) est de faire baisser le salaire : « *la tendance générale de la production capitaliste, écrit Marx dans Salaires, prix et profit, n'est pas d'élever le niveau moyen des salaires, mais de l'abaisser* » (ibid., p. 109).

Cette tendance générale s'exerce de plusieurs manières, qui peuvent résulter soit des lois générales du capital, soit des rapports de force existant à chaque moment entre acheteurs et vendeurs de la force de travail.

Le mode de production capitaliste se caractérise par une tendance constante à développer la productivité du travail social par le moyen de l'accumulation de capital, qui se traduit, en termes de technique productive, par l'emploi sur une échelle toujours plus vaste d'instruments de production toujours plus perfectionnés. Lorsque les gains de productivité sont réalisés dans des branches produisant des biens de consommation, cette tendance provoque la réduction du temps de fabrication des subsistances nécessaires à la reproduction de la force de travail, donc l'abaissement de la valeur de la force de travail ; le capital obtient ainsi, par un mécanisme qui n'est pas consciemment poursuivi par chaque capitaliste individuel, mais résulte du fonctionnement de l'ensemble du capital social obéissant aux lois immanentes de la production capitaliste, une plus-value supplémentaire que Marx appelle *plus-value relative*. « *Le capital, écrit Marx, a donc un penchant incessant et une tendance constante à augmenter la force productive du travail pour baisser le prix des marchandises et, par suite, celui du travailleur* ». (*Le Capital*, ch. XII : La plus-value relative. Ed. Sociales II, p. 13).

Cette tendance à l'abaissement de la valeur de la force de travail peut aussi s'exercer d'autres façons, et de manière parfaitement *consciente* cette fois. Que l'on pense par exemple à la généralisation en Europe de la culture de la pomme de terre, destinée à fournir aux classes ouvrières une alimentation meilleur marché que les céréales ; à l'emploi des femmes et des enfants, à l'importation de prolétaires immigrés à bon marché, à l'investissement dans les pays où les salaires sont très bas, etc. : pour augmenter le taux de plus-value et le taux de profit, pour que l'entretien de l'esclave productif coûte le moins cher possible, tous les moyens sont bons.

C'est pourquoi le capital ne se contente pas d'abaisser régulièrement la *valeur* de la force de travail : dans ses rapports quotidiens avec le salarié, il cherche constamment à spolier encore davantage celui-ci, en essayant de payer la force de travail non pas à sa valeur, mais *au-dessous* de celle-ci. Dans le chapitre traitant de la production de la plus-value relative, Marx indique que cette pratique, qu'il ne peut encore étudier à ce stade de développement théorique, « *joue un rôle des plus importants dans le mouvement réel du salaire* » (ibid., p. 8). Et lorsqu'il énumère, dans le Livre III du *Capital*, les causes qui contrecarrent la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, il la cite immédiatement après l'« augmentation du degré d'exploitation du travail » :

« II. Réduction du salaire *au-dessous* de sa valeur.

« Nous ne mentionnons ici ce fait qu'*empiriquement*. En réalité, comme bien d'autres points qu'il faudrait indiquer ici, il n'a rien à voir avec l'analyse générale du capital. Il fait partie de l'étude de la concurrence qui n'est pas traitée dans le présent ouvrage. Ce n'en est pas moins une des causes les plus importantes qui contrecarrent la tendance à la baisse du taux de profit » (Livre III, ch. XIV. Ed. Sociales VI, p. 248).

Pour les classes salariées, le phénomène de l'inflation a précisément pour conséquence la tendance à faire constamment baisser le pouvoir d'achat des sa-

laire (ou encore à réduire les salaires réels), c'est-à-dire à payer la force de travail *au-dessous* de sa valeur, ce qui permet au capital de contrecarrer la tendance à la baisse du taux de profit.

La baisse du taux de profit moyen, démontrée par Marx dans le Livre III du *Capital*, est une tendance historique du mode de production capitaliste, due à l'accumulation sur une échelle toujours croissante et aux quantités toujours plus énormes de moyens de production (notamment de capital fixe, c'est-à-dire d'équipements, machines, etc.) mis en œuvre. Mais en même temps qu'ils obéissent à cette loi générale, les capitaux cherchent individuellement à y échapper ; en particulier, les monopoles et les cartels peuvent, en augmentant arbitrairement leurs prix de vente, percevoir un profit supérieur au taux moyen : ils s'attribuent ainsi une part supérieure à la « juste part » capitaliste de la plus-value globale extorquée à l'ensemble de la classe ouvrière par le capital social, au détriment des branches où une situation de concurrence interdit d'augmenter artificiellement les prix — ce qui provoque les cris des petits exploiters capitalistes si chers au cœur des partis opportunistes, qui se sentent spoliés par les « gros » requins monopolistes. Avec le développement de la production, la concentration, le monopole, les cartels, ont tendance à s'étendre de plus en plus et à envahir un nombre croissant de branches, et avec eux les pratiques monopolistes ; sous l'aiguillon de la baisse du taux de profit les hausses de prix arbitraires se généralisent ; l'ensemble des prix monte sans correspondre à la création d'une valeur supplémentaire, le pouvoir d'achat de la monnaie baisse, ce qui provoque de nouvelles hausses de prix et ainsi de suite. Le phénomène ne dépend pas de la *volonté* du capital ou des capitalistes, ni de la « bonne » ou « mauvaise » gestion de gouvernements qui seraient assez puissants pour échapper aux lois du capital : il est l'expression des lois *objectives* du capitalisme *le plus développé*.

Malgré toutes les déclarations anti-inflationnistes de leurs dirigeants, les Etats bourgeois ne peuvent donc combattre les *causes réelles* de l'inflation : cela exigerait de s'attaquer aux racines même du mode de production capitaliste, aux catégories marchandes, dont l'inflation n'est qu'un des nombreux dé-

veloppements paroxystiques. De plus, à supposer même qu'ils en aient le pouvoir, le sens des réalités capitalistes les empêcherait de le faire : pour le capital considéré à son niveau le plus abstrait, l'inflation a en effet des conséquences immédiates positives : en rongant insidieusement les salaires, elle aboutit à faire payer la force de travail *au-dessous* de sa valeur, et elle apparaît donc comme une des manifestations d'une tendance constante du capital, qui lui permet de contrecarrer la tendance à la baisse du taux de profit.

Ne pouvant ni ne voulant combattre radicalement les causes de l'inflation (1), l'Etat bourgeois doit cependant essayer de *contenir* les poussées inflationnistes à l'intérieur de certaines limites découlant, non des lois du capital en général, mais des conditions concrètes de son développement dans la société bourgeoise. Quelles sont ces limites ? La première découle de nécessités d'ordre social et politique : la hausse des prix des moyens de subsistance ne doit pas être forte au point de provoquer une réaction ouvrière brutale menaçant la sacro-sainte production. Comme l'écrivait l'OCDE dans son rapport du premier semestre 1973, « *des taux d'inflation élevés (...) introduisent dans les structures des revenus et de la richesse des distorsions qui non seulement sont injustes, mais engendrent aussi des tensions sociales permanentes...* » (Le Monde, 21-3-73).

La seconde limite tient aux lois de la concurrence, c'est-à-dire des rapports entre les différents capitaux : la hausse des prix ne doit pas être plus importante dans le pays considéré que chez ses concurrents, car dans ce cas la compétitivité des exportations sur le marché mondial en souffrirait. C'est cette nécessité qu'exprimait récemment l'économiste bourgeois R. Barre :

« L'inflation est un phénomène mondial ; il est donc difficile, où que ce soit, d'éviter une forte hausse des prix, mais

(1) Témoin encore la récente déclaration du gouverneur de la Banque de France : « Une inflation rapide, profonde, comme celle que nous connaissons, ne peut être vaincue qu'au prix d'un arrêt complet de l'expansion » (Le Figaro, 25/26-5-74). Encore une élégante manière de dire qu'il n'est pas question, pour les bourgeois, de « vaincre » l'inflation.

il est à tout le moins nécessaire que la hausse dans un pays ne dépasse pas celle qui se manifeste chez les principaux partenaires et concurrents. Si la hausse des prix est moins forte en France qu'en Grande-Bretagne, en Italie et en Espagne, elle est de deux points plus élevée qu'aux Etats-Unis, en Suisse, en Belgique et aux Pays-Bas et nettement plus rapide qu'en Allemagne fédérale. Une telle évolution, si elle se poursuivait, compromettrait rapidement la capacité de concurrence de l'économie française » (La Vie française, 2-5-74).

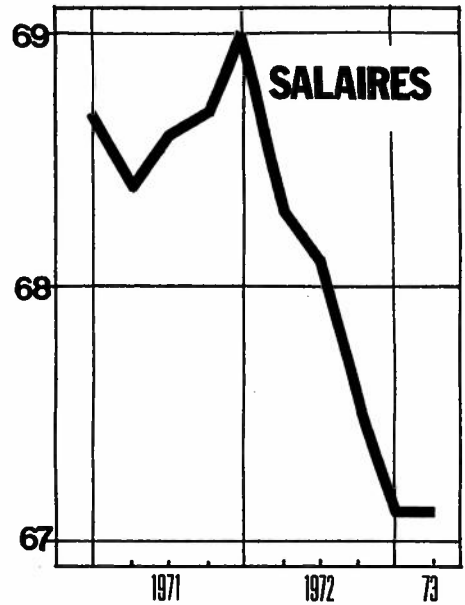
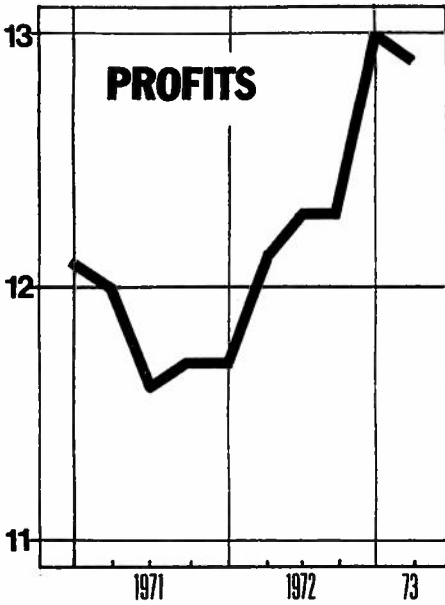
En résumé, pour la bourgeoisie, comme le déclarait Giscard d'Estaing, « *L'inflation, c'est la désorganisation à l'intérieur et l'affaiblissement de notre compétitivité à l'extérieur, donc une double menace pour la poursuite de notre croissance* » (Le Figaro, 7-12-73). Pourvu que les deux conditions exposées ci-dessus soient remplies (c'est-à-dire, dans le langage du capital, que l'inflation soit maintenue « *dans des limites raisonnables* »), le phénomène est tolérable et même, au pied de la lettre, *profitable* pour le capital.

Ceci explique que les « plans anti-inflation » mis en œuvre par les Etats ne cherchent jamais à réduire à zéro les hausses de prix, tout au plus à les contenir dans certaines limites (le patronat étant partout, pour des raisons évidentes, farouchement opposé à tout blocage des prix des produits qu'il fabrique), et se caractérisent essentiellement par des mesures de blocage ou de « surveillance » des salaires. L'avantage de l'inflation pour le capital est d'augmenter le profit en grignotant le salaire : cet avantage serait perdu si les revendications et les luttes ouvrières permettaient de *rattraper* ces baisses de salaire. L'économie politique bourgeoise a donc aussitôt décrété que les véritables responsables de l'inflation étaient les revendications salariales excessives, et instauré centralement le blocage des salaires. Si l'on en juge par les statistiques publiées pour les USA et la Grande-Bretagne, l'effet de ces mesures ne s'est pas fait attendre, comme le montrent les graphiques de la p. 76.

Pour chacun des deux pays considérés, les courbes indiquent l'évolution de la part des salaires et de la part du profit dans le revenu national (deux grandeurs

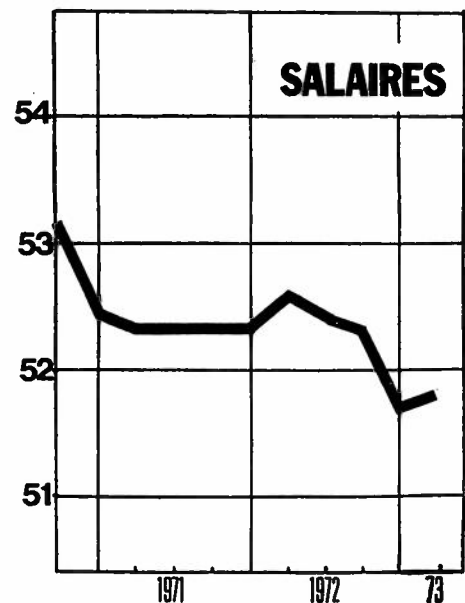
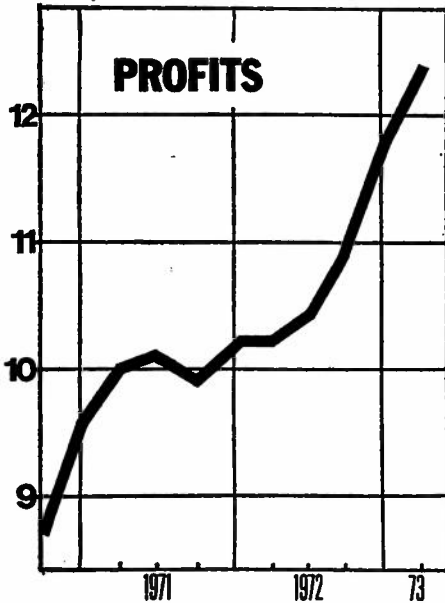
GRANDE-BRETAGNE

en pourcentage du revenu national



ÉTATS-UNIS

en pourcentage du revenu national



qui, rappelons-le, ne sont ni un taux de plus-value ni un taux de profit) depuis l'instauration des plans de blocage des salaires. Le graphique concernant la Grande-Bretagne a été publié dans le *Financial Times* du 9-10-73 ; le second a été élaboré à l'aide des statistiques américaines correspondantes (1). Tous deux se passent de longs commentaires, tant ils illustrent clairement ce que nous voulions montrer :

1) le résultat des soi-disant plans anti-

inflation, qui est de faire baisser la part des salariés et d'augmenter simultanément celle des profits ;

2) la justesse de la théorie marxiste sur le rapport *antagonique* des salaires et des profits, qui n'est lui-même qu'une expression du rapport *antagonique* entre le prolétariat et le capital.

Voilà la signification réelle, montrée par les chiffres, des appels à la « juste répartition des sacrifices » dans le cadre de « l'harmonie entre les classes » !

(1) US Department of Commerce, *Survey of Current Business, National Income and Product Tables*. Les données chiffrées pour la Grande-Bretagne se trouvent

dans : Central Statistical Office, *National Income and Expenditure* (HMSO). En raison de modes de calcul différents, les données des deux pays ne sont pas comparables *entre elles*.

Aux Editions "PROGRAMME COMMUNISTE"

EN LANGUE FRANÇAISE

- La question parlementaire dans l'Internationale Communiste, 60 pages .. 4,00 F
- Octobre 1917 et la révolution socialiste future, numéro spécial du « Prolétaire » 0,50 F
- En marge du Cinquantenaire d'Octobre 1917 : « Bilan d'une révolution », 187 pages épuisé
- Les fondements du communisme révolutionnaire en réimpression
- Mouvements revendicatifs et socialisme 1,50 F
- Revue « Programme Communiste » :
 - N^{os} 1 à 34 épuisés
 - N^{os} 35 à 39, 45 à 47, 50, 56 4,00 F
 - N^{os} doubles : 43-44, 48-49, 51-52, 53-54, 55 7,00 F
 - N^o 57 - Le trotskysme 6,00 F
 - N^o 58 (192 pages) 10,00 F
 - N^{os} 59, 60 5,00 F
- Journal « Le Prolétaire » - Collections reliées :
(les numéros 1 à 30 sont épuisés).
 - Volume I : du n^o 31 ou n^o 71 (décembre 1969) 30,00 F
 - Volume II : du n^o 72 au n^o 117 (années 1970-71) 30,00 F
- Série : « Les textes du Parti Communiste International » :
 1. Communisme et fascisme, 158 pages 8,00 F
 2. Parti et classe, 60 pages en réimpression
 3. Le principe démocratique, 24 pages 1,50 F
 4. Eléments d'orientation marxiste - Les trois phases du capitalisme - Guerres et crises opportunistes, 56 pages 4,00 F
 5. La « Maladie infantile », condamnation des futurs renégats. Sur la brochure de Lénine « La maladie infantile du communisme », 100 pages 5,00 F
 6. Force, violence, dictature dans la lutte de classes, 60 pages 4,00 F
 7. Défense de la continuité du programme communiste, 224 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours 15,00 F

EN LANGUE ITALIENNE :

- **Storia della Sinistra comunista - Vol. 1 - 1912-1919 : dalle origini, attraverso il primo conflitto imperialistico, all'immediato dopoguerra, 423 pages** 30,00 F
- **Storia della Sinistra comunista - Vol. 2 - 1919-1920 : dal congresso di Bologna del PSI al secondo congresso dell'Internazionale Comunista, 740 pages** 40,00 F
- **Serie : « I testi del partito comunista internazionale » :**
 1. **Tracciato d'impostazione — I fondamenti del comunismo rivoluzionario, 62 pages** 7,00 F
 2. **In difesa della continuità del programma comunista, 200 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours** 12,00 F
 3. **Elementi dell'economia marxista - Sul metodo dialettico - Comunismo e conoscenza umana, 125 pages** 12,00 F
 4. **Partito e classe, 137 pages** 15,00 F
 5. **« L'estremismo malattia infantile del comunismo » condanna dei futuri rinnegati, 123 pages** 12,00 F
 6. **Per l'organica sistemazione dei principi comunisti, 198 pages** 10,00 F

EN LANGUE ALLEMANDE :

1. **Die Frage der revolutionären Partei, 56 pages** 4,00 F
2. **Revolution und Konterrevolution in Russland, 66 pages** 6,00 F
3. **Der Kampf gegen den alten und den heutigen Revisionismus, 76 pages** 6,00 F

EN LANGUE ANGLAISE :

- **Serie : « The Texts of the International Communist Party » :**
 1. **The Fundamentals of Revolutionary Communism** 4,00 F
 2. **Party and Class** en préparation

EN LANGUE ESPAGNOLE :

- **Série : « Los textos del partido comunista internacional » :**
 1. **Los fundamentos del comunismo revolucionario** 4,00 F
 2. **Fuerza violencia dictadura en la lucha de clase** 4,00 F
 3. **Partido y clase** 8,00 F

EN LANGUE PORTUGAISE :

- **Série : « Os textos do partido comunista internacional » :**
 1. **Teses características do partido : bases de adesão** 3,00 F
 2. **Lições das contra-revoluções** 3,00 F

Directeur de la publication : F. GAMBINI

Correspondance :

« Programme Communiste » - 20, rue Jean-Bouïon - 75012 PARIS
« Programme Communiste » - B.P. 266 - 13211 MARSEILLE Cédex 1
Paiements : chèque bancaire ou C.C.P. 2202-22 Marseille

Imprimerie « E.P. », 232, rue de Charenton, 75012 PARIS

Distribué par les N.M.P.P.

DÉFENSE DE LA CONTINUITÉ DU PROGRAMME COMMUNISTE

Ce volume de 224 pages constitue un recueil des thèses fondamentales de notre courant publiées de 1920 à nos jours, précédées d'amples introductions les situant dans leur contexte historique.

Sommaire :

- Thèses de la fraction communiste abstentionniste du Parti Socialiste Italien (mai 1920).
 - Thèses sur la tactique du Parti Communiste d'Italie (Thèses de Rome, 1922).
 - La tactique de l'Internationale Communiste. Projet de thèses présenté par le P.C. d'Italie au IV^e Congrès mondial (Moscou, 1922).
 - Projet de thèses présenté par la Gauche au III^e Congrès du P.C. d'Italie (Lyon, 1926).
 - Nature, fonction et tactique du parti révolutionnaire de la classe ouvrière (1945).
 - Thèses caractéristiques du parti (1951).
 - Considérations sur l'activité organique du parti quand la situation générale est historiquement défavorable (1965).
 - Thèses sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial, selon les positions qui constituent depuis plus d'un demi-siècle le patrimoine historique de la gauche communiste (1965).
 - Thèses supplémentaires sur la tâche historique, l'action et la structure du parti communiste mondial (1966).
- Prix 15 F. Commandes au « Prolétaire ».

le prolétaire

Journal bi-mensuel

Le numéro: 1 F — 10 FB — 150 Lires

Abonnement annuel: 20 F — 200 FB — 2.500 Lires

programme communiste

revue internationale trimestrielle

Le numéro: 5 F — 50 FB — 600 Lires

Abonnement annuel: 20 F — 200 FB — 2.500 Lires

Abonnement combiné « Programme Communiste » — « Le Prolétaire »
40 F — 400 FB — 5.000 Lires

il programma comunista

Journal bi-mensuel

Le numéro: 0,80 F — 8 FB — 100 Lires

Abonnement annuel: 20 F — 200 FB — 2.500 Lires

el programa comunista

publicacion bimestrielle

Le numéro: 1 F — 10 FB — 150 Lires

Abonnement annuel: 6 F — 60 FB — 900 Lires